

LA VIE ET LES AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LA VIE ET LES AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË

TRADUITES DE L'ANGLAIS

ÉDITION ABRÉGÉE A L'USAGE DES ENFANTS

AVEC 40 GRAVURES

Antonio Aug.to de Carvalho Mont.ro
Coimbra 27-11-65

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

LA VIE ET LES AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ.

I

Naissance et éducation de Robinson. Il veut à toute force aller sur mer.

Je suis né en l'année 1632, dans la ville d'York, où mon père s'était retiré après avoir acquis beaucoup de bien en faisant le négoce.

J'avais deux frères plus âgés que moi, dont l'un était lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie anglais, commandé par le fameux colonel Lockart, et fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols. Quant au second, je n'ai jamais su ce qu'il était devenu, et je ne suis pas mieux instruit de sa destinée que mon père et ma mère ne l'ont été de la mienne.

Comme j'étais le troisième garçon de la famille, et que je n'avais fait l'apprentissage d'aucune profession, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon père, qui était fort âgé, ne m'avait pas laissé dans l'ignorance ; il m'avait donné la meilleure édu-

cation qu'il avait pu, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une excellente école publique qu'il y avait à York, et il me destinait à l'étude des lois; mais j'avais de tout autres vues. Le désir d'aller sur mer me dominait uniquement; cette inclination me roidissait si fort contre la volonté et même contre les ordres de mon père, et me rendait si sourd aux remontrances et aux sollicitations pressantes de ma mère et de tous mes proches, qu'on eût pu conjecturer dès lors qu'une espèce de fatalité m'entraînait secrètement vers un état de souffrance et de misère. Mon père, qui était un sage et grave personnage, me donna d'excellents avis pour me faire renoncer à un dessein dont il voyait bien que je m'étais entêté. Un matin, il me fit venir dans sa chambre, où il était confiné à cause de la goutte, et il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avais, ou plutôt quelle était ma folie, de vouloir quitter la maison paternelle et ma patrie, où je pouvais avoir de l'appui et une belle espérance de pousser ma fortune par mon application et par mon industrie, et cela en menant une vie douce et agréable? Il m'exhorta, dans les termes les plus pressants et les plus tendres, à ne point faire une étourderie de jeunesse, à ne point aller au-devant des maux dont la nature et ma naissance m'avaient garanti; il me fit observer que je n'étais pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain; qu'il ferait tout pour me procurer une profession douce et honorable; qu'après avoir fait son devoir en m'avertissant du préjudice que me causerait une résolution déraisonnable, il n'était plus responsable de rien; en un mot, que, comme il travaillerait à mon bonheur, si je voulais demeurer à la maison et m'établir de la manière qu'il le désirait, aussi ne vou-

lait-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant que j'avais devant les yeux l'exemple funeste de mon frère aîné, à qui il avait pareillement fait valoir ces puissants motifs, pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-Bas, et qu'il n'avait pu empêcher de suivre une résolution de jeune homme ni de courir à sa perte. Il ajouta qu'il ne cesserait jamais de prier pour moi ; mais qu'en



Et il me parla fortement sur ce sujet. (Page 2.)

même temps il osait m'annoncer que, si je faisais ce faux pas, Dieu ne me bénirait point, et qu'à l'avenir j'aurais tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils, sans avoir personne pour m'assister.

Ce discours fut véritablement prophétique, quoique, à mon avis, il ne le crût point tel ; et je remarquai, sur la fin, que les larmes coulaient abondamment de

ses yeux, surtout quand il parla de la mort de mon frère. Mais lorsqu'il dit que j'aurais le loisir de me repentir sans avoir personne pour m'assister, il fut si ému, qu'il s'interrompit et m'avoua qu'il n'avait pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre, et pouvais-je y être insensible? En conséquence, je résolus de ne plus penser à mes voyages, mais plutôt de m'établir chez nous, suivant les intentions de mon père. Mais, hélas! cette bonne disposition passa comme un éclair : et pour prévenir désormais les représentations de mon père, je formai le projet de m'éloigner sans prendre congé de lui. Néanmoins je n'en vins pas sitôt à l'exécution, et je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvements. Un jour que ma mère paraissait un peu plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part : je lui dis que ma passion pour voir le monde était insurmontable ; qu'elle me rendait incapable d'entreprendre quoi que ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout, et que mon père ferait mieux de m'en donner la permission que de me forcer à la prendre. Je la priai de faire réflexion que j'avais déjà dix-huit ans, et qu'il était trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir clerc chez un procureur ; que si je l'entreprenais, j'étais sûr de ne jamais finir mon temps, de m'enfuir de chez le maître avant le terme, et de m'embarquer. Mais si elle voulait bien parler pour moi, et m'obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettais, en cas que je revinsse et que je ne m'accommodasse pas de cette vie errante, d'y renoncer et de réparer ensuite le temps perdu par un redoublement de diligence.

A ces propos, ma mère se mit fort en colère ; elle

me dit que ce serait peine perdue de parler à mon père sur ce sujet, qu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts pour donner son consentement à une chose qui me serait pernicieuse; qu'elle ne concevait pas comment j'y pouvais encore penser, après l'entretien que j'avais eu avec lui, et malgré les expressions tendres et engageantes dont elle savait qu'il avait usé pour me ramener; en un mot, que si je voulais m'aller perdre, elle n'y voyait point de remède; mais qu'assurément elle n'y donnerait jamais son consentement; qu'elle ne voulait point contribuer à ma ruine, et qu'il ne serait jamais dit que ma mère se fût prêtée à une chose que mon père aurait rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, néanmoins j'ai appris dans la suite qu'elle avait rapporté le tout à mon père, et que, pénétré de douleur, il avait dit en soupirant : « Ce garçon pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison; mais il sera la plus misérable de toutes les créatures s'il va dans les pays étrangers; je n'y saurais consentir. »

Ce ne fut qu'un an après ceci que je m'échappai. Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. Souvent même je me plaignais à mon père et à ma mère qu'ils fussent si fermes à me contrarier dans une chose pour laquelle je me sentais une inclination prédominante.

II

Premier voyage.

Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard, et sans aucun dessein formé de prendre l'essor, j'y rencontrai un de mes camarades qui était sur le point d'aller par mer à Londres, sur le vaisseau de son père. Il m'invita à aller avec eux, et, pour mieux m'y engager, il me tint le langage ordinaire des marins; savoir, qu'il ne m'en coûterait rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni père ni mère, je ne me mets pas en peine de leur faire savoir de mes nouvelles: mais, abandonnant la chose au hasard, sans demander la bénédiction de mon père, ni implorer l'assistance du ciel; sans faire attention ni aux circonstances, ni aux suites, je me rends à bord d'un vaisseau qui allait à Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le 1er septembre 1651. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plus tôt et duré plus longtemps que les miennes. A peine le vaisseau était-il sorti de la rivière d'Humber, que le vent commença à fraîchir et la mer à s'enfler d'une furieuse manière. Comme je n'avais pas été sur mer auparavant, le malaise et la terreur, s'emparant à la fois de mon corps et de mon âme, me plongèrent dans une angoisse que je ne puis exprimer. Je commençai dès lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avais fait, et sur la justice divine, qui châtiait en moi un enfant vagabond et désobéissant. Dès lors tous les bons conseils de

mes parents, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit; et ma conscience, qui n'était pas encore endurcie comme elle l'a été depuis, me reprochait d'avoir méprisé des leçons si salutaires et de m'être éloigné de mon devoir envers mon père et envers Dieu.

Pendant ce temps-là, la tempête devenait plus violente, la mer s'agitait de plus en plus; et quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, et surtout de ce que je vis peu de jours après, c'en était assez pour ébranler un marin novice. A chaque minute je m'attendais à être englouti dans les flots et chaque fois que le vaisseau s'abaissait, je croyais qu'il allait toucher au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse, je fis plusieurs fois le vœu que si Dieu me sauvait de ce voyage, et qu'il me fît la grâce de reprendre terre, je ne remonterais de mes jours sur un vaisseau, et ne m'exposerais plus à de pareils dangers; mais que je m'en irais tout droit chez mon père, et me conduirais par ses conseils.

Cette résolution dura autant que dura la tempête, et même un peu au delà. Le jour suivant, le vent s'était abattu, la mer s'était apaisée, et je commençais un peu à m'y accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer. Mais à l'approche de la nuit le temps s'éclaircit, le vent cessa tout à fait, une charmante soirée s'ensuivit; le soleil se coucha sans nuages et le lendemain il se leva de même. Ainsi, l'air qui n'était agité que d'un vent doux et léger, l'onde unie comme la glace, le soleil qui brillait sur ce miroir, offraient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avais bien dormi pendant la nuit, et loin d'être encore incommodé du mal de mer, j'étais plein de

courage, regardant avec admiration l'Océan, qui le jour d'auparavant avait été si courroucé et si terrible, et qui se faisait voir alors si calme et si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bonnes résolutions que j'avais formées, mon compagnon, le jeune homme qui m'avait engagé dans cette équipée, s'en vint à moi, et me donnant un coup sur l'épaule : « Eh bien ! camarade, dit-il, je gage que vous aviez peur la nuit précédente, n'est-il pas vrai ? Ce n'était cependant qu'une bouffée. — Comment ! dis-je, vous n'appelez cela qu'une bouffée ? c'était une terrible tempête ! — Une tempête ! répliqua-t-il ; que vous êtes innocent ! ce n'était rien du tout. Vraiment, vraiment, nous nous moquons bien du vent quand nous avons un bon vaisseau et que nous sommes au large ; mais, camarade, voulez-vous que je vous dise la vérité? c'est que vous n'êtes encore qu'un novice. Allons, mettons-nous à faire du punch. Voyez-vous quel beau temps il fait à cette heure. » Enfin, pour abréger ce triste endroit de mon histoire, nous suivîmes le vieux train des gens de mer : on fit du punch, je m'enivrai ; et dans une nuit de débauche, je noyai tous mes repentirs, toutes mes réflexions sur ma conduite passée et toutes mes résolutions pour l'avenir. En un mot, comme à l'orage on avait vu succéder le calme et la tranquillité sur les eaux, ainsi l'agitation de mes pensées finie, ma crainte dissipée, mes premiers désirs revenus, j'oubliai entièrement les promesses et les vœux que j'avais formés dans la détresse. Il est bien vrai que j'avais quelques intervalles de réflexion, et que les bons sentiments revenaient quelquefois à la charge, comme il arrive dans ces sortes d'occasions ; mais je les repoussais, et je tâchais de m'en guérir comme d'une maladie. En prenant à tâche de bien

boire et d'être toujours en compagnie, j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès, car c'est ainsi que je les appelais. De sorte qu'au bout de cinq ou six jours, j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète que le pourrait souhaiter un jeune homme qui cherche à étouffer les remords.

Le sixième jour de notre navigation, nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avait été contraire, nous n'avions fait que très-peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fûmes obligés de mouiller en cet endroit, et nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire et de souffler sud-ouest sept ou huit jours de suite, pendant lesquels plusieurs vaisseaux de Newcastle entrèrent dans la même rade, rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins nous n'aurions pas laissé écouler tant de temps sans atteindre l'embouchure de cette rivière à la faveur de la marée, si le vent n'avait pas été trop rude et si au quatrième ou cinquième jour il n'était pas devenu très-violent. Mais une rade passant pour aussi bonne qu'un havre, notre ancrage étant bon et le fond où nous mouillions très-ferme, nos gens ne se mettaient en peine de rien, et avaient si peu de pressentiment de quelque danger, qu'ils passaient le temps dans le repos et dans la joie. Mais le huitième jour, au matin, le vent augmenta, et tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts de perroquet et pour tenir toutes choses bien serrées et en bon ordre, afin de donner au vaisseau tout l'allégement possible. Vers le midi la mer s'enfla prodigieusement : notre château-gaillard plongeait à tout moment, et les flots inondèrent le bâtiment plus d'une fois. Là-dessus le maître, autrement dit le patron du navire, fit jeter l'ancre maîtresse;

mais nous ne laissâmes pas de chasser sur deux ancres après avoir filé nos câbles jusqu'au bout.

Pour le coup, la tempête était horrible et je voyais déjà l'étonnement et la terreur sur le visage des matelots mêmes. Quoique le maître fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du vaisseau, cependant je l'entendais souvent qui, en passant près de moi à l'entrée et au sortir de sa cabine, proférait tout bas ces paroles : « Grand Dieu, ayez pitié de nous! nous sommes tous perdus! c'est fait de nous! » Dans cette première confusion, j'étais étendu, immobile et glacé d'effroi, dans ma cabine qui était auprès du gouvernail, et je ne saurais bien dire quelle était la situation de mon esprit. Je ne pouvais sans honte me rappeler le souvenir de ma première repentance, dont j'avais foulé aux pieds tous les engagements par un endurcissement de cœur effroyable. Je sortis de ma cabine pour voir ce qui se passait dehors. Jamais un aussi affreux spectacle n'avait frappé ma vue : les flots s'élevaient comme des montagnes, et venaient fondre sur nous à chaque instant. De quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. Deux vaisseaux passèrent auprès de nous, pesamment chargés : ils avaient leurs mâts coupés rez pied, et nos gens s'écrièrent qu'un vaisseau qui était à un mille devant nous venait de couler à fond. Deux autres bâtiments, détachés de leurs ancres, avaient été jetés de la rade en pleine mer, voguant sans mâts à l'aventure. Les bâtiments légers se trouvaient les moins en butte à la tourmente, comme étant moins accablés de leur propre poids, et il en passa deux ou trois tout proche de nous qui couraient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir, le pilote et le contre-maître demandè-

rent au maître la permission de couper le mât de devant ; à quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance : mais le contre-maître lui ayant représenté que, si on ne le faisait pas, le vaisseau s'enfoncerait infailliblement, il y consentit; et quand le mât de devant eut été coupé, celui du milieu remuait si fort et donnait de telles secousses, qu'on fut obligé de le couper pareillement, et de rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penser en quel état j'étais dans cette conjoncture, moi qui n'avais point encore navigué, et à qui peu de chose avait déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis de si loin rappeler les pensées que j'avais, le souvenir des leçons que j'aurais dû tirer du dernier péril et le mépris que j'en avais fait pour suivre ma première et méchante résolution, m'effrayaient encore plus que la mort.

Ces réflexions, jointes à l'horreur qui naissait naturellement de la tempête, me jetèrent dans une situation qu'il n'est pas possible d'exprimer. Mais nous n'en devions pas être quittes à si bon marché ; la tempête continua avec tant de furie, que les matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une pire. Notre vaisseau était bon, mais extrêmement chargé, et si fort affaissé dans l'eau, que les matelots s'écriaient de temps en temps qu'il allait couler bas. Je m'enquis de la signification de ce mot couler bas, car je l'ignorais auparavant, et j'aurais dû, en quelque façon, chérir cette ignorance. Cependant la tempête était si violente, que je voyais, ce qu'on voit rarement, le maître, le contre-maître et quelques autres des plus raisonnables faisant leur prière, et s'attendant à tout moment que le vaisseau irait à fond. Pour surcroît de malheur, vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avait envoyé en bas

pour visiter le fond de cale, s'écria qu'il y avait une ouverture, et un autre dit que nous faisions quatre pieds d'eau. Alors on appela tout le monde à la pompe. Ce mot seul me jeta dans une telle consternation, que j'en tombai à la renverse sur mon lit, au bord duquel j'étais assis.

Mais les gens du vaisseau s'en vinrent me tirer de ma léthargie, et me dirent que, si je n'avais été bon à rien jusqu'ici, j'étais à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai, et m'en allai à la pompe, où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces choses se passaient, le maître voyant quelques bâtiments légers de charbonniers qui, ne pouvant tenir contre la tempête, étaient obligés de gagner le large, et qui voulaient venir vers nous, fit tirer un coup de canon pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne savais ce que cela signifiait, je fus si étonné, que je crus le vaisseau brisé, ou qu'il était arrivé quelque autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis. Mais, comme nous étions dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, on ne prenait pas garde à moi ni à l'état où je me trouvais; seulement un autre prit ma place à la pompe, et me poussant à côté avec son pied, me laissa tout étendu, dans la pensée que j'étais mort; je ne revins à moi que longtemps après.

On continuait de pomper; mais l'eau gagnant à fond de cale, il y avait toute apparence que le vaisseau allait couler bas; et quoique la tempête commençât un peu à diminuer, il n'était pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un port : de sorte que le maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit bâtiment, qui venait justement de passer devant nous, hasarda un bateau pour nous se-

courir; ce ne fut qu'avec beaucoup de risque que ce bateau approcha, et il ne paraissait guère possible qu'il nous abordât ni que nous y entrassions, quand enfin, les rameurs faisant les derniers efforts et exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous leur jetâmes de l'arrière une corde avec une bouée et lui donnâmes une grande longueur. Eux, bravant et la peine et le danger, s'en saisirent, et nous, après les avoir tirés jusque sous la poupe, nous nous mîmes dans leur bateau. C'est en vain que nous aurions prétendu, et les uns et les autres, aborder à leur vaisseau : tous convinrent qu'il fallait nous laisser flotter, mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre, et notre maître promit que si leur bateau était endommagé en touchant le sable, il en tiendrait compte au maître de leur vaisseau. Ainsi, partie en ramant, partie en suivant le gré du vent, nous déclinâmes au nord presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que nous avions quitté notre vaisseau, lorsque nous le vîmes couler bas, et c'est alors que j'ai appris, pour la première fois, ce qu'on entendait par ce mot, en termes de marine; mais j'avoue franchement que j'avais la vue un peu trouble, et qu'à peine pouvais-je discerner les choses quand les matelots me dirent que le bâtiment enfonçait : car dès le moment que je m'étais mis ou plutôt qu'ils m'avaient mis dans le bateau, j'étais comme un homme pétrifié, tant par la peur qui m'avait saisi que par mes réflexions, qui me faisaient sentir d'avance toutes les horreurs de l'avenir.

Pendant ce temps-là, nos gens faisaient force de rames pour approcher de terre aussi près qu'il serait possible; et lorsque le bateau était au-dessus des vagues, d'où l'on découvrait au loin, nous voyions un

grand nombre de personnes qui accouraient le long du rivage pour nous assister dès que nous serions proche. Mais nous n'avancions guère vers la terre, et même nous ne pouvions aborder, jusqu'à ce que nous eussions passé le fanal de Winterton; car, au delà, la côte s'enfonce à l'ouest du côté de Cromer, et ainsi elle brisait un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, et non sans de grandes difficultés, que nous descendîmes tous heureusement à terre. De là nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire avec beaucoup d'humanité, soit de la part du magistrat, qui nous assigna de bons quartiers, soit par des marchands de cette ville, et des propriétaires de vaisseaux, qui nous donnèrent assez d'argent pour aller à Londres, ou pour retourner à Hull, si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devais avoir le bon sens de prendre le chemin de Hull pour m'en retourner à la maison. Mais, comme j'avais quelque argent dans la poche, je résolus d'abord de m'en aller, par terre, à Londres.

J'arrivai dans cette ville, et là aussi bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devais embrasser; savoir, si je m'en retournerais à la maison, ou bien si j'irais sur mer.

Retourner à la maison était évidemment et sans contredit le parti le plus sensé; mais la mauvaise honte me le faisait rejeter bien loin. Je m'imaginais que je serais montré au doigt dans tout le voisinage, et que j'aurais honte de paraître, non devant mon père et ma mère seulement, mais même devant qui que ce fût. D'où j'ai souvent pris occasion de remarquer combien est perverse et déraisonnable l'humeur ordinaire de la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens, qui, au lieu de se guider par la raison, en pareilles cir-

constances, ont à la fois honte de pécher et honte de se repentir; rougissant, non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés, mais de l'amendement, qui seul peut leur mériter le titre de sages.

Cependant je demeurai quelque temps dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti ni quel genre de vie j'embrasserais. Je continuais d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous : à mesure que le temps se passait, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçait de mon imagination, et s'il me venait quelques légers désirs de retour, ils s'amortissaient tellement, qu'enfin j'en perdis tout à fait la pensée et que je cherchai à faire un nouveau voyage. Je résolus de m'embarquer sur un vaisseau qui allait aux côtes de l'Afrique, ou, suivant le langage ordinaire des matelots, pour un voyage de Guinée.

III

Deuxième et troisième voyage. Captivité.

Dans toutes ces aventures, ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de simple matelot: car sur ce pied j'aurais, à la vérité, été assujetti à un travail fort rude; mais en même temps j'aurais appris la navigation, et me serais rendu capable de devenir pilote ou lieutenant, et peut-être maître d'un vaisseau. Mais, en ceci comme en toute autre chose, j'étais destiné à choisir le pis; et me sentant de l'argent dans la poche, et de bons habits sur le corps, je ne voulais aller à bord que vêtu en monsieur :

de cette manière je n'y avais aucun emploi, ni ne me mettais en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres, j'eus le bonheur d'y tomber en bonne compagnie ; chose qui n'arrive pas toujours à un jeune homme aussi étourdi et malavisé que je l'étais. La première personne avec laquelle je fis connaissance fut un maître de vaisseau, lequel avait été sur la côte de Guinée, et, ayant eu un fort heureux succès était résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, et m'entendant dire que j'avais envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même voyage: il m'assura que je ne serais pas obligé de faire la moindre dépense; que je mangerais avec lui, et serais son compagnon; que si je voulais emporter quelque chose avec moi, je jouirais de tous les avantages que peut procurer le commerce ; et que peut-être le gain qui m'en reviendrait ne frustrerait pas mes espérances.

J'acceptai l'offre du capitaine, qui était un homme franc et honnête. Je hasardai dans cette entreprise une somme de quarante livres sterling[1], que j'employai en quincaillerie, suivant son conseil. J'avais amassé cet argent avec l'assistance de quelques-uns de mes parents, qui avaient correspondance avec moi, et qui, comme je crois, avaient engagé mon père et ma mère à contribuer secrètement de cette somme à ma première aventure.

Je puis dire que, de tous mes voyages, celui-ci est le seul qui m'ait réussi ; j'en suis redevable à la bonne foi et à la générosité de mon ami le capitaine ; car, parmi plusieurs autres avantages que je trouvais avec

1. La livre sterling vaut vingt-cinq francs.

lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les mathématiques et les règles de la navigation, à estimer juste la course d'un vaisseau, et à bien orienter les voiles. S'il se plaisait à m'enseigner, je me plaisais à apprendre : tellement que ce voyage me rendit à la fois et matelot et marchand. En effet, j'en rapportai cinq livres et neuf onces de poudre d'or pour ma part ; ce qui me valut, à Londres, environ trois cents livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui depuis causèrent ma ruine entière.

Ce bon ami, le capitaine du vaisseau, mourut peu de jours après notre retour à Londres. Néanmoins je me résolus à refaire le même voyage. Je laissai en dépôt entre les mains de la veuve du capitaine deux cents livres sterling, je pris avec moi des marchandises pour la valeur des cent autres, et me rembarquai sur le même vaisseau, avec un homme qui la première fois en avait été le pilote, et cette seconde, en avait le commandement.

Jamais voyage ne fut plus malheureux. En faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et les côtes d'Afrique, nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un corsaire turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes les nôtres pour nous sauver ; mais, voyant qu'il gagnait sur nous et qu'au bout de quelques heures il ne manquerait pas de nous avoir atteints, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons; le corsaire en avait dix-huit. Sur les trois heures après-midi, il fut à notre portée, commença l'attaque, et fit une méprise; car au lieu de nous prendre en arrière, comme c'était son dessein, il lâcha sa bordée sur un de nos côtés : nous, alors, nous y pointâmes huit de nos canons pour sou-

tenir son attaque, et lâchâmes à notre tour une bordée qui le fit reculer : ce ne fut pourtant qu'après nous l'avoir rendue, et en faisant jouer sa mousqueterie, qui était de deux cents hommes. Cependant nos gens se tenaient fermes ; aucun d'eux n'avait été touché. Il se prépara à renouveler le combat, et nous à le soutenir. Mais étant venus de l'autre côté à l'abordage, soixante des siens se jetèrent sur notre pont et commencèrent à jouer de la hache, coupant et taillant mâts et cordages. De notre côté nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades et autres armes ; en sorte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont. Néanmoins, pour ne pas insister sur cette époque lugubre de mon histoire, le vaisseau étant désemparé, trois de nos gens tués, et huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et emmenés prisonniers à Salé, port appartenant aux Maures.

Les traitements qu'on me fit là ne furent pas si terribles que je l'aurais cru d'abord, et je ne fus point emmené, avec le reste de nos gens, dans l'intérieur du pays, au lieu où l'empereur fait sa résidence ; mais le capitaine du corsaire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune et agile, et par conséquent tout propre pour lui. Un pareil changement de condition, qui d'homme libre me rendait esclave, me plongea dans le désespoir. Je me ressouvins du discours vraiment prophétique de mon père, qui m'avait prédit que je serais misérable, et que je n'aurais personne pour me secourir dans ma misère. Ne connaissant pas un plus haut degré de calamité, il me paraissait que la prédiction était entièrement accomplie, que la main de Dieu s'était appesantie sur moi, et que j'étais perdu sans ressource. Mais hélas ! ceci n'était encore qu'un

échantillon des maux que je devais souffrir, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Mon nouveau patron, ou, si vous voulez, mon nouveau maître, m'ayant emmené avec lui dans sa maison, j'espérais aussi qu'il se ferait accompagner de moi lorsqu'il irait en mer, que sa destinée serait tôt ou tard, d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, et que de cette manière je recouvrerais ma liberté ; mais cette espérance s'évanouit bientôt, car, lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre pour soigner son petit jardin et pour faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison ; et quand il fut de retour, il m'ordonna de coucher dans sa cabine pour garder le vaisseau.

Étant à bord, je ne pensais à autre chose qu'à m'échapper ; mais, après y avoir bien pensé, je ne trouvais aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible ; car je n'avais personne à qui je pusse me fier ni qui voulût s'embarquer avec moi ; nul compagnon d'esclavage : tellement que, pendant deux ans entiers, je ne vis pas la moindre apparence de pouvoir exécuter un tel projet, quoique j'en récréasse souvent mon imagination.

Au bout de deux ans, il se présenta une occasion assez singulière, qui réveilla en moi la pensée que j'avais conçue dès longtemps de travailler à recouvrer ma liberté. Comme mon patron restait à terre plus que de coutume, et qu'il n'équipait point son vaisseau, et cela faute d'argent, à ce que j'appris, il ne manquait point, deux ou trois fois la semaine, de sortir avec la grande chaloupe pour pêcher dans la rade. Alors il me menait avec lui, aussi bien qu'un jeune esclave Maure, pour ramer dans le bateau ; nous lui donnions tous deux du divertissement, et je me montrais fort adroit

à la pêche : enfin il était si content, que quelquefois il m'envoyait, avec un de ses parents, nommé Ismaël, et le jeune esclave, pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva qu'une fois, étant allés pêcher le matin, dans un grand calme, il s'éleva tout à coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba la vue de la terre, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue : nous nous mîmes à ramer, sans tenir de route certaine ; nous travaillâmes tout le jour et toute la nuit suivante : le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer; au lieu de nous approcher du rivage, nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues : mais nous retournâmes à bon port, quoique ce ne fût pas sans beaucoup de peine et même sans quelque danger, car le vent commençait à être un peu fort, et surtout nous avions une grande faim.

Cet accident rendit notre patron plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de ne plus aller à la pêche sans un compas et quelques provisions, d'autant qu'il avait à sa disposition le grand bateau du vaisseau anglais qu'il avait pris sur nous. Ainsi il ordonna à son charpentier, qui était aussi un esclave anglais, de construire, au milieu de ce bateau, une cahute semblable à celle d'une barque, laissant suffisamment d'espace derrière et devant : là, pour manier le gouvernail et hisser la grande voile; ici, pour le maniement libre de deux personnes qui pussent faire toute la manœuvre. Ce bateau cinglait avec une voile latine ou triangulaire, laquelle portait par-dessus la cabine : dans cette cabine, qui était fort basse, le capitaine avait assez de place pour coucher lui et un ou deux esclaves; pour une table, pour de petites armoires à mettre telles liqueurs qu'il voudrait, son pain, son riz et son café.

Il sortait souvent avec ce bateau pour aller à la pêche; et comme j'avais l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson, il n'allait jamais sans moi.

Or il arriva qu'il avait formé une partie avec deux ou trois Maures de quelque distinction, pour sortir un jour avec ce bateau, afin de pêcher et de se récréer. Dans cette vue, il avait fait des provisions extraordinaires, qu'il fit embarquer la veille, et il m'ordonna de tenir tout prêts trois fusils avec du plomb et de la poudre, parce qu'ils se proposaient de prendre le plaisir de la chasse aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendais dans le bateau, que j'avais bien lavé et rendu plus propre, et où j'avais arboré les flammes et les pendants ; en un mot, je n'avais rien oublié de ce qui pouvait contribuer à bien recevoir ses hôtes, lorsque je vis venir mon patron tout seul ; il me dit que ses convives avaient remis la partie à une autre fois, à cause de quelques affaires. Il m'ordonna, en même temps, d'aller avec le bateau, accompagné, comme de coutume, de l'homme et du jeune garçon, pour lui prendre du poisson, parce que ses amis devaient souper chez lui, et il m'enjoignit de l'apporter aussitôt que j'en aurais pris, ordre auquel je me disposai d'abord à obéir.

Cette circonstance fit renaître mon premier dessein de m'affranchir de l'esclavage : je considérais que j'étais sur le point d'avoir un petit vaisseau à mon commandement; et dès que mon maître se fut retiré, je commençai à me préparer, non pas à une pêche, mais à un voyage, quoique je ne susse quelle route je prendrais. Il me suffisait de m'éloigner de ce triste séjour.

La première démarche que je fis fut de m'adresser à ce Maure, sous le spécieux prétexte de pourvoir à

notre subsistance pour le temps que nous serions à bord. Je lui dis donc que nous ne devions pas nous permettre de manger du pain de notre patron; il me répondit que j'avais raison : en conséquence il alla chercher un panier de biscuit à notre usage, et trois jarres d'eau fraîche. Je savais l'endroit où était placée la cave, j'en allai tirer les bouteilles et les portai au bateau, pendant que le Maure était à terre, circonstance qui lui donnerait à juger qu'elles avaient été mises là auparavant pour l'usage de notre maître. J'y transportai encore un grand morceau de cire pesant plus de cinquante livres, avec un paquet de ficelle, une hache, un marteau; toutes choses qui me furent, dans la suite, d'un grand usage, surtout la masse de cire pour faire des bougies. Je tendis à mon homme un autre piége, dans lequel il donna tout bonnement, et voici de quelle manière.

« Ismaël, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre patron; ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre et du plomb de chasse? car nous pourrions très-bien tuer, pour nous autres, des alcamies (oiseaux de mer de l'espèce de nos courlis); et je sais qu'il a laissé à bord du vaisseau les provisions de la sainte-barbe.

— Oui, répliqua-t-il, j'en vais chercher. »

Et en effet, il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avait environ une livre et demie de poudre et même davantage, l'autre pleine de plomb, avec quelques balles : celle-ci pesait bien cinq ou six livres, et nous mîmes tout cela dans le bateau. De mon côté, j'avais trouvé de la poudre dans la chambre du capitaine, et j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avais trouvées dans la cave, après avoir versé dans une autre le peu qui restait dedans.

IV

Évasion.

Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mîmes à la voile et sortîmes du port pour aller à la pêche. Les gardes du château qui est à l'entrée du port savaient qui nous étions, et ne prirent pas connaissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille en mer, que nous amenâmes notre voile et nous assîmes pour pêcher. Le vent soufflait nord-nord-est, et par conséquent était contraire à mes désirs; car s'il eût été sud, j'aurais été assuré de gagner les côtes d'Espagne et du moins de me rendre dans la baie de Cadix. Mais de quelque côté que vînt le vent, ma résolution était bien prise de quitter cette horrible demeure et d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes longtemps sans rien prendre; car lorsque je sentais un poisson à mon hameçon, je n'avais garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le Maure ne le vît. Alors je lui dis :

« Nous ne faisons rien qui vaille; notre bon maître n'entend pas raillerie, il veut être bien servi; il faut aller plus loin. »

Lui, qui n'entendait point malice, opina de même, et étant allé à la proue, il disposa les voiles en conséquence. Moi qui me trouvais au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin; après quoi je fis amener, faisant semblant de vouloir pêcher.

Mais tout à coup laissant le timon au jeune garçon, je m'avançai vers le Maure, qui se trouvait à la proue,

et feignant de me baisser pour ramasser quelque chose qui était derrière lui, je le saisis par surprise, et lui passant les bras entre les deux cuisses, je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au-dessus de l'eau, car il nageait comme un canard; il m'appela, il me supplia de le recevoir à bord, protestant de me suivre d'un bout du monde à l'autre si je le voulais. Il nageait avec tant de vigueur derrière le bateau, qu'il allait bientôt m'atteindre, parce qu'il ne faisait que peu de vent; dans cette crainte, je cours à la cahute, j'en tire un des fusils, je le couche en joue et lui adresse ces paroles :

« Écoutez, mon ami, je ne vous ai point fait de mal, ni ne vous en ferai point, pourvu que vous restiez en repos. Vous savez assez bien nager pour gagner le rivage; la mer est calme; hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre, et nous nous quitterons bons amis : mais si vous approchez de mon bord, je vous casse la tête, car je suis résolu d'avoir ma liberté. »

A ces mots il ne répliqua rien, se retourna d'un autre côté et se mit à nager vers la côte. C'était un excellent nageur; ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Après que je me fus débarrassé du Maure de la manière que je viens de dire, je me tournai vers le jeune esclave maure, qui s'appelait Xuri : « Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidèle, je vous traiterai bien; mais à moins que vous ne me le juriez par Mahomet, il faut que je vous jette aussi dans la mer. » Ce jeune garçon me fit un sourire et me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance; ensuite il fit serment de m'être fidèle et d'aller avec moi partout où je voudrais.

Tant que le Maure, qui était à la nage, fut à la portée

de ma vue, je ne changeai point de route, aimant mieux bouliner[1] contre le vent, afin qu'on crût que j'étais allé vers le détroit. En effet, on ne se serait jamais imaginé qu'un homme dans son bon sens pût prendre d'autre parti, ni que nous ferions voile au sud, vers des régions toutes barbares, où des peuplades de nègres nous envelopperaient selon toute apparence, avec leurs canots, pour nous égorger, et où d'ailleurs nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés, soit par des bêtes féroces, soit par des hommes sauvages, plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre et que je vis que la nuit approchait, je changeai ma course et mis le cap droit au sud-quart sud-est, tirant un peu vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre ; et comme j'avais un vent favorable, et que la surface de la mer était riante et paisible, je fis tant de chemin que je crois que le lendemain, sur les trois heures après-midi, lorsque j'aperçus de loin la terre, je pouvais être à cent cinquante milles de Salé, vers le sud, bien au delà des domaines de l'empereur de Maroc, ou de quelqu'un des rois ses voisins ; nous n'apercevions aucun navire.

Cependant je craignais beaucoup les Maures, et j'avais une si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus ni m'arrêter, ni prendre terre, ni jeter l'ancre, mais que je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable ; au bout de ce temps, il changea et devint sud. Alors je conclus que si j'avais à ma poursuite quelque bâtiment de Salé, il cesserait de me donner la chasse. Ainsi je me hasardai à approcher de la côte ; je jetai l'ancre à l'em-

1. Naviguer avec le vent en biais.

bouchure d'une petite rivière dont j'ignorais le nom. Je ne vis aucun être vivant, ni ne me souciais d'en rencontrer. Ce dont j'avais le plus besoin était de l'eau fraîche. Sur le soir nous entrâmes dans cette petite baie. Je résolus d'aller, dès qu'il ferait nuit, à la nage et de reconnaître le pays. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes un bruit si épouvantable, causé par les hurlements et les rugissements de certaines bêtes sauvages dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre petit garçon faillit en mourir de peur, et me supplia instamment de ne point débarquer jusqu'à ce qu'il fût jour. Je me rendis à sa prière, et je lui dis : « Non, Xuri, je veux bien ne point débarquer maintenant; mais aussi, ajoutai-je, le jour pourra nous faire voir des hommes qui sont aussi à craindre pour nous que ces bêtes fauves. — Alors, reprit-il en riant, nous tirer à eux bon coup de fusil, pour faire eux prendre fuite ; » car Xuri n'avait pas appris un langage plus pur en conversant avec les Anglais amenés en captivité par les corsaires. Cependant j'étais bien aise de voir qu'il eût tant de courage ; et pour le fortifier encore, je lui donnai un petit verre de liqueur. Après tout, l'avis de Xuri était bon ; aussi le suivis-je : nous jetâmes notre petite ancre, et nous demeurâmes tranquilles toute la nuit ; je dis que nous demeurâmes tranquilles, car il n'était pas possible de dormir, parce que nous ne tardâmes pas à voir des animaux d'une grosseur extraordinaire, et de plusieurs sortes, auxquels nous ne savions quel nom donner, qui descendaient vers le rivage et couraient dans l'eau, où ils se lavaient et se vautraient pour se rafraîchir ; ils poussaient des cris si horribles, que de mes jours je n'entendis rien d'approchant.

Xuri était dans une frayeur extrême, et, à ne point mentir, je n'en étais pas trop exempt. Mais ce fut bien

pis quand nous entendîmes un de ces animaux énormes qui venait à la nage vers notre bateau ! A la vérité, nous ne pouvions pas le voir; maïs il était aisé de connaître, au bruit de ses naseaux, que ce devait être une bête prodigieusement grosse et furieuse. Xuri disait que c'était un lion, et cela pouvait bien être. Le pauvre garçon me criait de lever notre ancre et de nous enfuir à force de rames. Mais je lui répondis que cela n'était pas nécessaire; qu'il suffirait bien de nous écarter en mer, et que le lion (si c'en était un) ne pourrait nous suivre fort loin. Je n'eus pas plus tôt achevé ces paroles que j'aperçus cet animal, quel qu'il fût, qui n'était pas à plus de quatre toises de moi; ce qui m'effraya un peu : mais enfin je courus d'abord à l'entrée de la cabine, où je pris mon fusil, et tirai dessus : ce qui le détermina à tourner bien vite d'un autre côté et à regagner le rivage en nageant.

Il est impossible de donner une juste idée des cris et des hurlements affreux qui s'élevèrent, tant au bord de la mer que plus avant dans les terres, au bruit et au retentissement de mon coup de fusil, et il y a quelque apparence que ces animaux n'avaient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement qu'il n'y avait pas moyen de se hasarder sur cette côte pendant la nuit : il ne me paraissait pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour; car de tomber entre les mains des sauvages ou bien entre les griffes des tigres et des lions, c'est une chose qui nous aurait été également funeste, ou du moins que nous redoutions également.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés de prendre terre quelque part pour nous procurer de l'eau douce, car nous n'en avions pas une pinte de reste; mais quel temps et quel lieu choisir pour cela? c'était la difficulté.

Xuri me dit que, si je le laissais aller à terre avec une jarre, il se faisait fort de découvrir de l'eau, en cas qu'il y en eût, et de m'en apporter. Je lui demandai pourquoi il y voulait aller; s'il ne valait pas mieux que j'y allasse moi-même et qu'il restât à bord. Il me répondit avec tant d'affection, que je l'en aimai toujours depuis : « C'est, dit-il en son langage corrompu, c'est que si les sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, et puissiez sauver vous. — Eh bien, répondis-je, eh bien, mon cher Xuri, nous irons tous deux ; si les sauvages viennent, nous les tuerons et nous ne leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. » Après cela, je lui donnai à manger un morceau de biscuit et lui fis boire un petit verre de liqueur ; nous arrêtâmes le bateau aussi près du rivage que nous le jugeâmes convenable, et nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes et deux jarres.

Je n'osais m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les sauvages ne descendissent le long de la rivière avec leurs canots; mais le jeune garçon, ayant découvert un lieu enfoncé à près d'un mille avant dans les terres, s'y en alla en trottant : quelque temps après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La pensée me vint qu'il était poursuivi par quelque sauvage ou épouvanté par quelque bête féroce; j'accourus à son secours; mais quand je fus assez près, je vis quelque chose qui lui pendait à l'épaule : c'était une bête qu'il avait tirée et qui ressemblait à un lièvre, avec cette différence qu'elle était d'une autre couleur et qu'elle avait les jambes plus longues; la chair en était fort bonne, et cet exploit nous causa beaucoup de joie : celle de Xuri venait surtout de ce qu'il avait trouvé de l'eau, sans avoir vu de sauvages, et c'était pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il s'était si fort empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau, car nous trouvâmes que la marée ne montait que fort peu dans la rivière, et que lorsqu'elle était basse, l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure ; ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous régalâmes du lièvre que nous avions tué, et nous nous disposâmes à reprendre notre route, sans avoir remarqué, dans cette contrée, les traces d'aucune créature humaine.

Comme j'avais déjà fait un voyage à cette côte, je savais bien que les îles Canaries et celles du Cap-Vert n'en étaient pas éloignées. Mais n'ayant aucun des instruments propres à prendre la latitude, et d'ailleurs ma mémoire ne me fournissant aucune lumière sur la situation de ces îles, je ne savais où les aller chercher, ni de quel côté, dans quel endroit précisément il me faudrait diriger ma course. Sans tous ces obstacles, j'aurais pu aisément gagner quelqu'une de ces îles ; mais mon espérance était qu'en suivant la côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette partie où les Anglais font leur commerce, je rencontrerais quelqu'un de leurs vaisseaux, allant et venant à l'ordinaire, lequel voudrait bien nous recevoir.

Autant que j'en puis juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors, fût cette région qui, étant située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté, et la Nigritie de l'autre, est entièrement déserte et habitée seulement par des bêtes féroces. Il y avait autrefois des nègres, qui l'ont abandonnée depuis, et se sont retirés plus avant du côté du sud, dans la crainte des Maures ; ceux-ci n'ont pas été fort désireux de s'y établir à cause de sa stérilité ; et ce qui pouvait également éloigner les uns et les autres, c'est la quantité prodigieuse de tigres, de lions, de

léopards et d'autres animaux féroces qui infestent le pays ; en sorte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, et cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour, et nous n'entendions que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla, plus d'une fois, que je voyais de jour le Pic de l'île de Ténériffe, l'une des Canaries. J'avais grande envie de me diriger vers la haute mer, pour essayer si je ne pourrais pas l'atteindre : c'est ce que je voulus faire par deux fois ; mais toujours les vents contraires, et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment, me forçaient à rebrousser chemin. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein qui était de côtoyer.

Pendant que nous naviguions ainsi, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour nous procurer de l'eau : une fois, entre autres, qu'il était de bon matin, nous vînmes mouiller sous une petite pointe assez élevée ; et comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, qui avait, à ce qu'il paraît, les yeux plus perçants que moi, m'appela tout bas, et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage ; « car, continua-t-il, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui est étendu, et qui dort sur le flanc de ce monticule ? » Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt; et véritablement je vis un monstre épouvantable : c'était un lion d'une grosseur énorme, couché sur le penchant d'une éminence, et dans une petite enfonçure qui le mettait à l'ombre. « Xuri, dis-je alors, allez à terre, et vous le tuerez. » Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me fit cette réponse : « Moi tuer lui!

Hélas! lui croquer moi d'une bouchée. » Je ne lui en parlai pas davantage; mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils, je commençai par prendre le plus grand, qui avait presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, et trois grosses balles, et le posai à côté de moi : j'en pris un autre que je chargeai à deux balles, et enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avait été chargé le premier, je mets du temps à bien mirer, et je vise à la tête de l'animal; mais comme il était couché de manière qu'une de ses pattes lui passait par-dessus le museau les balles l'atteignirent autour du genou, et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant; mais sentant sa jambe cassée, il retomba, puis il se releva encore sur trois jambes, se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étais un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête; mais enfin je me saisis sur-le-champ du second fusil; et quoiqu'il commençât à se remuer, et même à fuir, je lui déchargeai un autre coup qui lui donna dans la tête, et j'eus le plaisir de le voir tomber roide mort, ne faisant que peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage, et me demande de le laisser aller à terre; je le lui permets; il se jette dans l'eau sans balancer : tenant un petit fusil d'une main, il nage de l'autre jusqu'au rivage, s'avance tout près de l'animal, en lui appliquant à l'oreille, le bout du fusil, lâche un troisième coup, qui l'achève.

A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non pas de quoi manger, et j'étais bien fâché de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien. Néanmoins Xuri dit qu'il en voulait tirer quelque chose.

Il vint donc à bord, et me pria de lui donner la hache. Je lui demandai ce qu'il en voulait faire : « Moi couper la tête à lui, me répondit-il », mais cette entreprise se trouva au-dessus de ses forces ; il se contenta de lui couper une patte, qu'il apporta, et qui était d'une grosseur monstrueuse.



Les balles lui cassèrent l'os de la jambe. (Page 31.)

Je songeai pourtant que sa peau pourrait bien ne nous être pas tout à fait inutile ; et cela me fit résoudre à l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Xuri et moi nous nous mîmes donc à l'ouvrage ; mais Xuri était celui de nous deux qui s'y entendait le mieux, car pour moi je savais fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée ; mais aussi nous enlevâmes le cuir, et l'ayant étendu sur notre ca-

bine, le soleil le sécha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, je remarquai que la côte était habitée, et nous vîmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer et d'aller à eux ; mais Xuri, qui ne me donnait jamais que de sages conseils, m'en dissuada ; néanmoins je voguai près de terre, afin de pouvoir leur parler. En même temps ils se mirent à courir le long du rivage ; je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un d'entre eux, portant à la main un petit bâton que Xuri disait être une lance, et qu'ils savaient jeter fort loin, et avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins à distance respectueuse, et leur parlai par signes le mieux que je pus, leur demandant quelque chose à manger ; ils me firent signe d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher.

Nous amenâmes la voile. Deux de ces hommes coururent un peu loin dans les terres, et, en moins d'une demi-heure, furent de retour. Ils apportaient deux morceaux de viande et du grain tel que ce pays en pouvait produire : mais nous ne savions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de blé c'était ; nous étions néanmoins fort disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelle précaution s'en emparer ; car je n'étais point d'humeur à les aller prendre à terre ; et, de leur côté, ils avaient peur de nous. Ils prirent un moyen bon pour nous et pour eux ; en effet, ils apportèrent sur le rivage ce qu'ils avaient à nous donner, et l'ayant mis à terre, se retirèrent et se tinrent loin de là, jusqu'à ce que l'étant allé chercher nous l'emportâmes à notre bord ; après quoi ils re-

vinrent au rivage, où ils prirent une bouteille de liqueur que j'y avais laissée en payement de leurs vivres. J'y avais aussi laissé nos jarres, qu'ils remplirent d'eau, et que nous allâmes reprendre avec les mêmes précautions.

Avec ces provisions je remis à la voile, et continuai ma course au sud, pendant onze jours ou environ, durant lesquels je n'eus pas la moindre envie d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le continent s'allongeait bien avant dans la mer : c'était justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance ; il faisait un grand calme, et je fis un long détour pour pouvoir gagner la pointe : j'en vins à bout, et lorsque je la doublai, j'étais à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui était vrai, que j'avais d'un côté le cap Vert, et de l'autre, les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux côtés je devais me tourner : car s'il survenait un vent un peu fort, je pouvais bien manquer l'un et l'autre.

V

Arrivée et séjour au Brésil.

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la cabine, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup ce jeune garçon s'écria : « Maître, maître, moi voir un vaisseau à la voile ; » et il paraissait si effrayé, qu'il ne se possé-

dait pas : étant assez simple pour s'imaginer que c'était un bâtiment que son maître avait envoyé à notre poursuite, tandis que j'étais très-assuré que la distance des lieux ne nous permettait plus de rien craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la cabine ; et non-seulement je vis le vaisseau, mais encore je reconnus qu'il était portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui font la traite des nègres à la côte de Guinée ; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs, et qu'il n'avait pas dessein de s'approcher de terre davantage. En conséquence, je fis force de voiles et de rames pour avancer en haute mer dans le dessein de leur parler s'il était possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendait de moi, je trouvai que je ne pourrais pas aller à leur rencontre, et qu'ils me laisseraient derrière, avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment même où j'avais épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course, et où je commençais à perdre espérance, il parut qu'ils m'avaient aperçu avec leurs lunettes d'approche ; et que nous prenant pour le bateau de quelque vaisseau européen qui avait péri, ils mettaient moins de voiles qu'auparavant, pour nous donner le temps d'aller les joindre. Cela m'inspira du courage; et comme j'avais à bord un petit pavillon, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour leur faire entendre par ce signal, que nous étions en détresse, et je tirai un coup de fusil. Ils remarquèrent fort bien l'un et l'autre ; car ensuite ils me dirent qu'ils avaient aperçu la fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux, ils amenèrent leurs voiles ; et ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi, de sorte qu'en trois heures je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent, en portugais, en espagnol et en français, qui j'étais; mais je n'entendais aucune de ces langues. A la fin, un matelot écossais, qui était à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis que j'étais Anglais de nation, et échappé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à venir à bord, et m'y reçurent généreusement avec tout ce qui m'appartenait.

La joie que je ressentis de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable et aussi désespérée était vraiment inexprimable. D'abord j'offris au capitaine du vaisseau tout ce que j'avais, pour lui témoigner ma reconnaissance : mais il eut la générosité de déclarer qu'il ne voulait rien prendre de moi; qu'au contraire tout ce que j'avais me serait rendu au Brésil; « car, dit-il, lorsque je vous ai sauvé la vie, je n'ai rien fait que ce que je serais bien content qu'on me fît à moi-même : et qui sait si je ne suis point destiné à être réduit un jour à une semblable condition? outre qu'après vous avoir mené dans un pays aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je venais à vous prendre tout ce que vous avez, vous y seriez exposé à mourir de faim, et je ne ferais autre chose que de vous ôter la vie que je vous aurais donnée. Non, non, continua-t-il, monsieur l'Anglais, je veux vous transporter dans ce pays purement par humanité; ces objets vous serviront à acheter de quoi subsister, et à vous procurer les moyens de retourner dans votre pays. »

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins scrupuleux ni moins exact à les remplir; car il défendit à tous les matelots de toucher à rien de ce qui m'appartenait; ensuite il prit le tout en dépôt, et m'en donna après un inventaire fidèle, pour que je pusse le recouvrer, sans en excepter même mes trois jarres de terre.

Quant à mon bateau, il était très-bon, et il le savait bien ; aussi me proposa-t-il de l'acheter pour le faire servir au vaisseau ; et il me demanda ce que j'en voulais avoir. Je lui répondis qu'il avait été si généreux en toutes choses à mon égard, que je ne voulais point l'évaluer, mais que je l'en faisais l'arbitre : sur quoi il me proposa de me faire de sa main une obligation de quatre-vingts pièces d'or, valant chacune à peu près autant que la livre sterling d'Angleterre, qu'il me payerait au Brésil ; en ajoutant que, lorsque nous y serions arrivés, s'il se trouvait quelqu'un qui en offrît davantage, il m'en tiendrait compte. Outre cela, il m'offrit soixante autres pièces d'or pour mon garçon Xuri ; mais j'avais de la peine à les accepter, non que je ne fusse bien aise de le laisser au capitaine ; mais je ne pouvais me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avait aidé si fidèlement à recouvrer la mienne. Je fis part au capitaine de mon scrupule ; il m'avoua qu'il le trouvait raisonnable, et me proposa cet expédient ; c'est qu'il lui ferait une obligation de sa main, par laquelle il serait tenu de l'affranchir dans dix ans. Sur cela je remis Xuri au capitaine, d'autant plus volontiers que le jeune homme lui-même accédait à cette proposition.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil ; et au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints.

Je ne saurais trop louer la générosité avec laquelle le capitaine me traita. Premièrement, il ne voulut rien prendre pour mon passage ; en outre il me donna quarante ducats pour la peau du lion ; il ordonna qu'on me rendît exactement tout ce que j'avais à bord, et acheta tout ce que je voulus bien vendre, comme une caisse de bouteilles, deux de mes fusils et ce qui me restait

de cire. En un mot, je fis de tout ce que je possédais environ deux cents pièces d'or. Ce fut avec ce fonds que je débarquai au Brésil.

Peu de temps après, le capitaine me recommanda à un fort honnête homme, tel qu'il était lui-même, qui possédait une plantation et une fabrique de sucre. Je vécus quelque temps dans sa maison, et par ce moyen, je m'instruisis de la manière de cultiver la canne et de faire le sucre. Or, voyant dans quelle aisance vivaient les planteurs, et avec quelle facilité ils faisaient fortune, je résolus, si je pouvais obtenir une licence, de m'établir dans ce pays et de devenir planteur comme les autres; me proposant en même temps de chercher les moyens de tirer de Londres les fonds que j'y avais laissés, et de les employer à l'amélioration de mon établissement. En conséquence, je me pourvus de lettres de naturalisation, en vertu desquelles je pus acheter de la terre qui était encore vacante, et dont je mesurai l'étendue à la quantité d'argent dont je pouvais disposer. Après cela je formai un plan pour ma plantation et pour mon établissement, proportionnant l'un et l'autre aux fonds que je comptais recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin portugais, qui était né à Lisbonne, de parents anglais; son nom était Wells, et ses affaires se trouvaient à peu près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin, parce que sa plantation touchait la mienne, et que nous vivions en fort bonne intelligence. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un et l'autre, et ne plantâmes, à proprement parler, durant près de deux ans, que pour nous procurer de quoi vivre. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire des progrès, et notre terre commença à devenir productive, tellement que la troisième année nous plantâmes du tabac, et eûmes chacun une grande

pièce de terre toute prête pour y recevoir des cannes à sucre l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide; et je sentais, plus vivement que jamais, combien j'avais eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais hélas! il n'était pas surprenant que j'eusse fait mal, moi qui ne faisais jamais bien. Je ne voyais aucun remède à ma peine, si ce n'est dans la continuation de mon travail; je me livrais ainsi à une occupation bien éloignée de mon inclination, et toute contraire au genre de vie qui faisait mes délices et pour lequel j'avais abandonné la maison de mon père. Souvent je me tenais à moi-même ce langage : « Que me sert-il d'avoir traversé de vastes mers, d'avoir parcouru plus de seize cents lieues? Ne pouvais-je pas faire en Angleterre ce que je fais ici, travailler auprès de mes parents et de mes amis, aussi bien que parmi des étrangers et des sauvages? »

On voit que je ne réfléchissais guère sur ma condition, que pour m'en affliger. Je n'avais que ce voisin avec qui je causais de temps en temps : nul ouvrage ne se pouvait faire chez moi que par le travail de mes mains, et j'avais coutume de dire que je vivais comme un homme qui aurait fait naufrage dans une île déserte, et qui s'en verrait le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais, n'est-il pas bien juste que la Providence les condamne à en faire, dans la suite, un fâcheux échange, pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience? et ne méritais-je pas bien de devenir un jour ce même homme que je me représentais vivant misérablement dans une île absolument déserte, puisque j'étais assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi, dans l'état de vie où je me trouvais alors, et où je n'avais qu'à persévérer pour devenir très-riche et très-heureux?

Le capitaine qui m'avait reçu à son bord se trouvait toujours mon ami affectionné. Il demeura trois mois tant à charger son vaisseau qu'à faire les préparatifs de son voyage. Un jour, comme je lui parlais du petit fonds que j'avais laissé à Londres, il me donna ce bon avis : « Si vous voulez me donner une lettre adressée à la personne qui a votre argent à Londres, avec ordre de l'envoyer à Lisbonne, après l'avoir converti en marchandises convenables à ce pays-ci, je vous promets, moyennant la grâce de Dieu, de vous les rapporter à mon retour ; mais comme les choses humaines sont toujours sujettes à la vicissitude et aux contre-temps, je vous conseille de ne demander que cent livres sterling, que vous dites être la moitié de votre fonds, et de les aventurer pour une première tentative, afin que, si elles arrivent à bon port, vous puissiez faire venir le reste par la même voie ; si au contraire vous avez le malheur de les perdre, vous aurez encore l'autre moitié pour y avoir recours en cas de besoin. »

Je ne pouvais mieux faire que de suivre ce conseil. J'adressai à la veuve du capitaine une relation exacte de mes aventures, avec toutes les instructions nécessaires pour me faire tenir mon argent. La veuve, non contente de délivrer l'argent, envoya, du sien propre, un présent de vingt-cinq livres sterling au capitaine portugais, en reconnaissance de l'humanité et de la charité qu'il avait exercées à mon égard. Les cent livres sterling converties en marchandises d'Angleterre, furent envoyées à Lisbonne au capitaine, et celui-ci me les apporta heureusement au Brésil.

Je fus transporté de joie lorque cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Le capitaine avait employé les vingt-cinq livres sterling dont la veuve lui avait fait présent, à louer pour moi un serviteur pour le terme de

six ans; il me l'amena, et jamais il ne voulut rien accepter de moi, en considération de tant de services, qu'un peu de tabac de mon cru.

Toutes mes marchandises étant des manufactures d'Angleterre, telles que des draps, des étoffes et autres choses recherchées dans le Brésil, je trouvai à les vendre à un prix très-haut; en sorte que je portai au quadruple la valeur de ma première cargaison, et que je me vis pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin, quant à ma plantation: car d'abord j'achetai un esclave nègre et louai un serviteur européen, outre celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité devient souvent la source de nos plus grands malheurs : c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante j'eus toutes sortes de succès dans ma plantation : je tirai de ma propre terre cinquante gros rouleaux de tabac, outre ce que j'avais vendu pour acheter de quoi pourvoir à mes besoins; et ces cinquante rouleaux, pesant chacun plus de cent livres, étaient bien conditionnés et tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Alors voyant mes affaires et mes richesses s'accroître également, je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets et d'entreprises. Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menais alors, je pouvais encore devenir riche et heureux; au lieu de cela, j'allais, en cédant à ma passion effrénée de courir le monde, augmenter le nombre de mes fautes, et par conséquent fournir une plus ample matière aux reproches que j'aurais le loisir de me faire un jour.

Ayant déjà vécu près de quatre ans dans le Brésil, et commençant à gagner considérablement et à prospérer, j'avais fait connaissance et lié amitié avec mes

compagnons de plantation, aussi bien qu'avec les marchands de San-Salvador, qui était notre port de mer; dans nos entretiens je leur avais souvent rendu compte de mes deux voyages à la côte de Guinée, de la manière de faire la traite, et de la facilité avec laquelle on pouvait s'y procurer de la poudre d'or, des dents d'éléphant, d'autres choses précieuses, et, qui plus est, des nègres en grand nombre, le tout pour des bagatelles, comme de petits lits, de la quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des haches, des miroirs, et autres menues marchandises.

On ne manquait jamais d'écouter attentivement ce que je disais sur ce chapitre, mais surtout l'article de l'achat des nègres, car, comme le gouvernement portugais s'en était réservé le monopole, ils étaient fort rares et fort chers au Brésil.

Un matin, trois planteurs vinrent me trouver, et me dire qu'ils allaient me proposer une chose qui demandait le secret. Je leur promis de le garder; et après ce préliminaire, ils me déclarèrent qu'ils avaient envie d'équiper un vaisseau pour la Guinée à l'insu du gouvernement; qu'ils avaient tous des plantations aussi bien que moi, et que rien ne leur faisait plus de tort, que le besoin extrême où ils étaient d'esclaves; leur dessein était d'employer ce vaisseau à leur en procurer; on débarquerait les nègres secrètement, et ils les distribueraient ensuite dans leurs propres plantations. Ils me demandèrent si je voulais aller à bord de ce vaisseau en qualité de subrécargue ou commis en chef, pour prendre soin de tout ce qui concernait le négoce sur la côte de Guinée; ils me dirent que dans le partage des nègres j'aurais une portion égale à celle des autres, et que je serais dispensé de fournir ma quote-part du fonds qu'on réunirait pour cette entreprise, qui devait être la

seule de cette nature; si elle réussissait on n'en tenterait pas une nouvelle.

Il me fut aussi impossible de résister à cette offre qu'il me l'avait été autrefois de réprimer les désirs extravagants qui firent échouer tous les bons conseils de mon père. Je leur dis que je partirais très-volontiers, s'ils voulaient bien se charger du soin de ma plantation pendant mon absence. C'est ce que tous me promirent, et à quoi ils s'obligèrent par contrat.

Quand le vaisseau fut équipé, la cargaison embarquée, et toutes choses arrangées comme nous en étions convenus mes associés et moi, j'allai à bord, pour mon malheur, le 1er septembre 1859, anniversaire du jour où je m'étais embarqué à Hull, huit ans auparavant.

VI

Nouveau voyage. Robinson fait naufrage dans une île déserte.

Notre vaisseau était d'environ cent vingt tonneaux; il portait six canons, et quatorze hommes en y comprenant le maître, le mousse et moi. Nous ne l'avions chargé d'autres marchandises que de quincailleries propres pour notre commerce, telles que du verre, des coquilles, et surtout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches, et quelques matelas.

Nous mîmes à la voile, nous dirigeant au nord le long de la côte, dans le dessein de tourner vers celle d'Afrique, quand nous serions parvenus au dix ou onzième degré de latitude septentrionale; ce qui était la route ordinaire qu'on tenait en ce temps-là. Nous

eûmes un fort bon temps tout le long de la côte, si ce n'est qu'il faisait excessivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, et perdant bientôt la terre de vue, nous nous dirigeâmes vers le nord-quart-nord-est, en sorte que nous passâmes la Ligne, après une navigation d'environ douze jours : et suivant nos derniers calculs, nous étions sous le septième degré et vingt-deux minutes de latitude septentrionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement; il commença au sud-est, devint à peu près nord-ouest, puis se fixa au nord-est, d'où il se déchaîna d'une manière si terrible, que nous ne fîmes autre chose, pendant douze jours de suite, que dériver, forcés d'obéir aux ordres du destin et à la fureur des vents. Je n'ai pas besoin de dire que durant tout ce temps-là je m'attendais chaque jour à être enseveli dans les flots; et il n'y avait personne sur le vaisseau qui osât se flatter d'échapper.

Cet orage non-seulement nous causa une frayeur mortelle, mais encore nous fit perdre trois de nos hommes; l'un mourut de la fièvre ardente, et les deux autres, dont l'un était le mousse, tombèrent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le maître fit une estime le mieux qu'il put, et trouva qu'il était aux environs du onzième degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés de longitude à l'ouest du cap Saint-Augustin; de sorte qu'il avait dérivé vers la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du Brésil, au delà de la rivière des Amazones, tirant vers celle d'Orénoque. Il commença donc à me consulter pour savoir quelle route nous prendrions. Le vaisseau avait été fort tourmenté et faisait beaucoup d'eau; ainsi il opinait

pour regagner la partie orientale, d'où nous étions partis.

J'étais d'un avis tout contraire, et après avoir examiné ensemble une carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait aucune terre habitée où nous pussions espérer d'arriver, et qui fût plus proche de nous que l'archipel des Caraïbes : c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous espérions qu'en prenant le large, pour éviter le golfe du Mexique, nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de temps ; car pour notre voyage à la côte d'Afrique il n'y fallait plus songer pour le moment sans quelque assistance, tant pour le vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein nous changeâmes notre course, et nous nous dirigeâmes vers le nord-nord-ouest, afin de pouvoir atteindre quelqu'une des îles habitées par les Anglais, où j'avais espérance de recevoir du secours. Mais notre voyage devait se terminer autrement ; car étant dans la latitude du douzième degré et dix-huit minutes, nous fûmes assaillis d'une seconde tempête, qui nous emporta, avec la même impétuosité que la première, vers l'ouest, et nous écarta si loin de toute société humaine, que si nous venions à sauver notre vie de la fureur des eaux, il y avait beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les sauvages, que d'espérance de pouvoir jamais retourner dans notre pays.

Dans cette extrémité, le vent souffla toujours avec violence, et le jour commençant à paraître, un de nos gens s'écria : *Terre !* A peine fûmes-nous sortis de la cabine pour voir ce que c'était, et dans quelle région du monde nous nous trouvions, que le vaisseau donna contre un banc de sable ; son mouvement cessa tout à

coup, les vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous nous attendions à périr sur l'heure; et nous nous serrions contre les bords du bâtiment, pour nous abriter contre la violence des vagues.

Il n'est pas aisé de représenter la consternation que l'on éprouve en pareil cas. Nous ne savions ni dans quel climat nous étions, ni contre quelle terre nous avions été poussés ; était-ce une île, un continent ? était-elle habitée ou déserte ? Et comme la fureur des vents, quoiqu'un peu diminuée, était encore terrible, nous ne pouvions pas seulement espérer que le vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins qu'un calme ne survînt tout à coup par une espèce de miracle. En un mot, nous étions immobiles, nous regardant les uns les autres, attendant la mort à chaque moment, et nous préparant pour l'autre monde, d'autant qu'il n'y avait que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvait encore un peu nous rassurer, c'est que, contre notre espérance, le vaisseau n'était pas encore brisé, et que le maître disait que le vent commençait à s'abattre.

Mais quoique le temps parût devenir moins chargé, néanmoins, à la manière dont le vaisseau avait échoué, et vu qu'il s'était enfoncé trop avant dans le sable pour qu'on pût espérer de l'en dégager, notre situation était véritablement déplorable ; il ne nous restait donc plus qu'à voir si nous pourrions sauver notre vie. Un peu avant la tempête nous avions un bateau qui suivait notre arrière ; mais d'abord, il s'y était fait une fente à force de heurter contre notre gouvernail, ensuite il s'était fracassé, et ou avait coulé bas, ou s'en était allé à la dérive, en sorte que nous n'avions plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une cha-

loupe à bord, mais nous ne savions pas trop comment la mettre en mer : cependant il n'y avait plus de temps à perdre ; car nous croyions à tout moment que le vaisseau allait se dissoudre ; et quelques-uns disaient qu'il était déjà entamé.

En même temps notre pilote essaya de prendre la chaloupe ; le reste de nos gens se mit à le seconder, et à la fin on la descendit à côté du vaisseau : nous nous mîmes tous dedans, au nombre de onze personnes, recommandant nos âmes à la miséricorde divine, et aban-



Nous nous mîmes tous dans la chaloupe. (Page 47.)

donnant le reste au courroux des ondes. Car quoique l'orage eût beaucoup perdu de sa violence, la mer s'élevait à une hauteur épouvantable contre les terres.

C'est alors que le danger était proche et effroyable ; car nous voyions tous clairement que la mer était si enflée que notre chaloupe ne pourrait pas tenir contre, et que nous serions infailliblement submergés ; d'ailleurs nous n'avions point de voile, et quand même nous en aurions eu, nous n'aurions pas pu nous en servir. Nous nous mîmes à ramer à toutes forces pour

aller à terre, mais avec un visage consterné comme des gens qui allaient au supplice. En effet, aucun de nous ne pouvait ignorer que quand la chaloupe viendrait près de la côte, elle y essuierait des coups si rudes, qu'elle serait bientôt en mille morceaux. Quoi qu'il en soit, nous priâmes Dieu de tout notre cœur pour le salut de nos âmes ; mais en même temps le vent nous poussant vers la terre, nous travaillions à tour de bras pour le seconder, et pour hâter notre perte.

Nous ne savions nullement de quelle sorte était le rivage, si c'était du roc ou du sable, s'il était élevé ou bas. La seule chose qui aurait pu raisonnablement nous donner quelque lueur d'espérance, ç'aurait été de tomber dans quelque baie, dans quelque golfe, ou dans l'embouchure d'une rivière ; d'y entrer par un coup du hasard, et de nous mettre à l'abri du vent, ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avait aucune apparence à rien de semblable : bien loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paraissait encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue et demie, suivant le calcul que nous faisions, une vague furieuse semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arrière : c'était nous avertir d'attendre le coup de grâce. En effet, elle fondit sur nous avec tant de furie, qu'elle renversa tout d'un coup la chaloupe ; et nous séparant les uns des autres aussi bien que du bateau, à peine nous donna-t-elle le temps d'invoquer le nom de Dieu par une seule exclamation ; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle était la confusion de mes pensées lorsque j'allai au fond de l'eau ; car quoique je nageasse fort bien, je ne pus cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce

que la vague m'ayant poussé ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa et me laissa presque à sec, et à demi-mort, à cause de l'eau que j'avais avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit et l'haleine assez bonne pour me lever sur mes jambes, et m'en servir le mieux que je pus, pour tâcher d'avancer du côté de la terre, avant qu'une autre vague revînt, et me ressaisît. Mais je reconnus bientôt qu'il était impossible d'en venir à bout ; car, regardant derrière moi, je vis la mer menaçante, haute et furieuse, comme une ennemie redoutable avec laquelle je ne pouvais aucunement mesurer mes forces. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine, et m'élever, si je pouvais, au-dessus de l'eau : de cette manière je pouvais nager, conserver la liberté de la respiration, et me diriger vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que ce flot, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois, me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur ; je sentais que j'étais entraîné bien loin du côté de la terre avec une force et une rapidité extrême ; en même temps je retenais mon haleine, et je m'aidais encore en nageant de toutes mes forces. Mais j'étais près d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis monter en haut ; tout à coup je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, ce qui me soulagea sur-le-champ ; et quoique cet intervalle ne durât que deux secondes, il ne laissa pas de me faire un grand bien, me donnant le temps de respirer et redoublant mon courage : je fus derechef couvert d'eau ; mais non pas si longtemps que je ne pusse tenir bon, et m'apercevant que la vague s'était brisée, et qu'elle commen-

çait à retourner, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me point laisser entraîner, et je sentis que je prenais pied. Je demeurai sans rien faire pendant quelques moments, tant pour reprendre haleine que pour attendre que les eaux se fussent retirées, et puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes qui venaient fondre sur moi de nouveau ; elles m'enlevèrent deux autres fois, et me portèrent en avant, comme elles avaient déjà fait, sur un rivage tout uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts dont je viens de donner la description, ne me fût fatal; car la mer m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou pour mieux dire, me jeta contre un rocher, et cela si rudement que j'en perdis le sentiment, et le pouvoir d'agir pour ma délivrance; car le coup ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine, m'ôta tout à fait la respiration pour un temps; et si la mer fût revenue à la charge sans interruption, j'aurais été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour ; et voyant qu'elle allait m'ensevelir, je résolus de m'attacher à une pointe de rocher, et dans cette posture de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux fussent retirées : déjà les vagues n'étaient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre était proche ; je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé et repassé par dessus moi. Après quoi je pris un autre essor, qui m'approcha si fort de terre, que la vague qui vint ensuite me couvrit véritablement, mais ne m'enleva pas ; en sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma course, et pour prendre terre. Dès que j'y fus arrivé, je montai sur le haut du rivage, et m'as-

sis sur l'herbe à l'abri de l'insulte et de la fureur des eaux.

Me voyant ainsi en sûreté, je commençai par lever les yeux au ciel, et rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'avait sauvé la vie. Je crois impossible de peindre au vif les transports et l'extase où se trouve l'âme qui



Je m'attachai à une pointe de rocher. (Page 50.)

se voit sauvée de la sorte, et arrachée, pour ainsi dire, du fond du tombeau. Je ne m'étonne donc plus qu'on amène au malheureux prêt à perdre la vie sur un échafaud, un chirurgien pour lui tirer du sang en même temps qu'on lui annonce sa grâce, de peur que la surprise ne lui devienne mortelle.

Je me promenais au bord de la mer, levant les mains vers le ciel, l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance, témoignant mes transports de joie par mille gestes que je ne saurais rapporter; réfléchissant sur mes camarades, qui tous avaient été noyés, et songeant que j'étais le seul qui me fusse sauvé; car depuis notre naufrage je n'en pus jamais voir aucun, pas même la moindre trace, excepté trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du vaisseau échoué; mais la mer était si écumante et si courroucée, d'ailleurs il était à une distance si grande, qu'à peine pouvais-je le distinguer. A cette vue je m'écriai : « Grand Dieu ! comment est-il possible que je sois venu à terre ? »

Après que la pensée de ce qu'il y avait de consolant dans ma position eut ranimé mon courage, je commençai à regarder autour de moi, afin de voir en quelle sorte de lieu j'étais, et à quoi je devais d'abord m'occuper. Je sentis bientôt diminuer mon allégresse, et je trouvai que loin que j'eusse à me féliciter beaucoup de ma délivrance, ma situation était affreuse : car j'étais mouillé, et je n'avais point d'habits pour me sécher; j'avais faim, et je n'avais rien à manger; j'avais soif, et je n'avais rien à boire; j'étais faible, et je n'avais rien pour me fortifier; je n'avais même d'autre perspective que celle de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes féroces : et ce qu'il y avait de plus affligeant pour moi, c'est que je ne possédais aucune arme pour me procurer quelque subsistance au moyen de la chasse, ou pour me défendre contre quelque créature que ce fût qui voudrait m'ôter la vie pour soutenir la sienne; en un mot, je n'avais rien sur moi qu'un couteau, et un peu de

tabac dans une boîte; voilà en quoi consistaient toutes mes ressources, ce qui me jeta dans de terribles angoisses ; en sorte que durant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. La nuit approchait, et je commençai à considérer quel serait mon sort, si cette terre nourrissait des bêtes féroces, sachant bien que ces animaux rôdent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remède à tout cela, pour le moment présent, c'était de monter sur un certain arbre, dont le branchage était fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissait près de là, et où j'avais résolu de passer toute la nuit en attendant le genre de mort qu'il me faudrait subir le lendemain; car jusqu'alors l'arrêt m'en paraissait irrévocable. Je m'éloignai d'environ un demi-quart de mille du rivage, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce pour boire ; j'eus le bonheur d'en rencontrer, ce qui me causa beaucoup de joie. Après avoir bu et m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour prévenir la faim, je courus à l'arbre, sur lequel je cherchai à me placer de manière à ne pas tomber, si je venais à m'endormir ; j'avais à la main un bâton court, que j'avais coupé pour me servir de défense; avec cela je pris mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, qui répara complétement mes forces, et je ne sais s'il y a beaucoup de gens qui auraient pu passer une si bonne nuit, dans une si fâcheuse conjoncture.

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai; le temps était clair, la tempête dissipée, et la mer n'était plus courroucée ni enflée comme auparavant. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut de voir que, par la hauteur de la marée, le vaisseau avait été enlevé pendant la

nuit de dessus le banc de sable où il avait été engravé, et qu'il avait dérivé jusque tout près du rocher dont je viens de parler, où je m'étais si cruellement meurtri. Il y avait environ un mille de l'endroit où j'étais jusque-là ; et comme le bâtiment paraissait encore reposer sur sa quille, j'aurais bien souhaité d'être à bord, afin d'en tirer du moins pour mon usage quelqu'une des choses les plus nécessaires.

Dès que je fus descendu du logement que je m'étais choisi dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent et la marée avaient jetée sur la côte, à environ deux milles de moi à main droite. Je marchai le long du rivage, aussi loin que je pus pour aller jusque-là; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi-mille de largeur entre moi et la chaloupe, tellement que je m'en retournai sur mes pas, laissant la chose pour cette fois-là, parce que mes désirs se tournaient bien plus du côté du vaisseau, où j'espérais trouver actuellement de quoi fournir à ma subsistance.

VII

Visite de Robinson à son vaisseau échoué.

Un peu après midi, je vis que la mer était fort calme, et la marée si basse que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau : et ce fut pour moi un renouvellement de douleur ; car je voyais clairement que si nous fussions restés à bord, nous aurions été sains et saufs, je veux dire que du moins nous

serions tous venus heureusement à terre, et que je n'aurais pas été si misérable que de me voir, comme j'étais alors, dénué de toute consolation et de toute compagnie. Ces réflexions m'arrachèrent des larmes ; mais comme elles n'apportaient qu'un faible remède à mes maux, je résolus d'aller au vaisseau, si pourtant je le pouvais. Il faisait une chaleur excessive; je me dépouillai de mes habits, et me jetai dans l'eau. Mais quand je fus arrivé au pied du bâtiment, je trouvai qu'il me serait extrêmement difficile de monter dessus ; car comme il reposait sur terre et qu'il était hors de l'eau d'une grande hauteur, il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage ; à la seconde j'aperçus ce que je m'étonnais de n'avoir pas vu la première ; c'était un bout de corde qui pendait à l'avant, de telle façon, qu'après beaucoup de peine je m'en saisis, et par ce moyen je grimpai sur le gaillard. Quand j'y fus, je vis que le vaisseau était entr'ouvert, et qu'il avait beaucoup d'eau à fond de cale ; mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc dont le sable était ferme, il portait sa poupe extrêmement haut, et la proue si bas, qu'elle en était presque dans l'eau. De cette manière le pont se trouvait tout à fait exempt d'eau, et tout ce qu'il renfermait était sec ; car on peut bien compter que la première chose que je me mis à faire, fut de chercher partout, et de voir ce qui était gâté, ou ce qui était bon. D'abord, je trouvai toutes les provisions du vaisseau sèches, et ne se sentant pas de l'eau : comme j'avais grand appétit, je m'en allai à la soute, où je remplis mes poches de biscuit, et je me mis à en manger tout en m'occupant à d'autres choses, car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du rhum dans la chambre du capitaine, et j'en bus un bon coup ; j'en avais grand besoin pour m'encou-

rager à soutenir la vue des souffrances qui me restaient à essuyer.

Il ne m'aurait servi de rien de demeurer les bras croisés, et de perdre le temps à souhaiter ce que je ne pouvais aucunement obtenir. La nécessité stimula mes efforts. Nous avions à bord plusieurs vergues, un ou deux mâts de perroquet qui étaient de réserve, et deux ou trois grandes barres de bois; je pris la résolution d'en tirer parti immédiatement, et je lançai hors du bord toutes celles de ces pièces de bois qui n'étaient pas trop pesantes, après les avoir attachées séparément à une corde, afin qu'elles ne dérivassent point. Cela, fait, je descendis le long du bâtiment, et les tirant à moi, j'en attachai quatre ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau ; et après y avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvais bien marcher dessus, mais qu'il ne pourrait pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté. C'est pourquoi je remontai sur le vaisseau et retournai au travail ; avec la scie du charpentier je partageai une des vergues en trois pièces en longueur, et les ajoutai à mon radeau avec beaucoup de peine et de fatigue. Mais l'espérance de me fournir des choses nécessaires me servait d'aiguillon pour faire bien au delà de ce dont j'aurais été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau était assez fort pour porter un poids raisonnable; il ne s'agissait plus que de voir de quoi je le chargerais, et comment préserver cette charge de l'insulte des eaux de la mer; mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération, et d'abord je mis dessus toutes les planches que je pus trouver; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avais le plus

de besoin, je commençai par prendre trois coffres de matelots, dont j'avais forcé les serrures pour les vider, et je les descendis à l'aide d'une corde sur mon radeau. Dans le premier je mis des provisions, savoir : du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de viande de chevreau sèche, qui faisait notre principale nourriture, et un petit reste de blé d'Europe, mis à part pour nourrir quelques volailles que nous avions embarquées avec nous, mais qui, depuis longtemps, avaient été tuées. Il y avait aussi une certaine quantité d'orge et de froment mêlés ensemble; mais, à mon grand regret, je vis que cela avait été mangé ou gâté par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles dans lesquelles il y avait quelques eaux cordiales, et environ vingt-quatre de rack; je les arrangeai séparément, parce qu'il n'était ni nécessaire, ni même possible de les mettre dans un coffre. Pendant que j'étais occupé à faire ces provisions, je m'aperçus que la marée commençait à monter, quoique paisiblement, et j'eus le chagrin de voir mon habit, ma veste et ma chemise, que j'avais laissés sur le rivage, flotter et s'en aller au gré de l'eau; pour ma culotte, qui n'était que de toile, et ouverte aux genoux, je ne l'avais pas quittée, non plus que mes bas, pour me mettre à la nage; quoi qu'il en soit, cet accident me fit aller à la quête des hardes, et je ne fus pas longtemps à fouiller, sans voir que je pouvais réparer ma perte avec usure; mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvais absolument me passer pour le présent, parce qu'il y avait d'autres choses que j'avais plus à cœur de me procurer. De ce nombre étaient des outils pour travailler quand je serais à terre; et après avoir longtemps cherché, je trouvai enfin le coffre du charpentier. Ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus

précieux que ne l'aurait été pour lors un vaisseau tout chargé d'or : je le descendis et le posai sur mon radeau, tel qu'il était, sans perdre de temps à regarder dedans, car je savais en gros ce qu'il contenait.

La chose que je désirais le plus, après celle-là, c'était des munitions et des armes. Il y avait dans la chambre du capitaine deux fusils fort bons et deux pistolets; je m'en saisis d'abord, comme aussi de quelques cornets à poudre, d'un petit sac de plomb et de deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il y avait quelque part trois barils de poudre; mais j'ignorais en quel endroit notre canonnier les avait serrés. A la fin pourtant je les déterrai, après avoir visité coins et recoins. Il y en avait un qui avait été mouillé; les deux autres étaient secs et bons, et je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions; il ne me restait plus de souci que pour les conduire jusqu'à terre; car je n'avais ni voile, ni rame, ni gouvernail, et la moindre bouffée survenant pouvait submerger ma cargaison tout entière.

Trois choses relevaient mes espérances : en premier lieu, la mer qui était tranquille; ensuite, la marée qui montait et portait à terre ; et en troisième lieu, le vent qui, tout faible qu'il était, ne laissait pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues qui avaient appartenu à la chaloupe, et qui me servirent de renforts, et deux scies, une besaiguë, avec un marteau (outre ce qui était déjà dans le coffre du charpentier), que j'ajoutai à ma cargaison; après quoi je me mis en mer. Mon radeau vogua très-bien l'espace d'environ un mille; seulement je m'aperçus qu'il dérivait un peu de l'endroit où j'avais pris terre auparavant; cela me fit juger qu'il y avait un courant d'eau, et par conséquent j'espérais trouver une baie ou



Mon radeau vogua très-bien. (Page 58.)

une rivière qui me tiendrait lieu de port, pour débarquer ma cargaison.

La chose était comme je l'avais imaginé : je découvris vis-à-vis de moi une petite ouverture de terre, vers laquelle je me sentais entraîné par le cours violent de la marée ; ainsi je gouvernai mon radeau le mieux que je pus pour lui faire tenir le fil de l'eau : mais en même temps je faillis faire un second naufrage ; et si un tel malheur me fût arrivé, je crois véritablement qu'il m'aurait porté une atteinte mortelle. Cette côte m'était tout à fait inconnue ; ainsi j'allai toucher le sable d'un bout de mon radeau, et comme il flottait de l'autre, peu s'en fallut que ma cargaison ne glissât en entier de ce côté-là, et qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisais tout mon possible pour tenir les coffres dans leurs places, en m'appuyant contre eux; mais mes forces étaient insuffisantes pour dégager le radeau ; je n'osais pas même quitter la posture où j'étais, et, soutenant la charge de tous mes efforts, je restai dans cette attitude près d'une demi-heure, durant laquelle la marée me relevant peu à peu finit par me mettre dans un parfait niveau. Quelques moments après, l'eau qui continuait de grossir fit flotter mon radeau, que je poussai avec ma rame dans le canal, et ayant avancé un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite rivière, ayant la terre de chaque côté, et un courant ou flux rapide qui montait. Cependant je cherchais des yeux, sur l'un et l'autre bord, une place propre à prendre terre ; car je ne me souciais point d'entrer plus avant dans la rivière ; et l'espérance que j'avais de découvrir quelque vaisseau me déterminait à ne point m'éloigner de la côte.

Enfin j'aperçus à main droite un petit réduit vers lequel je conduisis mon radeau, non sans beaucoup de

peine et de difficulté : je m'approchai au point que, comme je touchais au fond de l'eau avec ma rame, je pouvais aisément me pousser tout à fait dans le petit réduit ; mais en le faisant, je courais une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin ; car le bord étant en pente assez roide et escarpée, je ne pouvais débarquer que dans une place où mon train, lorsqu'il viendrait à toucher, serait si élevé par un bout et enfoncé par l'autre, que je serais en danger de tout perdre. Tout ce que je pus faire, ce fut d'attendre que la marée fût tout à fait haute, me servant cependant de ma rame en guise d'ancre, pour arrêter mon train et en tenir le flanc appliqué contre le bord, près d'un endroit où la terre était plate et unie, et que j'espérais que l'eau couvrirait. Ce moyen me réussit ; mon radeau tirait environ un pied d'eau, et dès que je m'aperçus que j'en avais assez, je l'amenai sur cet endroit plat et uni, où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues, l'une à un bout, l'autre à l'autre bout, et je demeurai dans cette situation jusqu'à ce que la marée se fût abaissée, et qu'elle laissât mon train, avec ce qu'il portait, à sec et en toute sûreté.

Ensuite, la première chose que je fis fut d'aller reconnaître le pays et de chercher un lieu propre pour ma demeure, ainsi que pour serrer mes effets et les mettre en sûreté contre tout accident. J'ignorais encore si le lieu où je me trouvais appartenait au continent, ou si c'était une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais quelque chose à craindre des bêtes sauvages ou non. Il n'y avait pas plus d'un mille de là à une montagne très-haute et très-escarpée, qui semblait porter son sommet par-dessus une chaîne de plusieurs autres situées au nord. Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets, avec un cornet de poudre et un petit sac de

plomb; armé de la sorte, je m'en allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne. Lorsque j'y fus arrivé avec beaucoup de fatigue et de sueur, je vis combien serait triste ma destinée; car je reconnus que j'étais dans une île, entouré partout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés de là, et deux petites îles beaucoup moindres que celle où je me trouvais, situées à près de trois lieues à l'ouest.

Je reconnus en outre que l'île où je me voyais renfermé n'était point cultivée, et j'avais tout lieu de croire qu'il n'y avait point d'habitants, à moins que ce ne fussent des bêtes féroces; je n'en voyais cependant aucune, mais bien quantité d'oiseaux dont l'espèce m'était inconnue ainsi que l'usage que j'en pourrais faire, quand je les aurais tués. En revenant, je tirai un oiseau fort gros que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois: je crois que c'était le premier coup de fusil qui eût été tiré dans ce lieu-là depuis la création du monde. Je ne l'eus pas plus tôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes, avec un bruit confus causé par les cris et les piaulements différents qu'ils faisaient chacun selon leur espèce, qui m'était entièrement inconnue. Quant à l'oiseau que j'avais tué, je le pris pour une sorte d'épervier; car il en avait la couleur et le bec, mais non pas les éperons ni les serres; sa chair, d'une odeur forte, ne valait absolument rien.

Je descendis alors de la montagne; je revins à mon radeau et me mis à travailler à le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour, et, la nuit étant venue, je ne savais que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour prendre du repos ; car je n'osais dormir à terre, ne sachant si des bêtes féroces ne pourraient pas venir

me dévorer, quoique je me sois convaincu depuis qu'il n'y avait rien de pareil à craindre.

Néanmoins je me barricadai le mieux que je pus avec



Il s'éleva de tous côtés un nombre infini d'oiseaux. (Page 63.)

les coffres et les planches que j'avais amenés à terre, et me fis une espèce de hutte pour me loger cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île me fournirait, je ne concevais pas encore d'où elle pourrait me

venir, si ce n'est que j'avais vu deux ou trois animaux faits comme des lièvres, courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrais encore tirer du vaisseau bien des choses qui me seraient utiles, particulièrement des cordages, des voiles et autres choses qui pouvaient se transporter à terre; je résolus donc de faire un autre voyage à bord si je le pouvais : et comme je n'ignorais pas que la première tourmente qui s'élèverait ne manquerait pas de briser le bâtiment en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors je tins conseil (j'entends à part moi), pour décider si je retournerais avec le même train; mais la chose ne me parut pas praticable : je pris donc le parti d'aller comme la première fois, quand la marée serait basse; et c'est ce que je fis, avec cette différence seulement que je me déshabillai avant de sortir de ma hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise déchirée, des caleçons et une paire d'escarpins.

Je me rendis au bâtiment, et j'y préparai un second train. Mais l'expérience que j'avais acquise dans la fabrication du premier, m'ayant rendu plus habile, je ne fis pas celui-ci si lourd, et me gardai bien de le surcharger; ce qui ne m'empêcha point d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles : premièrement, je trouvai dans le magasin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, une grande tarière, au moins une douzaine de haches, une pierre à aiguiser, qui est un instrument d'un très-grand usage; je mis à part tout cela avec plusieurs choses qui avaient appartenu au canonnier, nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite quantité de poudre à ajouter

à celle que j'avais déjà, un gros sac de menu plomb et un grand rouleau du même métal; mais ce dernier était si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez pour le faire passer par-dessus le bord du vaisseau.

Outre ces choses, j'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de misaine, un hamac, un matelas et quelques couvertures. Je chargeai tout ce que je viens de détailler sur mon second train, et je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me fortifier dans mes disgrâces.

Pendant tout le temps que je passai loin de la terre, je craignais que les bêtes sauvages ne dévorassent mes provisions; mais à mon retour, je ne trouvai aucune marque d'irruption, sinon qu'il y avait un animal semblable à un chat sauvage assis sur un des coffres : cet animal, dès qu'il me vit approcher, s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court : il ne paraissait ni décontenancé ni effrayé, et il me regardait fixement, comme s'il eût eu quelque envie de s'apprivoiser avec moi. Je lui présentai le bout de mon fusil; mais comme il ne savait pas de quoi il s'agissait, il ne s'en effraya point, et ne se mit aucunement en devoir de prendre la fuite : voyant cela, je lui jetai un morceau de biscuit, quoique à dire vrai je n'en fusse pas fort prodigue, car ma provision n'était pas bien grosse; mais vous noterez, s'il vous plaît, que ce n'était qu'un petit morceau, et je ne faisais pas par là une grande brèche à mon magasin : quoi qu'il en soit, l'animal ne dédaigna pas le présent; il accourut dessus, le flaira, et puis l'avala; il prit même si bien la chose, qu'il me fit connaître, par son air content, qu'il était disposé à en accepter une autre dose; mais je l'en tins quitte; et voyant qu'il ne gagnait rien à revenir à l'offrande, il prit congé de moi.

Les tonneaux où notre poudre était renfermée se trouvant trop gros et trop pesants, j'avais été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit à petit, et de la charger sur mon train en plusieurs paquets, ce qui avait prolongé mon opération; mais me voyant à terre malgré tout cela avec toute ma cargaison, je commençai à travailler à me faire une petite tente au moyen de la voile que j'avais, et des piquets que je coupai dans cette intention; et dans cette tente, j'apportai tout ce que je savais devoir se gâter à la pluie ou au soleil. Après cela, je me fis un rempart des coffres vides et des tonneaux, que je plaçai les uns sur les autres autour de ma tente, pour la fortifier contre tout assaillant, de quelque espèce qu'il pût être.

Cela fait, je barricadai l'entrée de la tente avec des planches posées en dedans, et un coffre vide, dressé sur un bout en dehors, et après avoir placé mes pistolets à mon chevet, couché mon fusil auprès de moi, je me mis au lit pour la première fois, et je dormis fort tranquillement toute la nuit; car j'étais las et accablé, pour n'avoir dormi que fort peu la nuit d'auparavant, et pour avoir rudement travaillé tout le jour, soit à aller chercher à bord tant de provisions, soit à les débarquer.

Le magasin que j'avais alors de toutes sortes de choses était, je pense, le plus gros qui eût jamais été amassé pour une seule personne; mais je n'étais pas encore content : car je m'imaginais que, tant que le vaisseau resterait sur sa quille, il était de mon devoir d'en aller tirer tout ce que je pourrais. Ainsi je me rendais chaque jour à bord pendant la marée basse; j'en rapportais tantôt une chose, tantôt une autre : mais entre autres, la troisième fois que j'y allai, j'enlevai tout ce que je pus des agrès, les petites cordes et le fil de caret, une

pièce de grosse toile mise en réserve, pour raccommoder les voiles dans l'occasion, et le baril de poudre qui avait été mouillé; enfin toutes les voiles, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, mais avec cette circonstance, que je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux, et d'en porter le plus que je pourrais à chaque fois: car elles ne pouvaient plus servir pour voiles, mais seulement comme grosse toile claire.

La chose qui me fit plus de plaisir dans tout mon butin, c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages de la manière que je viens de dire, et au moment que je croyais qu'il n'y avait plus rien dans le bâtiment qui valût la peine de s'en embarrasser, je trouvai encore un grand tonneau de biscuit, trois bons barils de rhum ou d'eau-de-vie, une boîte de cassonade, et un muid de fleur de farine très-belle. L'agréable surprise où me jeta cette trouvaille fut d'autant plus grande, que je ne m'attendais plus du tout à rencontrer aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée: je vidai au plus vite le tonneau de biscuit, j'en fis plusieurs parts, et je les enveloppai dans des morceaux de voiles, que je taillai précisément pour cela, et enfin je transportai cette charge à terre avec autant de bonheur que les précédentes.

Le lendemain je fis un autre voyage; et comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui était portable, et qui pouvait se soulever aisément, je commençai à me mettre après les câbles; je débutai par les plus gros, que je coupai en plusieurs pièces, proportionnées à mes forces, de manière à pouvoir les remuer; j'amoncelai deux câbles et une haussière[1], et toute la ferraille que

1. Ou *hansière*, cordage composé de trois ou quatre cordes entortillées ensemble.

je pus arracher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré et celle de misaine, pour me faire un grand radeau, je mis dessus cette charge lourde et pesante que je venais de me préparer, et je voguai. Mais ce radeau était si pesant et tellement surchargé, qu'étant entré dans le petit réduit où j'avais débarqué mes autres provisions, je ne pus le gouverner aussi bien que j'avais fait les autres; il se renversa et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Quant à moi, le mal n'était pas grand, car j'étais proche de terre; mais pour ma cargaison, j'en perdis une bonne partie, surtout du fer, dont je m'étais promis de faire un bon usage : néanmoins la marée étant devenue basse, je sauvai à terre la plupart des pièces de câble, et quelques-unes de fer, quoique à la vérité avec un travail infini, puisque j'étais obligé de plonger, exercice qui me fatigua beaucoup. Après cet exploit je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour, et d'en apporter tout ce que je pouvais.

Il y avait déjà treize jours que j'étais à terre et que j'avais fait onze voyages à bord : durant ce temps, j'avais enlevé tout ce qu'au monde une personne seule est capable d'enlever; mais je crois ne pas exagérer en disant que, si le calme eût continué, j'aurais amené à terre tout le bâtiment, pièce à pièce. Je voulus y retourner une douzième fois : comme je m'y préparais, je trouvai que le vent commençait à se faire sentir; cela n'empêcha pourtant pas que je m'y rendisse durant la marée basse; et quoique j'eusse souvent fouillé et refouillé par toute la chambre du capitaine, avec tant d'exactitude que je croyais qu'il n'y avait plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire garnie de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux, et dix ou douze couteaux, avec autant de fourchettes; dans un autre, il y

avait environ trente-six livres sterling en espèces, les unes monnaie d'Europe, les autres du Brésil, moitié en or, moitié en argent.

A la vue de cet argent je souris en moi-même, et il m'échappa tout haut cette apostrophe : « O vanité des vanités! m'écriai-je; métal imposteur, que tu es vil à mes yeux! A quoi sers-tu? Non, tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te ramasser; un seul de ces couteaux est plus précieux pour moi que les trésors de Crésus : je n'ai nul besoin de toi, demeure donc où tu es, ou plutôt va-t'en au fond de la mer! » Après avoir donné un libre cours à mon indignation, je me ravisai pourtant tout à coup, et prenant cette somme avec les autres ustensiles que j'avais trouvés dans l'armoire, j'empaquetai le tout dans un morceau de grosse toile. Je pensais déjà à faire un radeau, quand je m'aperçus que le ciel se couvrait et qu'il commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure, un vent fort souffla de la côte, et sur-le-champ je compris que ce serait une idée chimérique de vouloir faire un radeau avec un vent qui éloignait de terre, et que mon plus court parti était de m'en retourner avant que le flux ne commençât, si je ne voulais dire adieu pour jamais à la terre. En conséquence je me mis à nager, et je traversai la plage qu'il y avait entre le vaisseau et les sables; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, tant à cause du poids de ce que je portais sur moi, que de l'agitation de la mer : car le vent s'éleva si brusquement qu'il y eut une tempête avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rendu chez moi, à l'abri de l'orage, et posté dans ma tente, au centre de mes richesses. Il fit un gros temps toute la nuit; et le matin, quand je voulus regarder en mer, je vis qu'il ne paraissait plus

de vaisseau. La surprise que j'éprouvais alors fit bientôt place à cette réflexion consolante, que je n'avais point perdu de temps, que je n'avais épargné ni soin ni peine pour en tirer tout ce qui pouvait m'être de quelque utilité, et que, quand même j'aurais eu plus de loisir, à peine y restait-il encore quelque chose que je pusse emporter.

VIII.

Robinson s'établit dans l'île.

Dès lors je ne pensai plus ni au vaisseau ni à ce qui m'en pourrait provenir, sauf ce que la mer pourrait jeter de ses débris sur le rivage, comme en effet elle en jeta plusieurs morceaux dans la suite; mais ils ne me servirent pas à grand'chose.

Toutes mes pensées ne tendaient plus qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages qui pourraient survenir, ou bien contre les bêtes féroces, supposé qu'il y en eût dans l'île. Or il me passait dans l'esprit plusieurs idées différentes, sur l'espèce d'habitation que je me construirais, et sur la manière de la bâtir, ne sachant si je creuserais une cave, ou si je me dresserais une tente : enfin je résolus d'avoir l'une et l'autre ; et la description de tout l'édifice ne sera peut-être pas hors de propos.

J'avais d'abord reconnu que la place où j'étais ne serait pas propre pour mon établissement ; premièrement, parce que le terrain en était bas et marécageux, et j'avais tout sujet de me méfier de sa salubrité ; en-

suite parce qu'il n'y avait point d'eau douce près de là : je pris donc le parti de chercher un endroit plus convenable.

J'avais plusieurs avantages à rechercher dans la situation que je jugeais devoir préférer : le premier était de jouir d'une bonne santé, et par conséquent d'avoir de l'eau douce ; le second, d'être à l'abri des ardeurs du soleil; le troisième, de me garantir contre les assauts de tous les animaux dévorants, hommes ou bêtes; et le quatrième, d'avoir vue sur la mer, afin que si la Providence permettait qu'il vînt quelque vaisseau à ma portée, je n'omisse rien de ce qui pouvait favoriser ma délivrance, dont l'attente n'était pas encore tout à fait bannie de mon cœur.

Tandis que j'étais à chercher une place qui réunît tous ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front était roide et sans talus, comme la façade d'une maison, tellement que rien ne pouvait venir sur moi du haut en bas : sur le devant de ce rocher, il y avait une portion creuse qui s'enfonçait un peu, et qui ressemblait assez à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'existait en effet aucune caverne ni aucun chemin qui allât dans le rocher.

Ce fut sur l'esplanade, justement devant cette enfonçure que je résolus de planter le piquet. La plaine n'avait pas plus de cinquante toises de largeur ; elle s'étendait environ une fois plus en long, et formait devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant régulièrement de tous côtés, dans les bas lieux, vers la mer. Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline, en sorte qu'elle me mettait tous les jours à l'abri de la chaleur jusqu'à ce que j'eusse le soleil à l'ouest quart sud-ouest, ou environ,

qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant de dresser ma tente, je tirai au devant de l'enfonçure un demi-cercle qui enclavait environ dix toises dans son demi-diamètre, depuis le rocher jusqu'à la circonférence, et vingt de diamètre depuis un bout jusqu'à l'autre.

Dans ce demi-cercle je plantai deux rangs de fortes palissades que j'enfonçai dans la terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds et demi, et pointu par le haut : il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Ensuite je pris les pièces de câble, que j'avais coupées à bord du vaisseau, et les rangeai les unes sur les autres dans l'entre-deux du double rang, jusqu'au haut des palissades ; ajoutant d'autres pieux d'environ deux pieds et demi, appuyés contre les premiers, et leur servant d'accoudoirs en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était si fort qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou passer par-dessus : il me coûta beaucoup de temps et de travail, surtout pour couper les palissades dans les bois, les porter sur la place, et les enfoncer dans la terre.

Je fis, pour entrer dans la place, non pas une porte, mais une petite échelle, avec laquelle je passais par-dessus mes fortifications ; et quand j'étais dedans j'enlevais et je retirais l'échelle après moi. De cette manière je me croyais parfaitement défendu et bien fortifié contre tout agresseur; et par conséquent je dormais en toute sûreté pendant la nuit, ce qu'autrement je n'aurais pu faire, quoique à la vérité la suite du temps fit assez voir qu'il n'était nullement besoin de tant de pré-

cautions contre les ennemis que je croyais avoir à redouter.

C'est dans ce retranchement, ou, si vous voulez, dans cette forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions, en un mot, toutes mes richesses. Je m'y dressai une grande tente, que je fis double pour me garantir des pluies, réellement excessives dans cette région pendant certain temps de l'année. Je dressai donc d'abord une tente d'une dimension médiocre, ensuite une plus grande par-dessus, enfin je couvris le tout d'une toile goudronnée, que j'avais sauvée avec les voiles.

Dès lors je cessai pour longtemps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, aimant mieux dormir dans un hamac très-bon, dont se servait le pilote de notre vaisseau.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvaient se gâter à la pluie, et ayant ainsi renfermé tous mes biens dans l'enceinte de mon domicile, j'en bouchai l'entrée, et me servis de mon échelle, comme je l'ai dit.

Cela fait, je commençai à creuser dans le coteau, et portant la terre et les pierres que j'en tirais à travers ma tente, je les jetais ensuite au pied de la palissade, tellement qu'il en résulta une sorte de terrasse, qui éleva le terrain d'environ un pied et demi en dedans. Ainsi je me fis une caverne, qui était comme le cellier et la cave de ma maison, justement derrière ma tente.

Il m'en coûta un long et pénible travail avant de pouvoir mettre la dernière main à ces différents ouvrages; c'est ce qui m'oblige à reprendre quelques faits qui occupèrent mon esprit pendant ce temps-là. Un jour, lorsque je ne m'étais encore que figuré le plan de ma tente et de ma cave, il arriva qu'un nuage sombre

et épais s'étant formé, il en sortit un orage ; soudain il fit un éclair, et bientôt après un grand coup de tonnerre, ce qui en est l'effet naturel : je ne fus pas tant frappé de l'éclair que d'une pensée qui passa dans mon âme avec la promptitude de ce météore. « Ah! dis-je en moi-même, que deviendra ma poudre? sans elle, avec quoi me défendrai-je? sans elle, comment pourvoirai-je à ma nourriture? » J'étais plus mort que vif, lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvait sauter en un instant.

Cela fit tant d'impression sur moi, que quand l'orage fut passé, je suspendis mes fortifications et mes travaux, pour me mettre à faire des sacs et des boîtes à serrer ma poudre, afin qu'après en avoir fait plusieurs paquets dispersés çà et là, l'un ne fît pas prendre feu à l'autre, et que je ne fusse pas exposé à la perdre toute à la fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage, et je crois que ma poudre, dont la quantité montait à cent quarante livres, ne fut pas divisée en moins de cent paquets. Quant au baril qui avait été mouillé, je n'en appréhendais aucun accident; ainsi je le plaçai dans ma nouvelle caverne, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine; et pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer, et où il était à l'abri de l'humidité.

Durant le temps que je mis à faire ceci, je ne laissais passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois, soit pour me distraire, soit pour tâcher de tuer quelque chose de bon à manger, ou même pour reconnaître, autant que je le pourrais, quelles étaient les productions de l'île. La première fois que je sortis, je reconnus bientôt qu'il y avait des chèvres, ce qui me causa beaucoup de joie ; mais cette joie fut tempérée par une circonstance mortifiante pour moi : c'est que

ces animaux étaient si sauvages, si rusés et si légers à la course, qu'il était excessivement difficile de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas ; je ne doutais nullement que je n'en pusse tirer de temps en temps, comme il arriva en effet bientôt après ; car lorsque j'eus remarqué leurs allées et leurs venues, voici comment je m'y pris.

J'avais remarqué que, lorsque j'étais dans les vallées, et que je les voyais sur les rochers, ils prenaient d'abord l'épouvante et s'enfuyaient avec une vitesse extrême ; mais s'ils étaient à paître dans les vallées et que je fusse sur les rochers, ils ne remuaient point et ne prenaient pas seulement garde à moi. De là je conclus que par la position de leur nerf optique, ils avaient la vue tellement tournée en bas, qu'ils ne voyaient pas aisément les objets qui étaient au-dessus d'eux : ce qui fut cause que dans la suite j'eus toujours soin de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être placé plus haut qu'eux, et alors j'en tuais souvent à plaisir. Du premier coup que je tirai sur ces animaux, je jetai bas une chèvre qui avait auprès d'elle un petit chevreau encore à la mamelle, circonstance dont je fus véritablement fâché : quand la mère fut tombée, le petit resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allai la ramasser ; je la chargeai sur mes épaules, et tandis que je l'emportais, le petit me suivit jusqu'à mon clos ; là je déposai la chèvre, puis prenant le petit chevreau entre mes bras, je le portai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'apprivoiser ; mais il ne voulut point manger, ce qui m'obligea à le tuer et le manger moi-même.

Cette venaison me nourrit pendant longtemps ; car je vivais avec épargne et ménageais mes provisions, mais surtout mon biscuit, autant qu'il était possible.

Voyant que j'avais fixé mon habitation, je trouvai qu'il était absolument nécessaire de me choisir un endroit et d'amasser des provisions pour du feu. Mais ce que je fis à cette intention, la manière dont j'élargis ma caverne, les aisances et commodités que j'y ajoutai, c'est ce que je dirai amplement en son lieu. Il



Quand la chèvre fut tombée, le chevreau resta auprès d'elle. (Page 76.)

faut maintenant que je rende quelque compte de ce qui me regarde personnellement, et des pensées qui agitaient de diverses manières mon esprit, au sujet d'un genre de vie si étrange, comme on peut bien le croire.

Ma condition se présentait à mes yeux sous une

image terrible ; car comme je n'avais été jeté sur cette île qu'après avoir dérivé par une violente tempête, et après m'être trouvé à quelques centaines de lieues loin de la route ordinairement suivie par les navigateurs, j'avais grande raison d'attribuer cet événement à un arrêt de la justice divine, qui me condamnait à terminer une pénible vie dans un si triste séjour. Tandis que j'étais à faire ces réflexions, un torrent de larmes ruisselait le long de mes joues ; quelquefois aussi je me plaignais à moi-même de ce que la Providence m'accablait à un tel point.

Mais ces pensées étaient toujours contre-balancées par d'autres qui leur succédaient rapidement, et me montraient que j'avais tort. Un jour, entre autres, me promenant le long de la mer, mon fusil sous le bras, j'étais fort pensif au sujet de ma condition présente, quand la raison, qui sait le pour et le contre, vint répliquer aux murmures qui m'étaient échappés : « Eh bien ! me disais-je tout bas, je suis dans une misérable condition, il est vrai ; mais où sont mes compagnons ? N'étions-nous pas onze dans le bateau ? où sont les dix autres ? D'où vient qu'ils n'ont pas été sauvés, et moi perdu ? Pourquoi ai-je été le seul épargné ? Lequel vaut mieux d'être ici ou d'être là ? (En même temps je montrais la mer avec le doigt.) Ne faut-il pas considérer les choses du bon et du mauvais côté ? Et les biens dont nous jouissons ne doivent-ils pas nous consoler des maux qui nous affligent ? »

Ensuite je considérais combien j'étais avantageusement pourvu pour ma subsistance ; quel serait mon sort, s'il ne fût pas arrivé, par un coup qui n'arrivera pas une fois sur cent, que le vaisseau flottât du banc où il avait donné d'abord, pour dériver tellement vers la terre, que j'eusse le temps d'en tirer tout ce dont je

me trouvais maintenant en possession? Il m'aurait été absolument impossible de me procurer les choses indispensables au maintien de la vie. « Que deviendrais-je? m'écriai-je tout haut dans ce soliloque; que deviendrais-je sans mon fusil, par exemple, sans munitions pour aller à la chasse, sans outils pour travailler, sans habits pour me couvrir, sans lit pour reposer, sans tente pour habiter? » Je jouissais alors de ces choses, j'en étais abondamment pourvu, tellement que je pourrais me mettre en état de me passer un jour de mon fusil, quand une fois mes munitions seraient consommées; et j'aurais, selon toutes les apparences, de quoi subsister pendant de longues années. Car j'avais prévu, dès le commencement, de quelle manière je pourrais remédier à tous les accidents qui m'arriveraient, non-seulement en cas que mes munitions vinssent à manquer, mais encore quand ma santé serait ruinée, ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'était pas encore venu dans l'esprit que je pouvais perdre mes munitions tout d'un coup; j'entends que ma poudre pouvait sauter en l'air par le feu du ciel, et c'est pour cela que cette idée seule me consternait si fort toutes les fois que l'éclair ou le tonnerre me la rappelait, comme je viens de le dire.

A présent donc, que je dois exposer sur la scène la représentation d'une vie silencieuse, d'une vie telle qu'on n'a peut-être jamais ouï parler de rien de semblable en ce monde, je remonterai jusqu'au commencement, et je la continuerai par ordre.

C'était le trentième jour de septembre que je mis pied à terre pour la première fois dans cette île effrayante, à l'époque où le soleil, étant dans l'équinoxe d'automne, dardait presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; car, d'après mon calcul, je devais

être dans la latitude de neuf degrés et vingt-deux minutes au nord de la ligne.

Le cinquième jour de mon arrivée dans l'île, je fis réflexion que je perdrais ma supputation de temps, faute de cahiers, de plume, d'encre, et que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours ouvriers, si je n'y trouvais remède. Pour prévenir cette confusion, j'érigeai, près du rivage, à l'endroit où j'avais pris terre pour la première fois, un grand poteau carré, dont je fis une croix, et sur lequel je traçai cette inscription :

« J'ABORDAI ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659. »

Sur les côtés de ce poteau, je marquais chaque jour un cran ; tous les sept jours j'en marquais un doublement grand ; et tous les premiers du mois, un autre qui surpassait doublement celui du septième jour. Et de cette manière je tenais mon calendrier, ou mon calcul de semaines, de mois et d'années.

Il faut observer que parmi ce grand nombre de choses que je tirai du vaisseau, dans les différents voyages que j'y fis et dont j'ai déjà fait mention, il s'en trouva beaucoup de moins importantes à la vérité que celles que j'ai relatées, mais qui pour cela ne m'étaient point d'un moindre usage : par exemple, des plumes, de l'encre et du papier, dont je trouvai plusieurs mains dans les cabines du capitaine, du pilote et du charpentier ; trois ou quatre compas, des instruments de mathématique, des cadrans, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation, toutes choses que je mis pêle-mêle, sans me donner le temps d'examiner ce qui pourrait me servir ou non ; je trouvai aussi trois Bibles fort bonnes, que j'avais reçues avec ma cargaison d'Angleterre, et que j'avais

pris soin de mettre parmi mes hardes lorsque je partis du Brésil; outre cela, quelques livres portugais, et entre autres, deux ou trois livres de prières, et plu-



J'érigeai un grand poteau. (Page 80.)

sieurs autres que j'eus grand soin de serrer. Il ne faut pas non plus oublier que nous avions dans le vaisseau deux chats et un chien, dont l'histoire fameuse

pourra bien trouver quelque place dans celle-ci, et lui donner du relief; j'emportai les deux chats avec moi, et pour le chien il sauta de lui-même du vaisseau dans la mer, et vint me trouver à terre le lendemain du jour où j'avais emmené ma première cargaison. Pendant plusieurs années il fit, auprès de moi, les fonctions d'un serviteur et d'un camarade fidèle ; il ne me laissait jamais manquer de ce qu'il était capable d'aller chercher ; il employait toutes les souplesses de l'instinct pour me faire bonne compagnie ; il n'y a qu'une chose que j'aurais fort désirée, mais dont on croira bien que je ne pus venir à bout, c'était de le faire parler. J'ai déjà dit que j'avais trouvé des plumes, de l'encre et du papier ; on verra que je tins un compte exact de toutes choses aussi longtemps que dura mon encre ; mais quand elle fut finie, cela devint impossible, parce que je ne pus trouver aucun moyen d'en faire de nouvelle, ni rien pour y suppléer.

Quelque considérable que fût ce magasin que j'avais amassé, il me manquait encore quantité de choses : de ce nombre étaient une bêche, une pioche, et une pelle pour fouir et pour transporter la terre ; des aiguilles, des épingles, et du fil.

Ce manque d'outils était cause que je n'allais que lentement dans tout ce que je faisais, et il se passa près d'un an avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade ou mon enclos. Les pieux dont elle était formée pesaient si fort, que c'était tout ce que je pouvais faire de les soulever ; il me fallait tant de temps pour les couper dans les bois, pour les façonner et surtout pour les conduire jusqu'à ma demeure, qu'un seul me coûtait quelquefois deux jours, tant pour le couper que pour le transporter, et un troisième pour l'enfoncer dans la terre.

Pour ce dernier travail, je me servais au commencement d'une grosse pièce de bois; dans la suite j'imaginai qu'il serait plus commode de me servir d'un levier de fer; c'est ce que je fis; mais malgré ce secours, je ne laissai pas de trouver que c'était un rude et long exercice que celui d'enfoncer les palissades.

Mais je n'avais pas sujet de me rebuter de la longueur d'un ouvrage quel qu'il fût : je ne devais pas être chiche de temps, et je ne sache point à quoi je l'aurais pu employer si cet ouvrage eût été terminé, à moins d'aller faire la visite de l'île pour chercher de la nourriture; et c'est aussi ce que je faisais tous les jours.

Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition, et à peser les circonstances dont elle était accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires, non pas tant pour le laisser à mes successeurs (car il n'y avait pas d'apparence que j'eusse beaucoup d'héritiers), que pour éloigner de mon esprit les pensées différentes qui venaient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençait à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur; et pour la seconder de tous mes efforts, je fis un état des biens et des maux qui m'environnaient, comparant les uns aux autres, afin de me convaincre qu'il y avait des gens encore plus malheureux que moi.

Tout bien et dûment considéré, il en résultait une conséquence dont la vérité est incontestable; c'est qu'il n'y a pas de condition si misérable dans la vie où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif, qui doive être regardé comme une faveur de la Providence.

J'accoutumais déjà un peu mon esprit à supporter ma condition; j'avais quitté l'habitude de regarder en

mer pour voir si je ne découvrirais pas un vaisseau, et cessant de perdre mon temps en choses vaines et souvent chagrinantes, je voulus désormais l'employer tout entier à me procurer tous les adoucissements possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon habitation que j'avais placée au pied d'un rocher, et qui était une tente entourée d'un double rang de fortes palissades fourrées de câbles. Mais je pourrais bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille; car je l'avais effectivement murée en dehors d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur; et au bout d'un an et demi ou environ, j'ajoutai des chevrons, qui, prenant du haut de la palissade, s'appuyaient contre le rocher, et que je garnis et entrelaçai de branches d'arbres et autres matériaux que je pus trouver, pour me garantir des pluies qui me paraissaient être bien violentes en certains temps de l'année.

J'ai aussi raconté comment j'avais renfermé mes effets, tant dans cet enclos que dans la cave qui était derrière moi; mais il faut encore remarquer que tout cela n'était dans le commencement qu'un tas confus de meubles et d'outils, qui, faute d'être bien arrangés, occupaient toute la place, de sorte qu'il ne m'en restait pas pour me remuer. Je me mis en conséquence à élargir ma caverne et à travailler sous terre; car le rocher était large et graveleux, et cédait assez facilement au travail que j'y faisais. Ainsi me voyant suffisamment en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avançai mes travaux dans le roc à main droite; et ensuite tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour à travers, pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade ou de mes fortifications.

Cet ouvrage ne fournissait pas seulement une espèce de porte de derrière à ma tente et à mon magasin pour y avoir une entrée et une sortie, mais encore il me donnait de l'espace pour ranger mes meubles. C'est alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étaient les plus nécessaires, et je commençai par une chaise et une table ; sans ces deux meubles, je ne pouvais pas bien jouir du peu de douceurs qui me restaient encore dans la vie ; par exemple, je ne pouvais pas écrire aussi à mon aise, ni manger avec autant de plaisir sans une table.

Je mis donc la main à l'œuvre ; et je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il n'y a point d'homme qui, à force d'examiner chaque chose en particulier, et d'en juger selon les règles de la raison, ne puisse, avec le temps, se rendre très-habile dans un art mécanique. Je n'avais manié de mes jours aucun outil, et cependant, par mon travail, par mon application, par mon industrie, je trouvai à la fin qu'il n'y avait aucune des choses qui me manquaient que je n'eusse pu faire, si j'avais eu les outils propres pour cela : sans outils même je fis plusieurs ouvrages ; et avec le secours d'une hache et d'un rabot seulement, je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'était peut-être jamais arrivé auparavant ; mais c'est aussi ce qui me coûta un travail infini. Si, par exemple, je voulais avoir une planche, je n'avais d'autre moyen que de couper un arbre, le poser devant moi, le tailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffisamment mince, et l'aplanir ensuite avec mon rabot. Il est bien vrai que par cette méthode je ne pouvais faire qu'une planche d'un arbre entier ; mais à cela, non plus qu'au temps et à la peine prodigieuse que je mettais à la faire, il n'y avait d'autre remède que la patience. D'ailleurs, mon temps ou mon travail

était si peu précieux, qu'autant valait-il que je l'employasse d'une manière que de l'autre.

Je me fis néanmoins une chaise et une table, comme je l'ai dit. C'est par là que je commençai, et pour y réussir, je me servis des morceaux de planches que j'avais amenés sur mon radeau. Mais quand j'eus fait des planches, je fis de grandes tablettes de la largeur d'un pied et demi, que je plaçai l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma caverne, pour y mettre mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot pour arranger séparément toutes choses, et les pouvoir trouver aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans la muraille du rocher, pour pendre mes fusils et autres meubles qui pouvaient être suspendus. Tellement que quiconque aurait vu ma caverne, l'aurait prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires : le bon ordre qui y régnait faisait d'abord trouver sous ma main ce que je cherchais ; et cet ordre, joint à l'abondance des objets utiles et commodes, me causait beaucoup de satisfaction.

Me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise et une table, le tout aussi bien conditionné que j'avais pu me le procurer, je commençai à tenir un journal que je continuai autant que dura mon encre.

Voici quelques extraits de ce journal.

IX

Extraits du journal de Robinson.

Le 1er novembre, je dressai ma tente au pied du rocher ; je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai, et auxquels je suspendis mon hamac. J'y couchai pour la première nuit.

Le 4 au matin, je me prescrivis une règle que je me fis une loi d'observer désormais chaque jour : c'était de diviser mon temps pour travailler, pour m'aller promener avec mon fusil, pour dormir, et pour mes petits divertissements ; j'arrangeai la chose de la manière suivante. Le matin j'allais dehors avec mon fusil pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas ; ensuite je me mettais à travailler jusqu'à environ onze heures, et après je mangeais ce que la Providence et mon industrie m'avaient préparé : à midi, je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisait extrêmement chaud à cette heure-là ; enfin je retournais au travail sur le soir. Je consacrai cette journée, et la suivante tout entière, à faire une table ; car je n'étais alors qu'un pauvre ouvrier, quoique dans la suite le temps et la nécessité m'aient rendu parfaitement expert dans la mécanique ; et c'est mon sentiment, que tout homme qui se serait trouvé à ma place, ne serait pas devenu moins habile sous ces deux grands maîtres.

C'est le 17 que je commençai à creuser le rocher qui était derrière ma tente, pour me mettre plus au large et plus à mon aise. Notez qu'il me manquait trois

choses fort nécessaires pour cet ouvrage, savoir : une pioche, une pelle et une brouette ou un panier. Je discontinuai donc mon travail, et me mis à songer comment je ferais pour suppléer à ce défaut, et pour me fabriquer des outils. Quant à la pioche, je la remplaçai facilement par des leviers de fer qui étaient assez convenables pour cela, quoiqu'un peu pesants : mais pour la pelle, qui était la seconde chose qui me manquait, elle m'était d'un besoin si absolu, que sans cela je ne pouvais effectivement rien faire ; néanmoins je ne savais pas encore par quelle invention la remplacer.

Le lendemain, 18 novembre, en cherchant dans les bois, je trouvai une espèce d'arbre, qui, s'il n'était pas le même que les Brésiliens appellent l'arbre de fer à cause de son extrême dureté, lui ressemblait du moins beaucoup. Je me fatiguai singulièrement à en couper une pièce, après avoir endommagé une hache ; et ce ne fut pas à moins de frais que je la portai jusqu'à mon domicile, car elle était aussi très-pesante.

La dureté excessive du bois, jointe à la manière dont j'étais obligé de m'y prendre, fut cause que je mis beaucoup de temps à construire cet outil. Mais enfin petit à petit je lui donnai la forme d'une pelle ou d'une bêche ; elle avait la queue exactement faite comme celles dont on se sert en Angleterre : mais le plat n'en étant pas garni en fer tout autour, elle ne pouvait pas avoir autant de durée ; cependant elle suffit aux usages auxquels j'avais dessein de la faire servir.

Il me manquait encore autre chose, c'est-à-dire un panier ou une brouette. Je ne pouvais en aucune manière faire un panier, n'ayant pas, ou ne sachant pas qu'il y eût dans l'île ni saule, ni osier, ni autre arbre de cette espèce, dont les branches fussent propres à

faire ces sortes d'ouvrages. Quant à la brouette, il me semblait que j'en viendrais bien à bout, excepté pourtant la roue dont je n'avais aucune notion, et pour la fabrication de laquelle je ne me sentais pas le moindre talent ; d'ailleurs, je n'avais rien pour forger l'essieu de fer qui doit passer dans le moyeu : ainsi je fus obligé de renoncer à l'usage de ce dernier instrument ; et pour porter hors de ma caverne la terre que j'enlevais en bêchant, je me servis d'un instrument assez semblable à l'oiseau qu'emploient les manœuvres pour porter le mortier.

La façon de ce dernier instrument ne me coûta pas autant de peine que celle de la pelle ; mais l'un et l'autre, joints à l'essai inutile que je fis pour voir si je pourrais venir à bout d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours tout entiers, sauf ma promenade du matin ; je manquais aussi rarement de la faire avec mon fusil, qu'à en revenir sans apporter au logis quelque chose de bon à manger.

Le 23 novembre. Mon autre travail ayant été interrompu jusqu'ici, parce que je m'étais occupé à faire des outils, je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour autant que mes forces et les règles que je m'étais prescrites pour la distribution de mon temps me le permettaient. Je mis dix-huit jours à élargir et à allonger tellement ma caverne que je pusse y serrer commodément tous mes effets.

Notez que j'en fis un lieu assez spacieux pour me servir de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cellier : pour l'appartement où je logeais, c'était ma tente, si vous en exceptez certains jours de la mauvaise saison, pendant lesquels il pleuvait si fort que je n'y étais pas bien à couvert. Et c'est ce qui m'obligea dans la suite à tendre, sur tout cet espace qui renfermait

ma palissade, de longues perches en guise de chevrons, accoudées contre le roc, et à les couvrir de glaïeuls et de larges feuilles, ce qui ressemblait assez à du chaume.

Le 10 décembre, je regardais déjà ma voûte comme achevée, lorsqu'il se détacha tout à coup une grande quantité de terre du haut de l'un des côtés; ce qui se fit avec un tel fracas, que j'en fus extrêmement effrayé, et ce n'était pas sans raison ; car si je me fusse trouvé dessous, je n'aurais de mes jours eu besoin d'un autre enterrement. J'eus beaucoup à faire pour réparer ce désastre ; car il me fallait d'abord emporter la terre qui était tombée, et ensuite, ce qui était encore plus important, il fallait étançonner la voûte pour prévenir un pareil accident.

Le 11, je travaillai à cela, et je dressai deux étais qui portaient contre le faîte, avec deux morceaux de planche en croix sur chacun. Je finis cet ouvrage le lendemain; et non content de ce que j'avais fait, je continuai pendant près d'une semaine, d'ajouter d'autres étais semblables aux premiers, qui assurèrent tout à fait ma voûte, et qui, formant un rang de piliers, semblaient partager ma maison en deux appartements.

Le 17. Dès ce jour, jusqu'au vingtième, je m'occupai à placer des tablettes, et à ficher des clous dans les étançons pour placer tout ce qui était susceptible d'être suspendu ; à partir de ce moment, je pus me vanter qu'il y avait de l'ordre et de l'arrangement dans ma demeure.

Le 20 décembre, je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison, et à faire une table de cuisine pour apprêter mes viandes : je me servis de planches pour cet effet ; mais cette matière commençait à devenir rare.

Le 27, je tuai un chevreau, et j'en estropiai un autre, que je finis par attraper, et que j'amenai en laisse au logis: dès que je fus arrivé, je pansai sa jambe. Notez que j'en pris un tel soin, qu'il survécut, et devint bientôt aussi fort de cette jambe-là que de l'autre; quand je l'eus gardé assez longtemps, il s'apprivoisa avec moi, et il paissait sur la verdure qui était dans mon enclos, sans jamais prendre la fuite. C'est alors que me vint la première pensée d'entretenir des animaux privés, afin d'avoir de quoi me nourrir, quand une fois ma poudre et mon plomb seraient consommés.

Le 1er janvier 1660, il fit encore grand chaud ; mais je sortis de très-bon matin, et vers le soir avec mon fusil. Cette dernière fois, m'étant avancé dans les vallées qui sont à peu près au centre de l'île, je vis qu'il y avait une grande quantité de chèvres; mais elles étaient extrêmement sauvages et de difficile accès.

Le 3, je commençai mes fortifications, ou, si vous voulez, mon mur; et comme j'avais toujours quelque crainte d'être attaqué, je n'oubliai rien pour rendre l'ouvrage bien épais et bien fort. Notez que, comme je vous ai déjà fait la description de cette muraille, j'omets expressément ici ce qui en était écrit dans le journal. Il suffit de dire que je n'employai pas moins de temps que depuis le 3 janvier jusqu'au 14 avril à la faire et à la rendre complète: elle formait, comme je l'ai expliqué plus haut, un demi-cercle, qui prenait d'un endroit du roc et aboutissait à un autre.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle de temps durant lequel je me vis contrarié par la pluie, je ne dirai pas plusieurs jours, mais quelquefois des semaines entières et des mois. Il est vrai que je ne me croyais point en sûreté, jusqu'à ce que cette muraille

fût finie, et il est aussi difficile de croire que d'exprimer avec quel travail j'étais obligé de faire chaque chose, mais surtout d'apporter les palis de la forêt, et de les enfoncer dans la terre, car je les avais faits beaucoup plus gros qu'il n'était nécessaire.

Dès que cette muraille fut finie, et que je l'eus revêtue d'une autre que j'élevai en dehors avec du gazon, je me persuadai que quand même il viendrait quelques gens aborder à cette île, ils ne s'apercevraient pas qu'il y eût là une habitation. Et je fus bien heureux de m'y être pris de la sorte, comme je le ferai voir dans la suite, dans une occasion fort remarquable.

Cependant je faisais tous les jours ma tournée dans les bois pour tirer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât ; et dans ces promenades réitérées, il m'arrivait souvent de découvrir tantôt une chose, tantôt une autre, qui m'étaient avantageuses.

Je trouvai, par exemple, une espèce de pigeons fuyards, qui ne nichent point sur les arbres, comme font les ramiers, mais bien dans les trous de rochers, à la manière de ceux de colombier : je pris quelques-uns de leurs petits, à dessein de les nourrir et de les apprivoiser ; j'en vins à bout, mais étant devenus grands, ils s'envolèrent tous et ne revinrent plus, et ce qui peut-être donna lieu d'abord à cela, fut le défaut de nourriture, car je n'avais pas de quoi leur remplir le jabot. Quoi qu'il en soit, je trouvais aisément leurs nids, et je prenais leurs petits, qui fournissaient à ma table des morceaux délicats.

Cependant je m'apercevais dans l'administration de mon ménage qu'il me manquait bien des choses, que je crus au commencement impossible de jamais réussir à fabriquer pour mon usage ; et cela était en effet vrai de quelques-unes : par exemple, je ne pus jamais venir



Je pansai la jambe du chevreau. (Page 91.)

à bout d'achever un tonneau et d'y mettre des cercles ; j'avais un ou deux petits barils, comme je l'ai dit plus haut, mais je n'eus point assez d'adresse pour en construire un autre sur ce modèle, malgré tous les efforts que je fis pour cela pendant plusieurs semaines ; il me fut impossible d'y mettre les fonds, ou de joindre assez bien les douves pour y faire tenir de l'eau ; ainsi j'abandonnai encore ce projet.

X

Suite du journal. Tremblement de terre.

Une autre chose me manquait, c'était de la chandelle, et il m'était si incommode de m'en passer, que je me voyais forcé de me coucher dès qu'il faisait nuit, ce qui arrivait ordinairement à sept heures. L'unique moyen dont je pus m'aviser pour parer un peu à cet inconvénient, fut que quand j'avais tué une chèvre, j'en conservais la graisse ; ensuite je fis sécher au soleil un petit plat de terre que je m'étais façonné, et prenant du fil de caret pour me servir de mèche, je trouvai le moyen de me faire une lampe dont la flamme n'était pourtant pas si lumineuse que celle de la chandelle, et répandait une sombre lueur. Au milieu de tous mes travaux, il m'arriva de trouver, en fouillant parmi mes meubles, un sac, dont j'ai parlé, et qui avait été rempli de grain dans l'intention de nourrir de la volaille, non pas pour ce voyage, mais pour un précédent, qui était, comme je le pense, celui de Lisbonne au Brésil : ce qui restait de blé avait été rongé par les rats, et je n'y

voyais plus que de la balle et de la poussière. Or comme j'avais besoin du sac pour autre chose, et c'était, si je ne me trompe, pour y mettre de la poudre, lorsque je la partageai de crainte des éclairs, j'allai le vider, et en secouer les balles et les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela arriva peu de temps avant les grandes pluies dont je viens de parler, et je mis si peu d'attention à ce que je faisais, quand je jetai dehors cette poussière qu'au bout d'un mois ou environ, il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus par-ci par-là quelques tiges qui sortaient de la terre : je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais point. Mais quelque temps après je fus étonné de voir dix ou douze épis venus à maturité, qui étaient d'une orge verte parfaitement bonne, de la même espèce que celle d'Europe, et, qui plus est, aussi belle qu'il en croisse en Angleterre.

Il est impossible d'exprimer quel fut mon étonnement, et la diversité des pensées qui me vinrent dans l'esprit à cette occasion. Jusqu'ici la religion n'avait pas eu plus de part dans ma conduite que de place dans mon cœur ; je n'avais regardé tout ce qui m'était arrivé que comme un effet du hasard; c'est tout au plus s'il m'échappait quelquefois de dire à la légère, comme font naturellement bien des gens, que Dieu était le maître, sans songer aux fins que se propose sa providence, ou à l'ordre qu'elle observe dans la disposition des événements de ce bas monde. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je savais n'être nullement propre pour le blé, dans le temps surtout que j'ignorais la cause de cette production, je fus saisi d'étonnement, et je me mis d'abord dans l'esprit que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement, sans le

concours d'aucune semence, et qu'il avait opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce misérable désert.

Mais enfin je me rappelai que j'avais secoué en cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poulets, et je reconnus qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. Cependant il était extraordinaire et imprévu, et n'exigeait pas moins de gratitude que s'il eût été miraculeux; car, que la Providence eût dirigé les choses de manière qu'il restât douze grains entiers dans un petit sac abandonné aux rats, tous les autres grains ayant été mangés; que je les eusse jetés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les fit germer d'abord; et que je n'eusse pas vidé le sac dans un lieu où ils auraient été aussitôt brûlés par le soleil, ou bien noyés par les pluies; c'était une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés du ciel.

Je ne manquai pas, comme vous pouvez vous imaginer, de recueillir soigneusement ce blé dans la bonne saison, qui était à la fin du mois de juin; et serrant jusqu'au moindre grain, je résolus de semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance, qu'avec le temps, j'en recueillerais assez pour faire mon pain. Quatre ans se passèrent avant que j'en pusse tâter; encore en usais-je sobrement, comme je le dirai lorsque j'en serai là; car celui que je semai la première fois fut presque tout perdu, pour avoir mal pris mon temps, en le semant justement dans la saison sèche, ce qui fut cause qu'il périt, ou du moins qu'il n'en vint que très-peu à bien : mais c'est ce dont nous parlerons ailleurs plus en détail.

Outre cette orge, il y eut encore une trentaine d'épis de riz, que je conservai avec le même soin, et pour un semblable usage, avec cette différence pourtant

que le dernier me servait tantôt de pain, et tantôt de mets; car j'avais trouvé le secret de l'apprêter sans le mettre en pâte. Mais il est temps de reprendre notre journal.

Je travaillai bien constamment pendant trois ou quatre mois à bâtir ma muraille, et la fermai le 14 d'avril, après m'en être ménagé l'entrée au moyen d'une échelle pour passer par-dessus, et non d'une porte, de peur qu'on ne remarquât de loin mon habitation.

Le 16 avril, je finis mon échelle, avec laquelle je montai sur mes palissades; ensuite je l'enlevai et la mis à terre en dedans de l'enclos, qui était tel qu'il me le fallait, car il y avait un espace suffisant, et rien n'y pouvait entrer qu'en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé, peu s'en fallut que je ne visse renverser subitement tous mes travaux, et que je ne perdisse moi-même la vie : voici comment la chose se passa. Comme je m'occupais derrière ma tente, je fus tout à coup épouvanté de voir que la terre s'éboulait du haut de ma voûte, et de la cime du rocher qui pendait sur ma tête; deux des piliers que j'avais placés dans ma caverne craquèrent horriblement, et n'en sachant point encore la véritable cause je crus qu'il n'y avait rien de nouveau, et que c'était encore la chute d'une quantité de matériaux, comme cela était déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite vers mon échelle, et ne m'y croyant pas en sûreté, je passai par-dessus ma muraille, pour m'éloigner et pour me dérober à des morceaux entiers du rocher, que je croyais à tous moment près de fondre sur moi. A peine avais-je le pied à terre, de l'autre côté de ma palissade, que je vis clairement qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Trois fois le terrain où j'étais trembla sous mes

pieds; entre chaque secousse il y eut un intervalle d'environ huit minutes, et les trois furent si violentes, que les édifices les plus solides et les plus forts en auraient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé à environ un demi-mille de moi, tomba avec un bruit qui égalait celui du tonnerre. L'océan même me paraissait ému de ce prodige, et je crois que les secousses étaient encore plus violentes sous les ondes que dans l'île.

Le mouvement de la terre m'avait donné des soulèvements de cœur, comme aurait fait celui d'un vaisseau battu de la tempête si j'avais été sur mer : je n'avais rien vu ni entendu dire de semblable; et l'étonnement dont j'étais saisi glaçait le sang dans mes veines, et enchaînait, en quelque façon, toutes les puissances de mon âme. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint frapper mes oreilles et m'arracher de l'état d'insensibilité où j'étais plongé, pour me remplir d'horreur et d'effroi, en ne me laissant entrevoir que des objets terribles : une montagne, entre autres, tout près de s'abîmer sur ma tente et sous son propre poids, et à ensevelir, dans ses ruines, toutes mes richesses. J'étais comme glacé d'épouvante.

Voyant ensuite que ces trois secousses n'étaient suivies d'aucune autre, je commençai à reprendre courage ; je n'osais pas néanmoins encore passer par-dessus ma muraille, de peur d'être enterré tout vif; mais je demeurai sans bouger, assis à terre, dans l'affliction et dans l'incertitude de ce que je devais faire. Durant tout ce temps, je n'avais aucune pensée sérieuse de religion, si ce n'est que je prononçais de temps en temps, du bout des lèvres cette formule de prière : *Seigneur, ayez pitié de moi;* encore cette ombre de religion ne dura-t-elle guère, puisqu'elle s'évanouit aussi vite que le danger.

L'air s'obscurcissait, et le ciel se couvrait de nuages comme s'il allait pleuvoir. Bientôt après, le vent s'éleva peu à peu, et alla si fort en augmentant, qu'en moins d'une demi-heure un ouragan furieux éclata. A l'instant vous auriez vu la mer blanchie de son écume, le rivage inondé des flots, les arbres arrachés du sein de la terre, et tous les ravages d'une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures, ensuite elle alla en diminuant; au bout de trois autres heures le vent s'apaisa, et il commença à pleuvoir extrêmement fort.

Cependant j'étais dans la même situation de corps et d'esprit, quand tout à coup je fis réflexion que, ces vents et cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre, il fallait que ce dernier fût terminé, et que je pouvais bien me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées réveillèrent mes esprits, et la pluie aidant encore à me persuader, j'allai m'asseoir dans ma tente; mais je n'y fus pas longtemps sans appréhender qu'elle ne fût renversée par la violence de la pluie; ainsi je fus forcé de me retirer dans ma caverne, quoiqu'en même temps je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce déluge m'obligea à faire, au travers de mes fortifications, une espèce de canal, fait comme un ruisseau, afin de ménager un écoulement aux eaux qui, sans cela, auraient inondé ma caverne. Quand j'eus demeuré à l'abri pendant quelque temps, et que que je me crus certain que le tremblement de terre était passé, mon esprit commença à se trouver dans une meilleure assiette; et pour soutenir mon courage, qui en avait assurément grand besoin, je m'en allai à l'endroit où était ma petite provision, pour me fortifier d'un trait de rhum; mais alors, comme en toute autre occasion, j'en usai fort sobrement, sachant très-bien que quand mes

bouteilles seraient une fois épuisées, il n'y aurait plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit, et une partie du lendemain, tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors ; mais comme je me possédais beaucoup mieux, je commençais aussi à réfléchir sur le meilleur parti que j'avais à prendre ; je me dis que, l'île étant sujette à des tremblements de terre, il ne fallait absolument pas faire ma demeure dans une caverne, mais qu'au contraire je devais songer à me bâtir une cabane dans un lieu découvert et dégagé, où je me fortifierais d'une muraille telle que la première, pour me mettre en garde contre tous les animaux et les hommes; j'étais convaincu que, si je restais dans le même endroit, il deviendrait infailliblement mon tombeau.

Ces raisonnements me firent penser à ôter ma tente du lieu où je l'avais dressée, qui était au pied d'un rocher escarpé, lequel, s'il venait à être secoué une seconde fois, ne manquerait pas de tomber sur moi. Les deux jours suivants, les 19 et 20 avril, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de l'endroit que je choisirais pour y transférer ma demeure.

Cependant la peur d'être enterré tout vif faisait que je ne dormais jamais tranquillement : d'un autre côté, je n'osais pas coucher hors de ma forteresse, dans un lieu tout ouvert et sans défense ; et quand je regardais tout autour de moi, que je considérais le bel ordre où j'avais mis toutes choses, combien j'étais agréablement caché, combien j'avais peu à craindre les agressions, certes, je sentais beaucoup de répugnance à déménager.

De plus, je me représentais que je serais longtemps à faire de nouveaux ouvrages, et qu'il me fallait, malgré les risques, rester où j'étais, jusqu'à ce que j'eusse

formé une espèce de campement, et que je l'eusse suffisamment fortifié pour y prendre mes logements en toute sûreté. De cette manière je me mis l'esprit en repos pour un temps, et je pris la résolution de travailler incessamment à la construction d'une muraille avec des palissades et des câbles, comme j'avais fait la première fois, de renfermer mes travaux dans un petit cercle, et d'attendre pour déloger, qu'ils fussent finis et perfectionnés. C'est le 21 que cela fut arrêté dans mon conseil privé.

Le 22 avril. Dès le grand matin, je songeai aux moyens de mettre mon dessein à exécution; mais je me trouvai fort en arrière du côté de mes outils : j'avais trois besaiguës, et une multitude de haches, parce que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens; mais ces instruments, à force de charpenter et de couper du bois dur et noueux, avaient le taillant tout dentelé et émoussé; et quoique je possédasse une pierre à aiguiser, je n'avais cependant pas le secret de la faire tourner pour en faire usage. Cet obstacle tourmenta beaucoup mon esprit, et fut pour moi ce que serait pour un homme d'état un grand problème de politique, et pour un juge la condamnation ou l'absolution d'un accusé. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon pour donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis que j'aurais les deux mains libres. Notez que je n'avais jamais vu une telle invention en Angleterre, ou du moins je n'avais point du tout remarqué comment elle était pratiquée, quoiqu'elle y soit fort commune, à ce que j'ai pu voir depuis. D'ailleurs, ma pierre était fort grosse et fort lourde ; et cette machine me coûta une semaine entière de travail pour la rendre parfaite et achevée.

Les 28 et 29 avril. J'employai ces deux jours à ai-

guiser mes outils, la machine que j'avais inventée pour tourner la pierre jouant à merveille.

Le 30. M'apercevant depuis longtemps que mon biscuit diminuait considérablement, j'en fis la revue, et je me réduisis à un assez petit morceau par jour; ce qui était pour moi un crève-cœur.

Le 1er mai. En regardant le matin vers la mer pendant la marée basse, je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage; cela ressemblait assez à un tonneau : quand je me fus approché de l'objet, je m'aperçus qu'un petit baril et deux ou trois morceaux des débris du vaisseau avaient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du vaisseau, et il me parut être beaucoup plus hors de l'eau qu'il n'était auparavant. J'examinai le baril qui était sur le rivage, et je trouvai que c'était un baril de poudre, mais qu'il avait pris l'eau, et que la poudre était toute collée et dure comme une pierre. Néanmoins je le roulai plus avant par précaution, pour l'éloigner de l'eau, et j'allai ensuite aussi près du vaisseau que je le pouvais sur le sable.

Quand je fus proche, je trouvai qu'il avait étrangement changé de situation. Le château d'avant, qui auparavant était enterré dans le sable, paraissait pour lors élevé de plus de six pieds; la poupe, mise en pièces, et séparée du reste par la tempête, dès que j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, semblait avoir été ballottée, et se montrait toute sur un côté, ayant des monceaux de sable devant elle, si élevés, qu'il m'était aisé présentement d'aller à pied jusqu'au-dessus, quand le reflux venait à se retirer, au lieu que je n'en pouvais approcher auparavant d'un demi-mille qu'à la nage. D'abord je fus surpris d'une telle situation; mais bientôt je conclus qu'elle avait été causée par le tremblement de terre; et comme par les secousses de ce trem-

blement, le vaisseau s'était brisé et entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'était auparavant, il venait tous les jours à terre quantité de choses que la mer détachait, et que les vents et les flots faisaient peu à peu rouler jusque sur le sable.

Ceci me fit entièrement quitter la pensée de changer d'habitation, et ma principale affaire, ce jour-là, fut d'essayer si je ne pourrais point pénétrer dans le vaisseau; mais je vis que c'était une chose que je ne devais pas me promettre, parce que le ventre du bâtiment était comblé de sable jusqu'au bord. Néanmoins comme l'expérience m'avait appris à ne désespérer de rien, je résolus de mettre en pièces tout ce que je pourrais des débris du bâtiment, me persuadant que ce que j'en tirerais me servirait à quelque usage.

Le 3 mai, je me mis à travailler avec ma scie, et je coupai de part en part un morceau de poutre qui soutenait une partie du demi-pont; après cela j'écartai et j'ôtai le plus de sable que je pus du côté le plus haut: mais la marée survint, et m'obligea de cesser pour ce jour-là.

Le 4, j'allai à la pêche, mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger, ce qui me dégoûta de ce passe-temps; comme j'étais sur le point d'y renoncer, j'attrapai un petit dauphin. J'avais une grande ligne faite de fil de corde; mais je n'avais point d'hameçon, et néanmoins je prenais assez de poisson, et tout autant que j'en pouvais consommer. Tout l'apprêt que j'y faisais, c'était de le sécher au soleil, après quoi je le mangeais.

Le 5, j'allai travailler sur les débris; je coupai une autre poutre, et tirai du pont trois grosses planches de sapin, que je liai ensemble et fis flotter avec la marée jusqu'au rivage.

Le 6, je travaillai sur les débris, d'où j'enlevai plusieurs ferrailles; cela me coûta un long et pénible travail : j'arrivai fort las au logis, et j'avais quelque envie de renoncer à ces corvées.

Le 7 mai, je retournai aux débris sans avoir le dessein d'y travailler; mais je trouvai que la carcasse s'était élargie et affaissée sous le poids de sa charge, depuis que j'avais coupé ses deux poutres, que plusieurs endroits du bâtiment étaient détachés du reste, et que la cale était si découverte que je pouvais voir dedans : il n'y avait rien de changé, si ce n'est qu'elle regorgeait de sable et d'eau.

Le 8, j'allai aux débris, et je portai avec moi un levier de fer dans l'intention de démanteler le pont, qui pour lors était tout à fait débarrassé d'eau et de sable : j'enlevai deux planches, que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier sur la place pour le lendemain.

Le 9, je me rendis aux débris; je pénétrai plus avant dans le corps du bâtiment; je sentis plusieurs tonneaux que je remuai bien avec le levier, mais je ne pus point les défoncer. Je sentis pareillement le rouleau de plomb, et je le soulevai bien un peu, mais il était trop pesant pour l'emporter.

Les 10, 11, 12, 13, 14 mai. J'allai tous ces jours aux débris et j'en tirai plusieurs pièces de charpente, nombre de planches, et deux ou trois cents livres pesant de fer.

Le 15 mai, je portai avec moi deux haches pour essayer si je ne pourrais point couper un morceau de plomb roulé, en y appliquant le taillant de l'une, que je tâcherais d'enfoncer en frappant avec la tête de l'autre. Mais comme il était enfoncé dans l'eau d'environ un pied et demi, je ne pouvais donner aucun coup qui portât et qui fît impression.

Le 16, il fit beaucoup de vent la nuit, et la carcasse du bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant : mais je demeurai si longtemps dans les bois à chercher des nids de pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir par la marée ce jour-là, et elle m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17, j'aperçus quelques morceaux de débris qui avaient été portés à terre, à une distance de près de deux milles : je voulus voir de quoi il s'agissait ; il se trouva que c'était une pièce de la poupe, mais trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24. Je travaillai sur les débris, jusqu'à ce jour inclusivement ; et à force de jouer du levier pendant tout cet intervalle, j'ébranlai tellement la carcasse, que la première marée qui survint, accompagnée d'un vent assez fort, fit flotter plusieurs tonneaux et deux coffres de matelots. Mais comme le vent soufflait de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux de bois, et un tonneau plein de porc, que l'eau salée et le sable avaient entièrement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, sans pourtant rien prendre sur le temps nécessaire pour chercher ma nourriture, et que j'avais fixé à la haute marée durant ces allées et venues, afin que je pusse être toujours prêt pour la basse. J'avais, de cette manière, amassé du merrain, des planches et du fer en assez grande quantité pour construire un bateau, si j'eusse su comment m'y prendre. J'avais encore enlevé, pièce par pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 juin, en marchant vers la mer, je trouvai une tortue qui était la première que j'eusse vue dans l'île ; mais si j'avais été si longtemps sans découvrir aucun de ces animaux, c'était plutôt un effet du hasard que de la rareté de leur espèce ; car je trouvai depuis que

je n'aurais eu qu'à aller de l'autre côté de l'île pour en voir des milliers chaque jour : peut-être aussi cette découverte m'aurait-elle coûté bien cher.

XI

Suite du journal. Maladie, guérison, chagrins, consolation.

Le 17 juin. J'employai ce jour à apprêter ma tortue; je trouvai dedans un grand nombre d'œufs ; et comme depuis mon arrivée dans cet affreux séjour je n'avais pas goûté d'autre viande que celle d'oiseau ou de chèvre, sa chair me parut la plus savoureuse et la plus délicate du monde.

Le 18, il plut tout le jour, et je restai au logis. La pluie me semblait froide, et je me sentais frileux : chose que je savais n'être point ordinaire dans cette latitude.

Le 19, je me trouvai fort mal, et frissonnant comme s'il eût fait un grand froid.

Le 20, je ne pus prendre de repos pendant toute la nuit, mais j'eus une fièvre accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21, je fus fort mal, et j'eus des frayeurs mortelles de me voir réduit à cette misérable condition, d'être malade et destitué de tout secours humain. Je fis ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis la tempête dont nous avions été assaillis à la sortie de la rivière d'Humber; ce fut de prier Dieu : mais c'était d'une manière si sèche, qu'à peine savais-je ce que je disais, ni pourquoi je le disais, tant mes idées étaient embrouillées.

Le 22 juin, je me trouvai dans une disposition meilleure ; mais les craintes terribles que me donnait ma maladie portaient le trouble dans mon âme.

Le 23, je fus derechef fort mal, ayant du frisson, des tremblements, et un violent mal de tête.

Le 24, je fus beaucoup mieux.

Le 25, je fus tourmenté d'une fièvre violente ; l'accès me tint sept heures ; il fut mêlé de froid et de chaud, et se termina par une sueur qui m'affaiblit beaucoup.

Le 26, je fus mieux ; et comme je n'avais pas de vivres, je pris mon fusil pour en aller chercher. Je me sentais extrêmement faible ; et néanmoins je tuai une chèvre, que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté : j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai : ç'aurait bien été mon dessein d'en faire bouillir pour me procurer du bouillon, mais il fallut m'en passer faute de pot.

Le 27, la fièvre me reprit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour sans boire ni manger. Je mourais de soif ; mais j'étais si faible, que je n'avais pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau. Je priai Dieu de nouveau ; mais j'étais dans le délire ; et en me quittant, ce délire me laissa dans un tel abattement, que je fus obligé de me tenir couché ; je m'écriais seulement de temps à autre : *Seigneur, ayez pitié de moi.*

Je m'imagine que je ne fis pas autre chose durant deux ou trois heures, jusqu'à ce que, l'accès m'ayant enfin quitté, je m'endormis et ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Quand j'ouvris les yeux, je me sentis fort soulagé, quoique bien faible et altéré ; mais que faire ? il n'y avait point d'eau dans toute ma demeure et je fus forcé de rester au lit jusqu'au matin ;

alors je me rendormis. C'est pendant ce sommeil que j'eus le songe affreux dont je vais rendre compte.

Il me semblait que j'étais assis à terre, hors de l'enceinte de ma muraille, dans le même endroit où j'étais lors de la tempête qui suivit le tremblement de terre, et que je voyais un homme qui, du sein d'une nuée épaisse et noire, descendait à terre au milieu d'un tourbillon de feu et de flamme. Il était, dans toute sa personne, aussi éclatant que l'astre du jour, tellement que mes yeux n'en pouvaient supporter la vue sans être éblouis. Sa contenance portait la terreur dans l'âme, mais une terreur que je pus bien sentir et qu'on ne saurait exprimer. La terre, quand il la toucha de ses pieds, me parut s'ébranler; et la région de l'air, embrasée, paraissait n'être plus qu'une fournaise ardente.

A peine était-il descendu sur ce bas élément qu'il s'achemina vers moi, armé d'une longue pique, pour me tuer; quand il fut parvenu à une certaine éminence distante de quelques pas, il me parla, et d'une voix terrible il proféra ces paroles encore plus terribles : *Parce que tu ne t'es pas repenti à la vue de tant de signes, tu mourras.* A ces mots, il leva sa redoutable lance, et je le vis venir pour me frapper.

De tous ceux qui liront cette relation, aucun ne s'attendra sans doute que je puisse peindre les angoisses où cette vision plongea mon âme : angoisses d'autant plus terribles, que, même durant le songe, je sentais un accablement réel; l'impression que cela fit sur mon esprit ne passa pas comme un songe, elle s'y grava profondément, et après mon réveil, elle se conserva dans toute sa force, malgré les lumières du jour et de la raison.

Hélas! à peine conservais-je quelque connaissance

de la religion ; ce que j'avais appris de mon père était oublié : les bonnes instructions qu'il m'avait données autrefois avaient eu le temps de s'effacer pendant une vie licencieuse de huit années passées avec des marins qui ne valaient pas mieux que moi, c'est-à-dire libertins et insouciants sur la religion, au suprême degré. Je ne sache pas que, durant un si long espace de temps, il me soit jamais venu la moindre pensée d'élever mon âme vers Dieu pour admirer sa sagesse, ou de descendre au dedans de moi-même pour y contempler ma misère : une certaine stupidité d'esprit s'était emparée de moi et avait banni de mon cœur tout désir du bien et tout repentir du mal ; j'avais tout l'endurcissement des matelots abrutis, ne conservant aucun sentiment, ni de crainte de Dieu dans les dangers, ni de gratitude lorsqu'il m'en délivrait.

Il est bien vrai que, dès que j'eus pris terre pour la première fois et que, tout le reste de l'équipage ayant été noyé, je me trouvai le seul qui eût eu le bonheur de se sauver ; il est bien vrai, dis-je, que j'eus alors une espèce d'extase et un ravissement de cœur, qui, assisté de l'efficace de la grâce, aurait bien pu se terminer en une reconnaissance chrétienne : mais ce fut un fruit qui avorta dans sa naissance, un feu aussitôt éteint qu'allumé.

Mais dès que je me vis malade et que la mort, accompagnée de toutes ses horreurs, se présenta à mes yeux, ma conscience, depuis si longtemps assoupie, se réveilla.

Alors se présentèrent à mon esprit les leçons salutaires de mon père et sa prédiction que si je méprisais ses conseils Dieu ne me bénirait pas. Je me repentais amèrement, voyant qu'il me fallait lutter contre des malheurs trop violents et peu proportionnés à la fai-

blesse de la nature, sans avoir ni assistance, ni consolation, ni conseil. Alors je m'écriai : *Grand Dieu ! venez à mon aide, car je suis bien malheureux !*

Cette prière, s'il est permis de me servir de ce nom, était la première que j'eusse faite depuis plusieurs années. Mais revenons à notre journal.

Le 28 juin, me sentant un peu soulagé par quelques heures de sommeil, et l'accès étant tout à fait passé, je me levai. La frayeur où m'avait jeté le songe ne m'empêcha pas de considérer que l'accès de fièvre me reprendrait le jour suivant, et qu'il fallait profiter de cet intervalle pour me refaire un peu et préparer des rafraîchissements auxquels je pourrais avoir recours lorsque le mal serait revenu. La première chose que je fis, ce fut de verser de l'eau dans une grande bouteille carrée et de la mettre sur ma table près de mon lit ; et pour corriger la crudité de l'eau, j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rhum, mêlant le tout ensemble : j'allai couper un morceau de viande de chevreau, que je grillai sur des charbons, mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener, mais je me trouvai faible, triste et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir, je fis mon souper de trois œufs de tortue, que je fis cuire dans la braise et que je mangeai à la coque ; ce fut là, autant que je m'en puisse ressouvenir, le premier morceau pour lequel j'eusse encore demandé à Dieu sa bénédiction.

Après avoir mangé, j'essayai de me promener, mais je me trouvai si faible, qu'à peine pouvais-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchais jamais : ainsi je n'allai pas loin, je m'assis à terre et me mis à contempler la mer qui se présentait devant moi et qui

était calme et unie. Dans cette attitude, je réfléchis profondément ; des pensées de religion s'offrirent à mon esprit et l'occupèrent longtemps.

Je me levai ensuite tout pensif et mélancolique, je marchai vers ma retraite et je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher ; mais je me sentais l'esprit dans une grande agitation et j'étais peu



Je réfléchis profondément. (Page 112.)

disposé à dormir : ainsi je m'assis sur ma chaise, et comme il commençait à faire nuit, j'allumai ma lampe. Déjà l'atteinte de la fièvre me donnait de terribles inquiétudes, et dans ce moment il me vint dans l'esprit que les Brésiliens ne prennent presque aucun autre remède que leur tabac pour quelque sorte de maladie que ce puisse être et je savais qu'il y avait dans un de mes coffres un morceau de rouleau, dont

les feuilles étaient mûres pour la plupart, quoiqu'il y en eût quelques-unes de vertes.

Je me levai de dessus ma chaise; et comme si j'eusse été inspiré du ciel, j'allai droit au coffre qui renfermait la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris, et j'y trouvai en premier lieu ce que je cherchais, savoir, le tabac; et comme le peu de livres que j'avais conservés y étaient aussi renfermés, je pris une des Bibles dont il a été parlé dans l'énumération de mes effets, et que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir, ou plutôt le désir d'ouvrir une seule fois; je la pris, dis-je, et la portai, avec le tabac, sur ma table.

Je ne savais ni comment employer ce tabac pour ma maladie, ni si cela lui était bon ou contraire; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manières différentes, comme si je n'eusse pu manquer, par cette voie, de rencontrer la vraie, et de réussir. D'abord je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche; et comme le tabac était vert et fort, et que je n'y étais pas accoutumé, il m'étourdit extraordinairement : ensuite j'en fis tremper une autre feuille dans du rhum, pour en prendre une dose une heure ou deux après en me couchant; enfin, j'en grillai sur des charbons ardents, et je me tins le nez sur la fumée aussi près et aussi longtemps que la crainte de me brûler ou de me suffoquer pouvait le permettre.

Dans l'intervalle de ces préparatifs, j'ouvris la Bible et je commençai à lire ; mais les fumées du tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour continuer la lecture: néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci: *Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras.*

Ces paroles étaient très-applicables à l'état où je

me trouvais, elles firent impression sur mon esprit, je les pris ensuite souvent pour le sujet ordinaire de mes méditations.

Il se faisait tard, et le tabac, comme j'ai déjà dit, m'avait si fort appesanti la tête qu'il me prit envie d'aller dormir : je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne, en cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je m'allai coucher ; mais auparavant je me mis à genoux, je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite que, si je l'invoquais au jour de mon affliction, il me délivrerait. Après que cette prière, précipitée et imparfaite, fut finie, je bus le rhum dans lequel j'avais infusé le tabac, et dont la décoction était si forte que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avaler : cette potion me porta brusquement à la tête ; mais je m'endormis d'un si profond sommeil, que quand je me réveillai il ne pouvait pas être moins de trois heures après midi : je dirai bien plus, c'est que je ne saurais encore m'ôter de la tête que je dormis non-seulement toute cette nuit-là, mais toute la journée et toute la nuit du lendemain et une partie du jour suivant; car autrement je ne comprends pas comment j'aurais pu me trouver en défaut d'un jour dans mon calendrier ou calcul de jours et de semaines, erreur que je reconnus effectivement quelques années après.

Quelle que pût être la cause de ce mécompte, je me trouvai, à mon réveil, extrêmement soulagé, me sentant du courage et de la joie ; quand je me levai, j'avais plus de force que le jour précédent : mon estomac s'étant fortifié, l'appétit m'était revenu ; en un mot, le lendemain point de fièvre du tout, et j'allai toujours de mieux en mieux. Ce jour était le 29.

Le 30 juin, suivant même le train de la maladie,

était mon bon jour ; ainsi je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai une couple d'oiseaux de mer, assez semblables à des oies sauvages ; je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger, et me contentai de quelques œufs de tortue, qui étaient fort bons. Le soir, je réitérai la médecine que je supposai m'avoir fait du bien, c'est-à-dire, le tabac infusé dans du rhum ; j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci : la dose fut plus petite que la première, je ne mâchai point de tabac, et je ne me tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Quoi qu'il en soit, le lendemain, qui était le 1er juillet, je ne fus point aussi bien que je m'y étais attendu ; j'eus quelques frissons, mais à la vérité ce n'était que peu de chose.

Le 2, je réitérai la médecine des trois manières ; elle me porta à la tête, comme il était arrivé la première fois, et je doublai la quantité de ma potion.

Le 3, la fièvre me quitta pour toujours ; mais il se passa quelques semaines avant que je recouvrasse tout à fait mes forces.

Cependant, je réfléchissais beaucoup sur ces paroles : *je te délivrerai.* Ces réflexions pénétrèrent mon cœur ; je me mis à genoux, et je remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Le 4 juillet, le matin, je pris la Bible, et je commençai au Nouveau Testament. Je m'appliquai sérieusement à cette lecture, en me faisant une loi d'y vaquer matin et soir, sans me fixer à un certain nombre de chapitres, mais suivant la situation de mon esprit Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant longtemps, que je sentis naître en mon cœur un regret plus profond et plus sincère de mes fautes passées ; l'impression de mon songe se réveilla ; j'étais surtout ému de

ces paroles : *A la vue de tant de signes, tu ne t'es pas repenti*.

C'est cette repentance que je demandais un jour à Dieu avec ardeur, lorsque, par un effet de sa providence, ayant ouvert l'Écriture sainte, je tombai sur ce passage : *Il est prince et sauveur, il a été élevé pour donner repentance et rémission*. A peine eus-je achevé le verset que je posai le livre ; et élevant mon cœur aussi bien que mes mains vers le ciel, avec une espèce d'extase et un transport de joie indicible, je m'écriai tout haut : *Jésus, fils de David, prince et sauveur, qui avez été élevé pour donner la repentance, donnez-la-moi.*

Je puis dire que cette prière fut la première de ma vie qui en mérita le nom, et depuis ce temps-là je ne cessai point d'espérer pue Dieu m'exaucerait un jour.

Dès lors, le passage : *Invoque-moi et je te délivrerai*, me parut renfermer un sens que je n'y avais pas encore trouvé ; car auparavant je n'avais l'idée d'aucune autre délivrance que d'être affranchi de la captivité où j'étais détenu, je veux dire de sortir de l'île, qui, toute vaste qu'elle était, ne laissait pas d'être pour moi une prison, et même une des plus terribles. Mais aujourd'hui je me vois éclairé d'une lumière nouvelle ; j'apprends à donner une autre interprétation aux paroles que j'avais lues : maintenant je repasse avec horreur sur une vie coupable ; l'image de mes crimes m'inspire l'épouvante, et je ne demande plus rien à Dieu, que de délivrer mon âme d'un poids sous lequel elle gémit. Quant à ma vie solitaire, elle ne m'afflige plus ; je ne prie pas seulement Dieu de vouloir m'en affranchir, je n'y pense pas, et tous les autres maux ne me touchent point en comparaison de celui-ci. J'ajoute cette dernière réflexion pour faire observer en passant à quiconque lira cet endroit de mon ouvrage, qu'à prendre

les choses dans leur vrai sens, c'est un bien infiniment



J'élevai mon cœur et mes mains vers le ciel. (Page 116.)

plus grand de se soustraire au péché qu'à l'affliction :

mais je ne donnerai pas de développements à cette matière, et je vais reprendre mon journal.

Quoique ma condition fût encore la même, à parler physiquement, et à en juger par l'extérieur des choses, néanmoins, en y réfléchissant, elle était devenue bien plus douce et bien plus supportable. Par une lecture constante de l'Écriture sainte, et par l'usage fréquent de la prière, mes pensées se dirigeaient vers Dieu : j'éprouvais des consolations intérieures qui m'avaient jusqu'alors été inconnues; et comme ma santé et mes forces revenaient tous les jours, je m'occupais constamment à me pourvoir de tout ce qui me manquait, et à rendre ma manière de vivre aussi régulière qu'il m'était possible.

XII

Suite du journal. Excursion dans l'île. Choix d'une seconde résidence.

Du 4 juillet jusqu'au 14. Mon occupation principale était de me promener avec mon fusil à la main : je réitérais souvent la promenade, mais je la faisais courte, comme un homme qui relevait de maladie, et qui tâchait peu à peu de se rétablir; car il est difficile de comprendre combien j'étais épuisé, et à quel point de faiblesse je me voyais réduit. Le remède dont je m'étais servi était tout à fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvre auparavant : aussi l'expérience que j'en fis n'est-elle pas un garant suffisant pour oser le recommander à qui que ce soit; parce que si d'un côté il emporta la fièvre, de l'autre

il contribua extrêmement à m'affaiblir, et il m'en resta, pendant quelque temps, un ébranlement de nerfs, et de fortes convulsions par tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'apprirent à mes dépens une particularité très-importante pour moi, c'est qu'il n'y avait rien de plus pernicieux à la santé que de se mettre en campagne pendant la saison pluvieuse, surtout si la pluie était accompagnée d'une tempête ou d'un ouragan. Or, comme la pluie qui survenait quelquefois dans la saison sèche ne tombait jamais sans orage, je la trouvais beaucoup plus dangereuse et plus à craindre que celle de septembre ou d'octobre.

Il y avait près de dix mois que j'étais dans ce triste séjour; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée pour toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvait, selon moi, suffisamment fortifiée : j'avais un grand désir de faire une découverte plus complète de l'île, et de voir si je ne pourrais point rencontrer des productions qui me seraient restées cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15 juillet que je commençai de faire une visite de mon île, la plus exacte que j'eusse encore faite. J'allai d'abord à la petite baie dont j'ai déjà fait mention, et où j'avais abordé avec tous mes radeaux. Je marchai le long de la rivière, et quand j'eus fait environ deux milles en montant, je trouvai que la marée ne portait pas plus loin, et qu'il n'y avait plus là qu'un petit ruisseau, dont l'eau était fort douce et fort bonne. Mais comme c'était l'été, c'est-à-dire la saison sèche, il n'y avait presque point d'eau en certains endroits : du moins n'en restait-il pas assez pour faire un courant un peu considérable.

Sur les bords de ce ruisseau, je trouvai plusieurs

prairies agréables, unies et couvertes d'une belle verdure. En s'éloignant du lit, elles s'élevaient insensiblement : dans les endroits où il n'y avait pas d'apparence qu'elles fussent jamais inondées, c'est-à-dire près des coteaux qui les bordaient, je trouvai quantité de tabac vert, et dont la tige était extrêmement haute. Il y avait plusieurs autres plantes que je ne connaissais point, et dont je n'avais jamais entendu parler, qui pouvaient avoir des propriétés que je ne connaissais pas davantage.

Je me mis à chercher de la cassave, racine qui sert de pain aux Américains dans tous ces climats; mais il me fut impossible d'en découvrir. Je vis de belles plantes d'aloès; mais je n'en connaissais pas encore l'usage : je vis aussi plusieurs cannes à sucre, mais sauvages et imparfaites, faute de culture.

Je me contentai de cette découverte pour cette fois; et je m'en revins en réfléchissant mûrement aux moyens par lesquels je pourrais m'instruire de la vertu des plantes et des fruits que je découvrirais à l'avenir : mais après m'en être bien occupé, je ne pris aucun parti; car, il faut en convenir, j'avais été si peu soigneux de faire mes observations, dans le temps que j'étais au Brésil, que je ne connaissais guère les plantes de la campagne, ou que du moins la connaissance que j'en avais ne pouvait pas m'être d'un grand secours dans l'état déplorable où je me trouvais.

Le lendemain, 16 du mois, je repris le même chemin; et m'étant avancé un peu plus que je n'avais fait la veille, je trouvai que le ruisseau et les prairies ne s'étendaient pas plus loin, et que la campagne commençait à être plus couverte de bois. Là je trouvai plusieurs sortes de fruits, et particulièrement des melons

qui couvraient la terre, des raisins qui pendaient sur les arbres, et dont la grappe colorée et pleine était prête pour la vendange. Cette découverte me causa autant de surprise que de joie.

Mais je sus modérer mon appétit, et profiter d'une expérience qui avait été funeste à d'autres; car je me ressouvenais d'avoir vu mourir, en Barbarie, plusieurs Anglais, esclaves comme moi, qui avaient gagné la fièvre et la dyssenterie à force de manger des raisins. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si terribles, et de préparer ce fruit d'une manière excellente, en l'exposant et en le faisant sécher au soleil après l'avoir coupé, et je le gardai comme on garde en Europe ce qu'on appelle des raisins secs; je me persuadais qu'après l'automne ce serait un aliment aussi agréable que sain, et mon espérance ne fut point déçue.

Je passai là toute la journée; sur le soir je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, et je me déterminai, pour la première fois de ma vie solitaire, à découcher. La nuit étant venue, je choisis un logement tout semblable à celui qui m'avait donné retraite à mon premier abord dans l'île : ce fut un arbre bien touffu, sur lequel je me plaçai commodément, et je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin, je procédai à la continuation de ma découverte, en marchant près de quatre milles : j'allais droit au nord, et laissai derrière et à ma droite une chaîne de monticules.

Au bout de cette marche, je me trouvai dans un pays découvert, qui semblait porter sa pente à l'occident; un petit ruisseau d'eau fraîche, sortant d'une colline, dirigeait son cours à l'opposite, c'est-à-dire à l'orient : toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin planté de

main d'homme et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse, et je fis ensuite une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration s'empara de mes sens : elle suspendit quelque temps mes soucis rongeurs pour me faire savourer en secret le plaisir de voir que tout ce que je contemplais était mon bien ; que j'étais le seigneur et le roi absolu de cette région ; que j'y avais un droit de possession, et que, si j'avais des héritiers, je pourrais le leur transmettre aussi incontestablement qu'on ferait d'un fief en Angleterre. J'y vis une grande quantité de cacaotiers, d'orangers, de limoniers et de citronniers, tous sauvages, et dont il n'y avait que très-peu qui portassent du fruit, du moins dans la saison présente. Néanmoins les limons verts que je cueillis étaient non-seulement agréables à manger, mais encore très-sains ; et dans la suite j'en mêlais le jus avec de l'eau, qui en recevait un goût très-agréable, et devenait par là plus fraîche et plus salutaire.

Je me voyais maintenant assez d'ouvrage sur les bras : il s'agissait de cueillir du fruit et de le transporter ensuite dans mon habitation ; car j'avais résolu d'amasser une provision de raisins et de citrons pour en faire usage pendant la saison pluvieuse, que je savais approcher.

Pour cet effet, je fis trois monceaux, dont deux étaient de raisins, et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacune une petite portion pour l'emporter, et avec cela je pris le chemin de la maison, résolu de revenir au plus tôt, et de me munir d'un sac ou de quelque autre meuble, tel que je pourrais trouver, pour enlever le reste.

Après mon voyage de trois jours, je me rendis chez

moi : c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente et ma caverne. Mais avant que d'y arriver, mes raisins s'étaient froissés et écrasés à cause de leur grande maturité et de leur pesanteur, en sorte qu'ils ne valaient plus que peu de chose, pour ne pas dire rien du tout. Quant aux limons, ils se trouvèrent très-bons; mais il n'y en avait qu'un petit nombre.

Le jour suivant, qui était le 19, je retournai, avec deux petits sacs que j'avais faits, pour aller chercher ma récolte. Mais je fus surpris de voir que mes raisins que j'avais laissés la veille si appétissants et bien amoncelés, étaient aujourd'hui tous gâtés, tous par morceaux, traînés et dispersés çà et là, et qu'une partie en avait été rongée et dévorée. J'en conclus qu'il y avait dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avaient fait tout ce dégât.

Enfin, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les laisser en un monceau, ni de les emporter dans un sac, parce que, d'un côté, ils seraient pressés et écrasés sous leur propre poids, et que de l'autre, ce serait les livrer aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième méthode qui me réussit : ce fut de cueillir une grande quantité de raisins, et de les suspendre au bout des branches des arbres pour les sécher et les cuire au soleil; mais quant aux limons et aux citrons, j'en emportai au logis autant qu'il en fallait pour plier sous ma charge.

Pendant mon retour de ce petit voyage, je contemplais avec admiration la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y aurait de s'y voir à l'abri des orages du vent d'est, derrière ces bois et ces coteaux; et je conclus que l'endroit où j'avais fixé mon habitation était sans contredit le plus mauvais de toute l'île. Ainsi je pensai dès lors à déménager et à me choisir, s'il était possible, dans ce séjour

fertile et agréable, une place aussi forte que celle que je méditais de quitter.

J'eus longtemps ce projet en tête, et la beauté du lieu m'en faisait repaître mon imagination avec plaisir : mais quand je vins à considérer les choses de plus près, et à réfléchir que ma demeure actuelle était proche de la mer, je trouvai que ce voisinage pourrait donner lieu à quelque événement favorable pour moi ; que la même destinée qui m'avait poussé où j'étais pourrait m'y envoyer des compagnons de malheur, et que quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence que cet heureux événement pût jamais m'arriver, néanmoins si je venais à me renfermer dans les collines et dans les bois, au centre de l'île, ce serait redoubler mes entraves et rendre mon affranchissement non-seulement peu probable, mais même impossible : je conclus donc que je ne devais point changer de demeure.

J'étais pourtant devenu tellement amoureux d'un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de juillet ; et quoique après m'être ravisé, j'eusse décidé de ne point changer de domicile, je ne pus m'empêcher de satisfaire en partie mon envie, en y faisant une petite métairie au milieu d'une enceinte assez spacieuse, enceinte qui était composée d'une double haie bien palissadée, aussi haute que je pouvais atteindre, et toute remplie, en dedans, de petit bois. Je couchai quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde forteresse, en passant et repassant par-dessus la haie une échelle, comme je faisais dans la première ; et dès lors je me regardai comme un homme qui avait deux maisons, l'une sur la côte pour veiller au commerce et à l'arrivée des vaisseaux, l'autre à la campagne pour faire la moisson et la vendange. Les ouvrages et le séjour que je fis dans cette dernière me tinrent jusqu'au 1er août.

Je ne faisais que de finir mes fortifications et de commencer à jouir de mes travaux, quand les pluies vinrent m'en déloger et me chasser dans ma première habitation, d'où je ne devais pas sortir de sitôt; car quoique dans la nouvelle je me fusse fait une tente avec une pièce de voile, et que je l'eusse fort bien tendue, comme j'avais déjà fait dans l'ancienne, je n'étais pourtant pas au pied d'un rocher haut et sans pente, qui me servît de boulevard contre le gros temps, et je n'avais pas derrière moi une caverne pour me retirer en cas de pluies extraordinaires.

J'ai déjà dit que j'avais achevé ma métairie au commencement d'août, et que dès ce temps-là je commençais à en goûter les douceurs. J'ajouterai, en continuant mon journal, qu'au troisième jour du même mois je trouvai les raisins, que j'avais suspendus, parfaitement secs, bien cuits au soleil, en un mot, excellents; en conséquence, je commençai à les ôter de dessus les arbres, et je fis très-bien de prendre promptement cette précaution; autrement, les pluies qui survinrent les auraient entièrement gâtés, et m'auraient fait perdre mes meilleures provisions d'hiver, car j'avais plus de deux cents grappes. Il me fallut du temps pour les prendre, pour les transporter chez moi et pour les serrer dans ma caverne. Je n'eus pas plus tôt terminé cette opération que les pluies commencèrent et durèrent depuis le quatorzième jour d'août jusqu'à la mi-octobre : il est bien vrai qu'elles se ralentissaient quelquefois ; mais aussi elles étaient de temps en temps si violentes, que je ne pouvais sortir de ma caverne pendant plusieurs jours.

Depuis le 14 du mois d'août jusqu'au 26, il plut sans relâche, tellement que je ne sortis point de tout ce temps-là ; j'étais devenu très-soigneux de me garan-

tir de la pluie. Durant cette longue retraite, je commençai un peu à me trouver à court de vivres ; mais m'étant hasardé deux fois à aller dehors, je tuai à la fin un chevreau, et trouvai une tortue fort grosse, qui fut pour moi un grand régal. Je réglais mes repas de la manière suivante : je mangeais une grappe de raisin pour mon déjeuner, un morceau de chevreau ou de tortue grillé pour mon dîner, car, par malheur, je n'avais aucun vase propre à bouillir ou à étuver quoi que ce soit ; et puis à souper deux ou trois œufs de tortue faisaient mon affaire.

Pour me désennuyer et faire en même temps quelque chose d'utile dans cette espèce de prison où me confinait la pluie, je travaillais régulièrement deux ou trois heures par jour à agrandir ma caverne ; et conduisant ma sape peu à peu vers un des flancs du rocher, je parvins à le percer de part en part, et à m'établir une entrée et une sortie libres derrière mes fortifications : mais je conçus d'abord quelque inquiétude de me voir ainsi exposé ; car de la manière dont j'avais ménagé les choses auparavant, je m'étais vu parfaitement bien fermé, au lieu qu'à présent j'étais en butte au premier agresseur qui viendrait m'attaquer. Il faut pourtant avouer que j'aurais de la peine à justifier la crainte qui me vint sur cet article, et que j'étais trop ingénieux à me tourmenter, puisque la plus grosse créature que j'eusse encore vue dans l'île était un bouc.

Le 30 septembre ramena l'anniversaire de mon funeste débarquement. Je calculai les crans marqués sur mon poteau, et j'y trouvai qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours que j'étais à terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel, le consacrant tout entier à des exercices religieux, me prosternant à

terre avec une humilité profonde, reconnaissant la justice des jugements de Dieu sur moi, et implorant enfin sa miséricorde au nom de son Fils. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures, et jusqu'au soleil couchant; après quoi je mangeai un morceau de biscuit avec une grappe de raisin; et terminant cette journée avec dévotion, comme je l'avais commencée, j'allai me coucher.

Peu de temps après, je m'aperçus que mon encre me manquerait bientôt; je fus donc obligé d'en être très-économe, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail journalier des autres choses.

XIII

Travaux assidus. Nouvelle excursion dans l'île.

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne me laissais plus surprendre ni par la pluvieuse, ni par la sèche, et je savais me pourvoir pour l'une et pour l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience, j'avais été obligé d'en faire les frais; et l'essai que je vais rapporter était un de ceux qui m'ont coûté le plus cher. J'ai dit plus haut que j'avais conservé le peu d'orge et de riz qui avait crû d'une manière inattendue; il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je croyais que c'était le temps propre à semer ces grains, parce que les pluies étaient passées, et que le soleil était parvenu au midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai une pièce de terre le

mieux qu'il me fut possible avec une pelle de bois; et, l'ayant partagée en deux, je semai mon grain. Mais, pendant cette opération, il me vint en pensée que je ferais bien de ne pas tout employer pour cette première fois, parce que je ne savais quelle saison était la plus propre pour les semailles ; je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avais semé, il n'y eut pas un seul grain qui vint à maturité, parce qu'aux mois suivants, qui composaient la saison sèche, la terre, n'ayant reçu aucune pluie après que j'eus déposé la semence, manquait de l'humidité nécessaire pour la faire germer, et ne produisit rien du tout jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où elle poussa de faibles tiges qui dépérirent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'en fallait pas demander d'autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence, ayant les deux mois de mars et d'avril pour être humectée, poussa fort heureusement et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre ; mais comme cette seconde semaille était seulement un reste de la première et que, n'osant pas la risquer tout entière, j'en avais épargné pour une troisième, elle ne donna qu'une petite moisson qui pouvait monter à deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venais de faire me rendit très-habile sur ce point : j'appris le moment juste où

il fallait semer, et je sus par expérience que je pouvais chaque année faire deux semailles et recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissait, je fis une découverte dont je sus bien profiter par la suite. Dès que les pluies furent passées et que le temps commença à se mettre au beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état où je les avais laissées, et même, en quelque façon, améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée était entière; bien plus, les pieux que j'avais faits avec des branches d'arbres coupées dans le voisinage avaient tous poussé et produit de longues branches, comme auraient pu faire des saules, qui repoussent généralement la première année après qu'on les a élagués depuis le tronc jusqu'à la cime ; mais je ne saurais comment appeler ces arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux. J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants ; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils pussent tous venir à un même niveau, s'il était possible. Vous ne sauriez croire combien ils prospérèrent ni la belle apparence qu'ils présentaient au bout de trois ans, puisque, quoique mon enceinte eût environ vingt-cinq toises de diamètre, ils la couvrirent bientôt tout entière et formèrent enfin un ombrage si épais, qu'on aurait pu loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me fit résoudre à couper encore d'autres pieux de la même espèce et à en faire une haie en forme de demi-cercle pour enfermer ma muraille, j'entends celle de ma première demeure ; et c'est aussi ce que j'exécutai : car ayant planté un double rang de ces pieux, qui devenaient des arbres, à la distance d'environ huit

toises de mon ancienne palissade, ils grandirent fort vite, servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et dans la suite même de rempart et de défense, comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvai dès lors qu'on pouvait en général diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui se succédaient alternativement deux fois par an l'un à l'autre.

J'ai déjà dit que j'avais appris à mes dépens combien les pluies étaient contraires à la santé, et c'est à cause de cela que je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite : j'y trouvais assez d'occupations, et je manquais encore d'une infinité de choses dont je ne pouvais me pourvoir que par un rude travail et une application continuelle. Par exemple, je voulus me fabriquer un panier : je m'y pris de plusieurs manières ; mais les baguettes que j'employais pour cela étaient si aisées à casser, que je n'en pouvais jamais rien faire. J'eus lieu dans cette conjoncture de me savoir bon gré de ce qu'étant encore petit garçon, je m'étais fait un plaisir de fréquenter la boutique d'un vannier qui travaillait dans la ville où mon père demeurait, et de lui voir faire ses ouvrages d'osier : semblable à la plupart des enfants, je lui rendais de petits services ; je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait ; je mettais quelquefois la main à l'œuvre, et enfin j'avais acquis une pleine connaissance de la méthode ordinaire de cet art. Il ne me manquait donc que des matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux qui avaient poussé, pourraient bien être

aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier d'Angleterre, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein, je m'en allai le lendemain à ma métairie ou, comme je l'appelais, à ma maison de campagne; et ayant coupé quelques rameaux de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je pouvais le souhaiter à l'usage que j'en voulais faire. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches ; ce que je n'eus point de peine à faire, parce que l'arbre qui les produit était fort commun dans ce canton. Je les plaçai et les étendis dans mon enclos pour les sécher; et dès qu'elles furent propres à mettre en œuvre, je les portai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire de mon mieux un bon nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autre chose, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages ; et quoique je ne les fisse pas dans la dernière perfection, ils étaient pourtant d'assez bon service pour l'usage auquel je les destinais. J'eus soin depuis ce temps-là de ne m'en laisser jamais manquer, et à mesure que les vieux dépérissaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai surtout à confectionner quelques paniers forts et profonds, pour serrer mon blé au lieu de le mettre dans des sacs, pour le temps où je ferais une bonne récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination pour voir s'il ne serait pas possible de suppléer au besoin extrême que j'avais de deux choses. D'abord, je manquais de vases propres à contenir des choses liquides, n'ayant que deux petits barils dans lesquels il y avait encore actuellement beaucoup de rhum, et quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes

carrées, les autres rondes, qui contenaient de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seulement un pot pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite que j'avais sauvée du vaisseau, mais qui, à raison de sa grandeur, n'était point propre pour y faire du bouillon ou étuver quelquefois un petit morceau de viande tout seul. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir était une pipe à fumer du tabac ; mais cela me parut impossible pendant quelque temps, cependant à la fin je trouvai une invention fort bonne pour y suppléer.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'osier ; et j'allais ainsi voir la fin de mon été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, qui m'était si précieux.

XIV

Robinson devient bon charpentier et habile cultivateur.

J'ai dit plus haut que j'avais un grand désir de parcourir toute l'île, que je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et que de là j'avais poussé jusqu'au lieu où j'avais établi ma métairie, et d'où rien ne s'opposait à la vue jusqu'à l'autre côté de l'île et au rivage de la mer. Je voulus traverser jusque-là ; je pris donc mon fusil, une hache et mon chien, avec cela une quantité plus qu'ordinaire de plomb et de poudre, et deux ou trois grappes de raisin que je mis dans mon sac, et je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je décou-

vris la mer à l'ouest; et comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre : je ne pouvais dire si c'était une île ou un continent, mais je voyais qu'elle était très-élevée, qu'elle s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et ne pouvait pas être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de la situation de cette terre, c'est qu'elle était dans l'Amérique; et suivant tous les calculs que j'avais pu faire, elle devait confiner avec les pays espagnols : il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un sort plus dur que n'était le mien. J'acquiesçai donc aisément aux dispositions de la Providence, qui règle toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos; et je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissants.

Outre cela, quand j'eus mûrement considéré la chose, je trouvai que, si cette côte faisait une partie des conquêtes espagnoles, je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques vaisseaux; que si, au contraire, je n'en voyais jamais un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la Nouvelle-Grenade du Brésil, et qui est une retraite de sauvages, mais des plus cruels, puisqu'ils sont anthropophages ou mangeurs d'hommes, et qu'ils ne manquent point de massacrer et de dévorer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançais tout à loisir, en faisant ces réflexions. Ce côté de l'île me parut tout différent du mien : les paysages en étaient beaux, les vallées et les plaines toutes verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets; j'avoue que j'aurais bien voulu en attraper un pour l'apprivoiser et lui

apprendre à parler. Je me donnai bien du mouvement pour cela, et à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton; mais l'ayant relevé, j'eus soin de le mettre dans mon sein, et à force de le soigner, il se remit et se fortifia si bien que je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler; mais enfin, je lui appris à m'appeler par mon



Je l'emportai chez moi. (Page 134.)

nom, d'une façon tout à fait familière : il en résulta par la suite un incident qui n'est au fond qu'une bagatelle, mais qui ne laissera pas de divertir le lecteur, et que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir; je trouvai dans les lieux bas des animaux que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils avaient quelque chose de bien différent de tous ceux que

j'avais vus jusqu'alors ; et quoique j'en tuasse plusieurs je ne succombai pourtant pas à la tentation d'en manger. En effet, j'aurais eu grand tort de courir quelque risque par rapport aux aliments, puisque j'en avais en quantité et de très-bons, entre autres des chèvres, des pigeons et des tortues : si l'on y ajoute mes raisins, je défie tous les marchés de Londres de fournir une table mieux que je ne pouvais fournir la mienne, eu égard au nombre des convives ; et si d'un côté mon état était déplorable, je devais de l'autre m'estimer fort heureux de ce que, bien loin d'être réduit à la disette et à la nécessité de jeûner, je jouissais d'une parfaite abondance, assaisonnée de délicatesse.

Durant ce voyage, je ne faisais jamais plus de deux milles ou environ par jour, en calculant les distances à vol d'oiseau ; mais je faisais tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'étais assez fatigué toutes les fois que j'arrivais au lieu où je voulais choisir mon gîte pour la nuit ; et alors j'allais me nicher sur un arbre, ou bien je me logeais entre deux, plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés, pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages pussent venir sur moi sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus arrivé au bord de la mer, mon admiration de l'île augmenta pour ce côté ; tout ce qui se présentait à ma vue me confirmait dans l'opinion où j'étais déjà, que le plus mauvais lot m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais ne m'avait fourni que trois tortues en un an et demi de temps, au lieu que celui de la vue duquel je jouissais alors en était couvert. Tout y fourmillait d'oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus de vue, les autres inconnus, la plupart très-bons à manger, quoique je n'en pusse

pourtant pas dire le nom, excepté ceux qu'on appelle dans l'Amérique, des *pingouins*.

J'en aurais pu tuer autant que j'aurais voulu, mais j'étais chiche de ma poudre et de mon plomb; et je souhaitais plutôt de tuer une chèvre, s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant,



Le rivage était couvert de tortues et de pingouins. (Page 135.)

quoique cette partie de la côte fût bien plus abondante en chèvres que celle où j'habitais, il était beaucoup plus difficile de les approcher, parce que ce canton se trouvait plat et uni et qu'elles pouvaient m'apercevoir bien plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation : j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement; et dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi et dans un pays étranger.

Enfin, je pris ma route le long de la côte, tirant à l'est, et je crois que je parcourus bien douze milles : alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, et je pris le parti de m'en retourner au logis, en décidant pourtant que la première fois que je me mettrais en chemin pour faire un autre voyage, je prendrais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément avoir l'aspect de toute l'île, et ne pas manquer, en jetant la vue çà et là, de trouver mon ancienne demeure. Je me trompais néanmoins dans ce raisonnement, car quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai dans une vallée spacieuse, mais environnée de collines tellement couvertes de bois, qu'il n'y avait aucun moyen de deviner mon chemin, à moins que ce ne fût au cours du soleil; encore aurait-il fallu pour cela que je susse la position de cet astre, ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune qu'il fit un temps sombre durant les trois ou quatre jours que je passai dans cette vallée : comme je ne pouvais point voir le soleil pendant ce temps-là, j'eus le déplaisir d'être errant et vagabond, de me voir enfin obligé de regagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, et de reprendre le chemin que j'avais déjà fait. Ainsi, je m'en

retournai au logis à petites journées, supportant et le poids de la chaleur qui était excessive, et celui de mon fusil, de mon fourniment, de ma hache et de mes provisions.

Mon chien, dans cette caravane, surprit un jeune chevreau et le saisit : j'accourus d'abord, et fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien et le prendre en vie. Je souhaitais passionnément de le transporter au logis, s'il était possible ; car souvent je m'étais occupé, dans mes réflexions, de l'idée et des moyens de prendre un couple de ces jeunes animaux, et de les nourrir pour former un troupeau de chèvres apprivoisées, lequel, au défaut de ma poudre et de mon plomb, pourrait un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour le chevreau, je le lui passai autour du cou et, avec une corde que j'y attachai, je le menai à ma suite : ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie ; mais quand j'y fus arrivé, je l'y renfermai et le laissai là ; car il me tardait bien d'être de retour et de me revoir chez moi après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer, et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans tenir de route certaine pendant le jour, sans avoir de retraite assurée pour la nuit, m'avait si fort lassé sur sa fin, que mon ancienne maison me paraissait aujourd'hui un établissement parfait où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps considérable, tant que ma destinée me retiendrait dans l'île.

Je gardai la maison pendant une semaine, pour

goûter les douceurs du repos et pour me refaire de mon long voyage. Cependant, une affaire de grande conséquence m'occupait sérieusement : c'était une cage que je faisais pour mon perroquet; il commençait déjà à être de la famille, et nous nous connaissions parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau que j'avais renfermé dans l'enceinte de ma métairie, et je jugeai à propos de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim qu'il avait soufferte l'avait maté et rendu souple, au point qu'il me suivait comme un chien et que j'aurais bien pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger et de le caresser tous les jours. En peu de temps, il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, et fut agrégé au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre étant l'anniversaire de ma descente dans l'île où j'étais depuis deux ans, et d'où je n'avais pas plus d'espérance de pouvoir sortir que le premier jour, je l'observai d'une manière aussi solennelle que l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, et je remerciai sa divine providence de s'être manifestée à moi, et de m'avoir fait connaître que dans cette solitude je pouvais être heureux, de ce qu'il me dédommageait amplement des maux que je souffrais, et suppléait aux biens qui me manquaient par la présence et la communication de sa grâce; m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente et une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

Auparavant, quand j'allais chasser ou visiter la cam-

pagne, j'étais sujet à tomber dans des réflexions chagrines à la vue de ma condition, et à me pâmer subitement de douleur lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts, où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan; ces pensées me surprenaient souvent au milieu de mon plus grand calme : comme un orage, elles me jetaient dans le trouble et le désordre, me faisaient entrelacer mes mains l'une dans l'autre et pleurer comme un enfant.

Quelquefois ces mouvements me prenaient au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à la terre durant deux ou trois heures de suite : et cela empirait ma condition, car si j'avais pu donner un libre cours à mes larmes et exhaler ma douleur en paroles et en plaintes, j'aurais soulagé la nature en la déchargeant d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure mon esprit se repaissait d'autre chose : la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes occupations journalières; et de cette source émanaient toutes les consolations dont mon état présent avait besoin.

J'étais dans cette disposition d'esprit quand je commençai ma troisième année : et quoique je ne veuille pas ennuyer le lecteur par une relation aussi exacte de mes travaux durant cette année, que de ceux de la première, néanmoins il faut observer, en général, qu'il m'arriva rarement d'être oisif, mais que je partageais mon temps en autant de parties qu'il y avait de fonctions différentes auxquelles je m'étais obligé à vaquer : tels étaient premièrement le service de Dieu, et la lecture de l'Écriture sainte à laquelle je m'occupais régulièrement, et quelquefois

trois fois par jour; secondement, les courses que je faisais avec mon fusil pour tuer de quoi manger, lesquelles duraient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvait pas; et en troisième lieu, les peines qu'il fallait que je me donnasse pour apprêter, pour cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision, ce qui me prenait une bonne partie de la journée. Outre cela, il faut remarquer que pendant tout le temps que le soleil était à son apogée ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étaient si excessives qu'il n'était pas possible de sortir : ainsi on doit supposer que je ne pouvais pas disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée; avec cette exception, néanmoins, que quelquefois je diversifiais mes heures de chasse par celles du travail; en sorte que je travaillais le matin, et sortais avec mon fusil sur le soir.

A cette brièveté du temps destiné pour le travail, je vous prie d'ajouter la pénible difficulté de ce même travail, et les heures que le défaut d'outils et le manque d'habileté m'obligeaient souvent de retrancher de mes autres occupations pour réussir à faire la moindre chose. Je citerai pour preuve quarante-deux jours entiers mis à fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne, au lieu que deux scieurs, avec leurs outils et un atelier convenable, en auraient fait six d'un seul tronc en une seule journée.

Voici, par exemple, comment je m'y prenais. J'allais dans les bois choisir un gros arbre, parce que la planche devait être large. J'étais trois jours à couper cet arbre par le pied, et deux autres à l'ébrancher et à le réduire à une pièce de merrain. A force de hacher, de trancher et de charpenter, j'en réduisais les deux côtés en copeaux jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur.

Il n'y a personne qui ne convienne qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains, mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien aise de vous mettre devant les yeux cette particularité, pour montrer en même temps la raison pour laquelle tant de temps se consumait en de si petites choses : en effet, tel ouvrage qui n'est qu'une bagatelle et un jeu quand on a de l'assistance et des outils, demande, lorsqu'on est privé de ces deux choses, un temps et un travail infinis.

Mais je le répéterai encore une fois, le travail et la patience réparaient toutes les brèches, suppléaient à tous mes besoins et me fournissaient en abondance tout ce qui m'était nécessaire.

C'est ce qu'on verra clairement dans la suite de mon histoire.

XV

Robinson moissonneur, potier, meunier et boulanger.

Le mois de novembre étant venu, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais cultivé pour recevoir ces grains n'était pas grand : la quantité que j'avais semée de chaque espèce montait au plus, comme je l'ai remarqué, à un demi-picotin, parce que j'avais perdu le fruit d'une saison pour avoir semé pendant la sécheresse. Mais pour le présent je me promettais une bonne récolte, lorsque je m'aperçus tout d'un coup que je serais en danger de perdre le tout, et de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il

n'était presque pas possible de préserver mon champ. Les premières hostilités furent commises par les chèvres et ces autres animaux auxquels j'ai donné ci-dessus le nom de lièvre, qui tous ayant une fois goûté la saveur du blé en herbe, y demeuraient campés nuit et jour, le mangeant à mesure qu'il poussait, et si près du pied, qu'il était impossible qu'il eût le temps de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remède à ce mal que d'entourer complétement mon blé d'une haie. Il m'en coûta beaucoup de peines et de sueurs pour ce travail, d'autant plus que la chose était pressée et demandait une grande diligence. Cependant comme la terre labourée était proportionnée à la semence que j'y avais mise, et par conséquent de petite étendue, je l'eus close et mise hors d'insulte dans environ trois semaines de temps. Et pour mieux donner la chasse à ces maraudeurs, j'en tirais quelques-uns pendant le jour, et leur opposais pendant la nuit mon chien, que je laissais attaché à un poteau justement à l'entrée de mon enclos, d'où il s'élançait çà et là, aboyant contre eux de toutes ses forces. De cette manière, les ennemis furent obligés d'abandonner la place, et bientôt je vis mon blé croître, prospérer et mûrir à vue d'œil.

Mais si les bêtes auves avaient fait du dégât dans ma moisson, dès qu'elle avait été en herbe, les oiseaux la menaçaient d'une ruine entière au moment où elle paraissait couronnée d'épis : car, me promenant un jour le long de la haie pour voir comment allait mon blé, je vis la place entourée d'une multitude d'oiseaux de je ne sais combien de sortes qui étaient aux aguets, et n'attendaient pour faire la picorée que le moment où je serais parti. Je fis une décharge sur eux, car je n'allais jamais sans mon fusil. Dès que le coup fut tiré, il

s'éleva dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avais point remarqués et qui s'étaient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut bien douloureux pour moi, car il me présageait l'anéantissement de mes espérances, la disette où j'allais tomber, la perte totale de ma récolte, et ce qu'il y avait de pis, c'est qu'en prévoyant ce malheur, je ne savais pas encore comment le prévenir. Je résolus pourtant de ne rien négliger pour sauver mon grain, et de faire même sentinelle nuit et jour, s'il le fallait. Avant tout, je me portai sur les lieux pour constater le dommage. Ces harpies avaient à la vérité fait du dégât, mais non pas autant que je m'y étais attendu : la verdeur des épis avait un peu arrêté leur avidité, et si je pouvais sauver les restes, ils me promettaient encore une bonne et abondante moisson.

Je restai là quelques moments pour recharger mon fusil; après quoi, me retirant un peu à l'écart, il me fut aisé de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épiaient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point de douter de leur projet : je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout à fait. A peine avais-je disparu, qu'ils descendirent de nouveau l'un après l'autre dans le champ de blé. J'en fus si irrité, que je n'attendis pas qu'ils y fussent assemblés en un plus grand nombre, d'autant plus qu'il me semblait qu'on me rongeait les entrailles et que chaque grain qu'ils avalaient avait pour moi la valeur d'un pain entier. Je m'avançai donc aussitôt près de la haie, je tirai sur eux un second coup et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais avec ardeur, car je les ramassai d'abord pour rendre leur punition exemplaire et les traiter comme on fait des insignes voleurs en An-

gleterre, que l'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin d'inspirer de la terreur aux autres. On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit. Les oiseaux, depuis ce temps-là, non-seulement ne venaient pas dans mon blé, mais même ils abandonnèrent tout ce canton de l'île, et je n'en vis plus aucun dans le voisinage tout le temps que demeura l'épouvantail. J'en eus une joie extrême, comme on peut bien le croire,



Je fis ma récolte. (Page 145.)

et je fis ma récolte sur la fin de décembre, qui est dans ce climat la saison propre pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette corvée, je n'étais pas peu embarrassé pour suppléer à une faucille, car il m'en fallait absolument une pour couper le blé. Je n'eus d'autre parti à prendre que de me la fabriquer du mieux que je pus avec un des sabres ou coutelas que j'avais sauvés parmi les autres armes restées dans le vaisseau.

Lorsque ma moisson fut achevée, le demi-picotin que j'avais semé se trouva m'avoir produit près de deux boisseaux et demi d'orge, du moins autant que je pouvais en juger à peu près, puisque je n'avais alors aucune mesure.

Ceci ne laissa pas de me donner beaucoup de courage ; c'en était assez pour me faire connaître que la divine Providence voudrait bien un jour ne me pas laisser manquer de pain : néanmoins je me voyais encore dans un grand embarras, car je ne savais ni comment moudre ce grain pour en faire du pain, ni comment cuire ce pain quand même je serais parvenu à le pétrir. Toutes ces difficultés se joignant au désir que j'avais d'amasser une bonne quantité de provisions et d'avoir par-devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point tâter de cette récolte, mais de la conserver et de l'employer tout entière en semence, la saison prochaine. En attendant, je voulus employer toute mon industrie et toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avais de me perfectionner dans l'art de labourer, aussi bien que dans celui de tirer parti des produits de mon labourage.

Je pouvais bien dire alors dans un sens propre et littéral que je travaillais pour ma vie. Mais une chose étonnante, à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent réflexion, ce sont les préparatifs qu'il faut faire, la peine qu'il faut essuyer, les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un morceau de pain.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étais réduit à un état de pure nature ; et chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus,

depuis que j'eus recueilli le peu de blé qui avait crû d'une manière si extraordinaire et si inattendue au pied du rocher.

Premièrement, je n'avais point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la fouir. Il est vrai que je suppléai à cela en me faisant une pelle de bois, dont j'ai déjà parlé ; mais aussi, dans mon ouvrage, reconnaissait-on aisément l'imperfection de cet outil. Et quoiqu'il m'eût coûté plusieurs jours à faire, néanmoins, comme il n'était point garni de fer tout autour, non-seulement il s'usa plus tôt, mais encore je faisais mon ouvrage avec plus de peine et moins de succès.

Cependant je me résignais à tout cela, et supportais avec une patience égale et la difficulté du travail et le peu de succès dont il était suivi. Après que mon blé était semé, j'aurais eu besoin d'une herse; mais n'en ayant point, je me voyais obligé de passer par-dessus ma terre une grosse branche d'arbre, que je traînais derrière moi, avec laquelle je grattais pour ainsi dire plutôt que je ne hersais.

Quand mon grain était en herbe, en épis, ou venu à maturité, de combien de choses n'avais-je pas besoin, comme je l'ai déjà fait entendre, pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes et les oiseaux, le faucher, le sécher, le voiturer, le battre, le vanner et le serrer! Après cela, il me fallait un moulin pour moudre, un tamis pour passer la farine, du levain et du sel pour faire fermenter, un four pour cuire mon pain. Voilà bien des instruments d'un côté, et de l'autre bien des ouvrages différents! je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquèrent, et que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon blé me donnait beaucoup d'occupation ; mais aussi il m'était d'un plus grand secours que

tout le reste, et je le regardais comme le plus précieux de tous mes biens.

Cependant, tant de choses à faire et tant d'autres dont j'avais un besoin extrême m'auraient fait perdre patience, sans la conviction qu'il n'y avait point de remède à cela : d'ailleurs la perte de mon temps ne devait pas tant me tenir à cœur, parce que de la manière dont je l'avais divisé, il y avait une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrages ; et comme je ne voulais employer aucune portion de mon blé à faire du pain jusqu'à ce que j'en eusse une plus grande provision, j'avais par-devers moi les six mois prochains pour tâcher de me procurer, par mon travail et mon industrie, tous les ustensiles propres à tirer le meilleur parti des grains que je recueillerais.

Mais auparavant il me fallait préparer un plus grand espace de terre, parce que j'avais déjà assez de grain pour ensemencer plus d'un arpent. Je ne pouvais préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai et il ne se passa pas moins d'une semaine entière avant que je l'eusse achevée, encore était-elle fort grossière et mal formée ; en sorte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais tout cela ne fut point capable de me décourager ni de m'empêcher de passer outre : et enfin j'emblavai deux pièces de terre plates et unies, les plus proches de ma maison que je pus trouver ; je les entourai d'une bonne haie. Cette clôture était composée de plants de même espèce que celle qui entourait ma maison : ainsi je savais qu'elle croîtrait promptement, et que dans un an elle formerait une haie vive qui n'exigerait que peu de réparations. Cet ouvrage m'occupa bien durant trois mois, parce qu'une partie de ce

temps était la saison pluvieuse, qui ne me permettait de sortir que rarement.

Pendant tout le temps que j'étais confiné dans ma maison par la continuation des pluies, je m'occupai de la manière que je raconterai tout à l'heure ; mais en même temps que je travaillais, je ne laissais pas de m'amuser à parler à mon perroquet : ainsi il apprit à parler lui-même, et à dire son nom et son surnom, qui était *Perroquet mignon*, et qui furent aussi les premières paroles que j'eusse entendu prononcer dans l'île par une autre voix que la mienne. Ce petit animal me servait de compagnon dans mon travail ; et les entretiens que j'avais avec lui me délassaient souvent de mes occupations, qui étaient graves et importantes, comme vous l'allez voir.

Il y avait déjà longtemps que je songeais à part moi si je ne pourrais point me faire quelques vases de terre, parce que j'en avais un besoin extrême ; mais j'ignorais la méthode qu'il fallait prendre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins, quand je considérais la chaleur du climat, je ne doutais presque pas que si je réussissais seulement à trouver de l'argile convenable, je ne pusse en former un pot, lequel, étant séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié et pour qu'on pût y mettre des choses sèches de leur nature et qui demanderaient à être tenues à l'abri de l'humidité.

Comme je m'attendais à avoir bientôt une assez grande quantité de blé, de farine et d'autres choses, je me proposais aussi de les serrer de la manière que je viens de dire ; en conséquence je résolus de me façonner quelques pots, et de les faire aussi grands qu'il me serait possible, afin qu'ils pussent se tenir fermes comme des jarres, et qu'ils fussent tout

prêts à recevoir les différentes choses que je voulais mettre dedans.

Le lecteur aurait pitié de moi, ou plutôt il s'en moquerait si je lui disais de combien de manières bizarres je m'y pris pour former ma matière ; combien étrange et difforme fut la figure donnée à mes ouvrages, qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids ; combien se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil, pour y avoir été exposés trop précipitamment ; combien enfin se brisèrent en les changeant de place, soit avant qu'ils fussent secs, soit après qu'ils le furent : tellement, que quand je me fus donné bien de la peine pour apprêter ma matière et pour la mettre en œuvre, je ne pus pas faire plus de deux grands et vilains ustensiles de terre que je n'oserais appeler jarres, mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins, comme ces deux vases s'étaient bien cuits et durcis au soleil, je les soulevai adroitement, et les mis dans deux grands paniers d'osier que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser; et comme il y avait du vide entre le pot et le panier, je le remplis tout à fait avec de la paille de riz et d'orge, comptant que ces deux pots se tiendraient toujours secs, que j'y pourrais serrer premièrement mon blé, et peut-être aussi ma farine, après l'avoir moulu.

Si j'avais mal réussi dans la combinaison des grands vases, je fus assez content du succès que j'eus à en faire bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne répondait pourtant pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de renfermer des choses liquides et de résister au feu, service que je ne pouvais attendre d'aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai dans mon foyer un morceau de ma vaisselle de terre qui se trouvait parfaitement cuit, dur comme une pierre et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela et je dis en moi-même qu'assurément mes pots se pourraient très-bien cuire étant entiers, puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés dans une si grande perfection.

Cette découverte fut cause que je me mis à considérer comment je ferais pour disposer mon feu de manière que j'y pusse cuire des pots. Je n'avais aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sachant pas que le plomb que je possédais était bon pour cela; mais à tout hasard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres pardessous. Je fis alentour un feu de bois, qui flambait si bien aux côtés et par-dessus, qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé. Je les laissai dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'à ce que j'en aperçus un qui n'était pas fendu à la vérité, mais qui commençait à fondre et à couler; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile se liquéfiait par la violence du feu, et se serait tourné en verre si j'eusse continué. Ainsi je tempéraï mon brasier par degrés jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur

rouge; et je fus debout toute la nuit pour avoir l'œil dessus, de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour, je me vis enrichi de trois cruches qui étaient, je ne dirai pas belles, mais très-bonnes, et de trois autres pots de terre aussi bien cuits qu'on le saurait souhaiter et dont l'un avait reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Je n'ai pas besoin de dire qu'après cette expérience, je ne me laissai plus manquer d'aucun vase de terre qui me pût être utile. Il est vrai que la forme de ces vases n'était guère propre à faire honneur à mon talent; mais c'est de quoi l'on ne s'étonnera point, si l'on considère que je n'avais aucun secours ni aucune méthode fixe pour un tel travail; me trouvant à peu près dans le cas des enfants qui font des pâtés avec de la terre grasse, ou, si vous voulez, d'une femme qui s'érigerait en pâtissière sans avoir jamais appris à manier la pâte.

Je ne crois pas qu'on puisse éprouver une joie plus vive que celle que je ressentis lorsque je vis que j'avais fait un pot qui résisterait au feu. Et à peine avais-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent refroidis, que j'en posai un sur le feu avec de l'eau dedans pour faire bouillir de la viande, ce qui me réussit parfaitement bien; car un morceau de chevreau que j'avais mis dans le pot me fit un bon bouillon, quoique je manquasse de plusieurs ingrédients pour le rendre aussi parfaitement bon que je l'aurais souhaité.

La chose que je désirais avec le plus d'ardeur après celle-là, c'était une pierre au moyen de laquelle je pusse piler ou moudre du blé; car pour ce qui est d'un moulin, c'est une machine qui exige tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pou-

voir atteindre. J'étais bien embarrassé pour trouver comment je suppléerais à une chose d'un besoin si indispensable ; en effet le métier de tailleur de pierre est, de tous, celui pour lequel je me sentais le moins de talent ; outre que je n'avais aucun des outils qu'on y emploie. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût assez grosse et qui eût assez de diamètre pour la pouvoir creuser et pour en faire un mortier ; mais je n'en trouvai aucune dans toute l'île, excepté ce que renfermait le corps des rochers, où faute d'instruments, je ne pouvais ni creuser ni tailler, et d'où par conséquent je ne pouvais rien tirer. Ajoutez à cela que les rochers de l'île n'étaient pas d'une dureté convenable, mais d'une pierre graveleuse qui, s'émiettant aisément, n'aurait par conséquent pas pu souffrir les coups d'un pesant pilon, et le blé n'aurait pu se broyer sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Ainsi ayant perdu beaucoup de temps à chercher une pierre, je désespérai d'y réussir, et pris le parti de chercher dans les forêts quelque gros billot d'un bois bien dur. C'est ce qu'il me fut aisé de trouver ; et prenant le plus gros que je fusse capable de remuer, je l'arrondis et le façonnai en dehors avec ma hache et ma doloire ; ensuite je le creusai avec un travail infini, en y appliquant le feu, moyen dont se servent les sauvages pour faire leurs canots. Je fis ensuite un gros et pesant pilon avec du bois qu'on appelle bois de fer. Je mis à part ces outils ainsi préparés, en attendant ma seconde récolte, après laquelle je me proposais de moudre, ou plutôt de broyer mon blé pour le réduire en farine et me faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la première qui se présentait était de me faire un sas ou un tamis, pour préparer ma farine et la séparer des cosses et du son,

sans quoi je ne voyais pas de possibilité d'avoir du pain. La chose était si difficile en elle-même, que je n'avais presque pas le courage d'y penser. En effet, j'étais bien éloigné d'avoir les choses requises pour faire un tamis; car il ne me fallait pas moins qu'un beau canevas ou bien quelque autre étoffe transparente pour passer la farine. Ce fut là pour moi un grand obstacle qui me retint dans l'inaction et dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restait de toile n'était que des guenilles : j'avais à la vérité du poil de chèvre ; mais je ne savais ni comment le filer, ni comment le travailler au métier ; et quand même je l'aurais su, il me manquait les instruments nécessaires. Je me fatiguais la tête à chercher quelque moyen de remédier à cet inconvénient, lorsque je me rappelai enfin qu'il y avait parmi les hardes de nos mariniers que j'avais sauvées du vaisseau, quelques cravates de toile de coton. C'est à quoi j'eus recours ; en effet, avec quelques morceaux de cravates je me fis trois petits sas, assez propres à l'usage auquel je les destinais. Je m'en servis pendant plusieurs années et nous verrons par la suite ce que je leur substituai quand la nécessité ou l'occasion se présenta.

Ensuite venait la boulangerie, dont les fonctions devaient s'étendre tant à pétrir qu'à cuire au four. Mais premièrement je n'avais point de levain, et même je n'entrevoyais aucune possibilité de me procurer une chose de cette nature : je résolus donc de ne m'en mettre plus en peine et d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Quant au four, mon esprit était en travail pour trouver le moyen de m'en fabriquer un. A la fin je trouvai une invention qui répondait assez à mon dessein, et la voici.

Je fis quelques vases de terre fort larges, mais peu profonds, c'est-à-dire qu'ils pouvaient avoir deux bons pieds de diamètre sur neuf pouces au plus de profondeur : je les fis cuire dans le feu, comme les autres, et les mis ensuite à part. Or quand je voulais enfourner mon pain, je débutais par faire un grand feu sur mon foyer qui était pavé de briques carrées, formées et mises à ma façon ; j'avoue qu'elles n'étaient pas équarries selon les règles de la géométrie. Quand mon feu de bois était à peu près réduit en charbons éparpillés sur mon âtre de manière à le couvrir tout entier, j'attendais que l'âtre fût extrêmement chaud; alors j'en écartais les charbons et les cendres en les balayant bien proprement, puis je posais ma pâte que je couvrais d'abord du vase de terre dont vous avez vu la description, et autour duquel je ramassais les charbons avec les cendres pour y concentrer la chaleur ou même l'augmenter. De cette manière je cuisais mes pains d'orge tout aussi bien que dans le meilleur four du monde, et non content de faire le boulanger, je tranchais encore du pâtissier, car je me fis plusieurs gâteaux et *poudings* de riz. A la vérité, je n'allai pas jusqu'à ce point de perfection, de faire des pâtés; mais quand même je l'aurais entrepris, je ne sache pas ce que j'aurais pu mettre dedans, excepté de la viande de chèvre ou d'oiseaux du pays : or l'une ou l'autre aurait fait triste figure dans un pâté, faute des assaisonnements convenables.

On ne doit point s'étonner quand j'avance que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, si l'on remarque que j'employais une partie de mon temps à vaquer à l'agriculture et aux moissons. En effet, je coupai mon blé dans la même saison, le transportai au logis du mieux que je pus, et en conservai les épis

dans mes grands paniers jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains, expédient auquel j'étais réduit puisque je n'avais ni aire, ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentait, j'avais véritablement besoin d'élargir ma grange pour les loger, car mes semailles avaient été d'un si grand rapport, que ma dernière récolte monta à vingt boisseaux d'orge et tout au moins à une pareille quantité de riz: si bien que dès lors je me croyais en état de manger du pain à discrétion, moi qui en faisais abstinence depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis que je n'avais plus de biscuit. Je voulus voir aussi quelle quantité de blé me suffirait pour une année et si je ne pourrais pas me contenter de faire une seule semaille.

Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux étaient tout autant que j'en pouvais consommer dans un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité que la dernière fois, espérant qu'elle me fournirait suffisamment de pain.

XVI

Robinson construit un canot.

Tandis que ces choses se passaient, vous pouvez bien vous imaginer que mes pensées roulèrent souvent sur la découverte que j'avais faite de la terre située vis-à-vis de l'île, et je ne pouvais y penser sans éprouver quelque désir secret d'y aborder : en effet, je considé-

rais que le pays où je me voyais était inhabité, que celui auquel j'aspirais était dans le continent, et que, de quelque nature qu'il fût, je pourrais de là passer plus loin et trouver quelque moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnements je ne faisais point entrer en ligne de compte les dangers auxquels m'exposerait une telle entreprise; celui particulièrement de tomber entre les mains des sauvages, plus cruels que les tigres et les lions d'Afrique : ce serait un miracle s'ils ne me tuaient point pour me dévorer, car je me souvenais d'avoir ouï dire que les habitants des côtes des Caraïbes étaient anthropophages ou mangeurs d'hommes, et je savais, par la latitude, que je ne pouvais pas être fort éloigné de ce pays-là. Supposez que ces peuples ne fussent point anthropophages, je n'en courais pas moins le danger d'être tué par eux si je tombais entre leurs mains, puisque tel avait été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes : à plus forte raison devais-je craindre pour moi, qui me voyais seul et incapable par conséquent de faire une longue défense. Toutes ces choses, dis-je, que j'aurais dû considérer mûrement, et qui dans la suite me firent faire bien des réflexions, ne m'entrèrent pas dans l'esprit au commencement. Au contraire, j'étais entièrement possédé du désir de traverser la mer pour prendre terre de l'autre côté.

C'est alors que je regrettai mon garçon Xuri et le grand bateau qui cinglait avec une voile latine, sur lequel j'avais navigué environ onze cents milles le long des côtes d'Afrique; mais comme ces regrets n'aboutissaient à rien, il me vint en pensée d'aller visiter la chaloupe de notre bâtiment, qui, après notre naufrage,

avait été portée par la tempête bien avant sur le rivage, comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai cette seconde fois à peu près dans la même situation, quoiqu'un peu plus loin que la première, et elle était presque tournée sens dessus dessous, appuyée contre une longue éminence de gros sable où la violence des vents et des flots l'avait portée et laissée tout à fait à sec.

Si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à la radouber et à la lancer ensuite à la mer, elle aurait bien pu me servir et me porter aisément au Brésil; mais j'aurais dû prévoir qu'il m'était aussi impossible de la retourner et de la poser sur sa quille que de remuer l'île. Quoi qu'il en soit, je m'en allai dans les bois où je coupai des leviers et des rouleaux, que j'apportais à l'endroit où était la chaloupe, résolu d'essayer mes forces à cet égard et me persuadant que si je pouvais une fois la dégager de là, il ne me serait pas difficile de réparer les dommages qu'elle avait reçus et d'en faire un bon bateau avec lequel je pourrais sans scrupule me hasarder sur mer.

A la vérité, je ne m'épargnai pas dans ce travail infructueux, et je pense que je n'y employai pas moins de trois ou quatre semaines. Mais enfin, voyant que mes forces étaient insuffisantes pour relever un si pesant fardeau, je me mis à creuser sous la chaloupe et à employer la voie de la sape pour la faire tomber, plaçant en même temps plusieurs pièces de bois pour la ménager dans sa chute, de manière qu'elle pût se trouver sur son fond.

Mais j'eus beau faire tous mes efforts, il ne me fut pas possible de la redresser, ni même de réussir à me glisser dessous, bien loin de la faire avancer vers l'eau: ainsi je me vis contraint de me désister de ce beau projet, et cependant, chose étrange, tandis que les

espérances que j'avais conçues de mon bateau s'évanouissaient, le vif désir de m'exposer sur mer pour gagner le continent m'aiguillonnait de plus en plus, à mesure que la chose paraissait moins possible.

Sur cela, je me mis à examiner s'il ne me serait pas possible de me construire, avec le tronc d'un arbre, un canot ou une gondole semblable à celles que font les habitants originaires de ce pays-là. La chose me parut non-seulement praticable, mais encore facile, et l'idée seule d'un tel projet, jointe à la persuasion que j'avais plus de ressources dans l'imagination que les nègres et les Américains pour l'exécuter, occupait agréablement mon esprit. Mais je ne faisais nulle attention aux inconvénients particuliers qui me viendraient à la traverse et que n'éprouvaient pas ces Américains : entre autres, par exemple, le défaut de secours de qui que ce fût pour remuer mon canot quand une fois il serait achevé et pour le transporter à la mer, obstacle beaucoup plus difficile à surmonter pour moi que le manque de tous les outils ne l'était pour ces sauvages. Car à quoi me servirait-il, qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une grosseur suffisante, je pusse l'abattre avec un travail infini, ensuite le charpenter et le façonner en dehors avec mes outils pour lui donner la figure d'un bateau, de plus le brûler ou le tailler en dedans pour le rendre creux et complet; à quoi, dis-je, me servirait tout cela, s'il me fallait à la fin précisément le laisser dans l'endroit où je l'avais trouvé, faute de pouvoir le lancer à l'eau? Mais l'ardent désir d'entrer dans ce bateau pour traverser le bras de mer jusqu'à la terre ferme qui paraissait de l'autre côté, captivait tellement tous mes sens, que je n'eus pas le loisir de songer une seule fois au moyen de remuer et de déplacer ce bateau. Et sans doute qu'il m'aurait été

incomparablement plus aisé de lui faire franchir l'espace de quarante-cinq milles sur mer, que celui d'environ quarante-cinq brasses qu'il y avait du lieu où il était sur terre à celui où il aurait pu être à flot.

Je fis donc l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire, à moins d'avoir perdu le sens commun, lorsque je me mis à travailler à ce bateau. Je m'applaudissais de former un tel dessein, sans m'être bien convaincu si je serais capable de l'exécuter, non que je ne pensasse quelquefois à la difficulté de lancer mon bateau; mais c'était une matière que je n'approfondissais point, et je terminais tous mes doutes par cette solution extravagante : *Allons, allons,* me disais-je en moi-même, *faisons-le seulement, et quand une fois il sera achevé, nous trouverons bien, dans notre imaginative, le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot.*

Cette méthode était diamétralement opposée aux règles du bon sens; mais enfin mon entêtement avait pris le dessus, et je me mis à travailler. Je commençai par couper un cèdre. Je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon, lorsqu'il bâtissait le temple de Jérusalem. Le diamètre de cet arbre était par le bas et près du tronc de cinq pieds et dix pouces; de là, il prenait quatre pieds et onze pouces sur la longueur de vingt-deux pieds; ensuite il allait en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre, car je fus assidu pendant vingt jours à hacher et à tailler au pied. Je fus quinze jours de plus à l'ébrancher et à en tailler le sommet vaste et spacieux; à quoi j'employai haches et besaiguës et tout ce que la charpenterie me pouvait fournir de plus puissant, joint à toute la vigueur dont j'étais capable. Il m'en coûta un mois de travail pour le façonner et le raboter avec mesure et proportion, afin

d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un bateau, tellement qu'il pût flotter droit et comme il faut. Je ne mis guère moins de trois mois à travailler le dedans et à le creuser, jusqu'au point d'en faire une parfaite chaloupe. Je vins même à bout de ce dernier article, sans me servir de feu et d'aucun autre moyen que celui du marteau, du ciseau, et une assiduité que rien ne put ralentir, jusqu'à ce que je me vis possesseur d'un canot fort beau, assez grand pour porter vingt-six hommes, et par conséquent plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joie extrême; et à la vérité c'était le plus grand canot, ou la plus belle gondole que j'eusse vue de ma vie, faite d'une seule pièce. Mais aussi je vous laisse à penser combien de rudes coups j'avais été obligé de frapper. La seule chose qui me restait à faire, c'était de me mettre en mer; et s'il m'eût été possible d'exécuter ce dernier point, je ne fais nul doute que je n'eusse entrepris le voyage le plus téméraire, sans presque aucune apparence de pouvoir réussir.

Toutes les mesures que je pris pour lancer mon canot à la mer avortèrent pourtant, quoique après m'avoir coûté un travail infini. Il n'était cependant pas éloigné de la mer de plus de deux cents toises; mais le premier inconvénient qui se présentait, c'est qu'il y avait une éminence sur mon chemin de là à la baie. Cet obstacle ne m'arrêta point; je résolus d'en venir à bout au moyen de la bêche, et même de faire tant, que de couper la hauteur en pente. J'entrepris la chose, et je ne saurais dire combien je me fatiguai pour cela : il ne fallait pas avoir en vue un trésor moins précieux que celui de ma liberté, pour me soutenir dans une telle rencontre. Mais quand j'eus aplani cette difficulté,

je ne m'en vis pas plus avancé; car il m'était tout aussi impossible de remuer ce canot que l'autre bateau dont j'ai déjà parlé.

Alors je mesurai la longueur du terrain, et formai le projet de creuser un bassin ou un canal, pour faire venir la mer jusqu'à mon canot, puisque je ne pouvais pas faire aller mon canot jusqu'à la mer.

J'entrepris donc cet ouvrage sans délai; et dès le commencement, venant à calculer quelle en devait être la profondeur et la largeur, et quelle serait ma méthode pour le vider, je trouvai qu'avec toutes les ressources que je pouvais avoir, et que je ne devais pas aller chercher hors de moi-même, il me faudrait bien dix ou douze ans de peine et de travail avant de l'avoir achevé; car le terrain était si élevé, que mon bassin projeté aurait dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins dans l'endroit le plus éloigné de la mer. Ainsi, je me désistai encore de ce projet, quoiqu'en regrettant beaucoup de n'avoir pu le réaliser.

Cela me causa un vif chagrin, et me fit sentir, mais un peu trop tard, quelle folie il y a d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, et sans peser avec justesse si les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution ne sont pas au-dessus de nos forces.

XVII

Genre de vie de Robinson.

Au milieu de cette dernière entreprise, j'arrivai à la fin de la quatrième année de mon séjour dans l'île, et

j'en célébrai l'anniversaire avec la même ferveur, et avec autant de consolation que je l'avais fait les années précédentes. Je croyais pouvoir me féliciter à bon droit de ce qu'une puissante barrière me garantissait suffisamment des vices contagieux du siècle. Je n'avais rien à convoiter, parce que je possédais déjà toutes les choses dont j'étais actuellement capable de jouir : j'étais le seigneur du lieu, je pouvais même, si bon me semblait, me donner le titre de roi, ou, si vous le voulez, d'empereur de tout le pays; car tout était soumis à ma puissance. Partout j'exerçais un empire despotique; point de rival, point de compétiteur pour me disputer le commandement ou la souveraineté : j'aurais pu amasser des magasins de blé, mais ils ne m'auraient été d'aucun usage; et c'est pour cela que je n'en faisais croître qu'autant que j'en avais besoin. Je pouvais avoir des tortues à discrétion, mais il me suffisait d'en prendre une de temps en temps pour fournir abondamment à mon nécessaire. J'avais assez de merrain pour construire une flotte entière; et quand ma flotte aurait été construite, j'aurais pu faire d'assez abondantes vendanges pour la charger de vin et de raisins secs; mais les choses dont je pouvais faire usage étaient les seules qui eussent de la valeur chez moi. Il ne me manquait rien de tout ce qui était nécessaire pour ma nourriture et pour mon entretien : et de quoi m'aurait servi le surplus? Si j'eusse tué plus de gibier que je n'en pouvais manger, il aurait fallu abandonner le reste au chien ou aux vers. Si j'eusse semé plus de blé que je n'en pouvais consommer, il se serait gâté. Les arbres que j'avais abattus restaient épars sur la terre pour y pourrir; car je n'avais besoin de feu que pour ma cuisine.

En un mot, la nature des choses, et l'expérience

même, me convainquirent, après de justes réflexions, qu'en ce monde-ci les choses ne sont bonnes, par rapport à nous, que suivant l'usage que nous en faisons, et que nous n'en jouissons qu'autant que nous nous en servons, à la réserve néanmoins de ce que l'on peut amasser en temps et lieu pour exercer la libéralité envers les autres. J'ai déjà fait mention d'une somme, tant en or qu'en argent, et qui montait à peu près à trente-six livres sterling : hélas ! que ce sac d'espèces était inutile pour moi ! qu'il attirait peu mon attention ! C'était à mes yeux quelque chose de moins précieux encore que la boue; et je n'en faisais pas plus de cas que d'usage. Je me disais souvent à moi-même, que je donnerais volontiers une poignée de cet argent pour quelques pipes à fumer, pour du tabac, ou pour un petit moulin à moudre mon blé. Que dis-je? j'aurais donné le tout pour autant de semence de carottes qu'on en a pour six sous en Angleterre; et j'aurais cru faire un excellent marché, si j'avais pu changer ces espèces contre une poignée de pois et de fèves, et une bouteille d'encre; car dans la conjoncture où je me trouvais, ces pièces d'or et d'argent ne me procuraient pas le moindre avantage; mais elles restaient dans un tiroir où l'humidité des saisons pluvieuses les rouillait. Et même si le tiroir avait été rempli de diamants, c'eût été la même chose, et ils n'auraient pas eu plus de valeur pour moi, ne me pouvant être d'aucun service.

Je menais alors une vie beaucoup plus douce et plus heureuse qu'au commencement. Souvent lorsque j'étais assis pour prendre mon repas, je rendais mes humbles actions de grâces à la divine providence, et je l'admirais en même temps de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais; à consi-

dérer ce dont je jouissais, plutôt que ce dont je manquais, et à trouver quelquefois dans cette méthode une source de consolations secrètes. C'est ce que j'ai été bien aise de marquer ici, afin d'en graver l'image dans la mémoire de certaines gens qui, toujours mécontents, n'ont point de goût pour savourer les biens dont Dieu les a comblés, parce qu'ils tournent leurs désirs vers des choses qu'il ne leur a pas accordées. Les déplaisirs qui nous rongent au sujet de ce que nous n'avons pas, émanent tous du défaut de reconnaissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion qui m'était encore d'un grand usage, et qui sans doute ne serait pas moins utile à toute personne qui aurait le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien, c'était de comparer ma condition présente à celle à laquelle je m'étais attendu dans le commencement, et dont j'aurais très-certainement subi toute la rigueur, si Dieu, par sa providence admirable, n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage, en ordonnant que le vaisseau fût porté si près de terre que je pusse non-seulement aller à bord, mais en rapporter tant de choses qui m'étaient d'un grand secours. Je passais les heures, et quelquefois les jours entiers à me représenter avec les couleurs les plus vives ce que je serais devenu si je n'eusse rien tiré du bâtiment; je n'aurais pas seulement pu attraper quoi que ce soit pour ma nourriture, si ce n'est peut-être quelques poissons et quelques tortues : et comme il se passa un temps très-long avant que je découvrisse aucune de ces dernières, il y a toute apparence que j'aurais péri sans faire cette découverte. Si j'eusse tué une chèvre ou un oiseau par quelque nouveau stratagème, je n'aurais pas su comment écorcher l'un, ni comment éventrer l'un et l'autre; en sorte qu'il m'au-

rait fallu employer mes ongles et mes dents, à la façon des animaux de proie.

Il est vrai que j'étais privé de tout commerce avec les hommes; mais aussi je n'avais rien à craindre, ni des loups, ni des tigres furieux, ni d'aucune bête féroce ou venimeuse, ni de la barbarie des cannibales. Mes jours étaient à tous égards en sûreté dans ce lieu.

En un mot, si ma vie était d'un côté une vie de tristesse et d'affliction, il faut avouer que de l'autre j'y ressentais des effets bien sensibles de la miséricorde divine. Ces pensées, quand j'y réfléchissais, me consolaient, et faisaient entièrement évanouir mon chagrin et ma mélancolie.

Il y avait déjà longtemps qu'il ne me restait plus qu'un peu d'encre; je tâchais de la conserver, en y mettant de l'eau de temps en temps; mais enfin elle devint si pâle qu'à peine pouvais-je en remarquer les traces sur le papier. Tant qu'elle dura, je marquai les jours où il m'était arrivé quelque chose d'important.

La première chose qui me manqua après l'encre, fut le pain, ou pour mieux dire le biscuit que j'avais apporté du vaisseau. Quoique je l'eusse ménagé avec une extrême frugalité, puisque je ne m'en étais accordé pendant l'espace d'un an qu'un petit morceau par jour, cependant il me manqua tout à fait un an avant que je pusse faire du pain du blé que j'avais semé.

Mes habits commençaient aussi à dépérir. Il y avait longtemps que je n'avais plus de linge, hors quelques chemises de toile rayée que j'avais trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservais avec tout le soin possible, parce que très-souvent la chaleur ne me permettait pas de pouvoir supporter d'autre vêtement qu'une chemise. Ce fut un grand

bonheur pour moi de ce que parmi les habits des matelots j'en trouvai trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers, mais ils me furent de peu d'usage, parce qu'ils étaient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avais aucun besoin d'habits, cependant je ne pus jamais me résoudre à aller nu, quoique je fusse seul. Je ne le voulais pas, je n'en pouvais pas même supporter la pensée. D'ailleurs la chaleur du soleil m'était plus insupportable quand j'étais nu, que lorsque j'avais quelques habits sur moi ; la chaleur me causait souvent des cloches sur toute la peau, au lieu que lorsque j'étais en chemise, l'air entrant par-dessous, l'agitait de façon que j'en étais plus au frais. Il me fut également impossible de m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte : il dardait ses rayons avec une telle violence, que lorsque j'étais sans chapeau, je ressentais à l'instant de violents maux de tête, mais qui me quittaient dès que je me couvrais.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avais, et que j'appelais des habits, à un usage conforme à l'état où j'étais. Toutes mes vestes étaient usées ; en conséquence je me mis à faire une espèce de robe des gros surtouts, et de quelques autres matériaux de cette nature que j'avais sauvés du naufrage. J'exerçais donc le métier de tailleur, ou pour mieux dire de ravaudeur, car mon travail était pitoyable, et cependant je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois nouvelles vestes, des culottes ou des caleçons ; mais mon ouvrage n'était pas propre à faire honneur à mon adresse.

J'ai dit que j'avais conservé les peaux de tous les quadrupèdes que j'avais tués ; mais comme je les

avais étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Quant à celles dont je pus me servir, j'en fis d'abord un grand bonnet, en tournant le poil en dehors, afin de me mettre mieux à couvert de la pluie, et ensuite je m'en fabriquai un habillement complet, je veux dire une veste lâche et des pantalons très-larges, car mes habits devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste, si j'entendais assez peu le métier de charpentier, j'entendais encore moins celui de tailleur. Ces habits me servirent pourtant très-bien, car la pluie ne pouvait pas les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et bien des peines à faire un parasol. J'en avais vu faire un dans le Brésil, où ils sont d'un grand usage contre les chaleurs excessives. Ce travail me coûta infiniment ; il se passa bien du temps avant que je pusse faire quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil ; encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, non plus que deux ou trois autres parasols que je fis ensuite. Je pouvais bien les étendre, mais je ne pouvais pas les plier ni les porter autrement que sur ma tête, ce qui m'embarrassait trop. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit à peu près à mes besoins ; je le couvris de peaux dont le poil était tourné par en haut. J'y étais à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, et je marchais par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisais auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avais pas besoin, je le fermais et le portais sous mon bras.

Je menais ainsi une vie très-douce. Mon esprit était tranquille. Je m'étais résigné à la volonté de Dieu.

XVIII

Promenade sur mer.

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'est arrivé rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je continuais le genre de vie que je vous ai dépeint. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, de sécher et de suspendre mes raisins et d'aller à la chasse, fut pendant ces cinq années de faire un petit canot. Je l'achevai, et en creusant un canal profond de six pieds et large de quatre, je l'amenai dans la baie. Pour le premier, qui était d'une prodigieuse grandeur et que j'avais fait inconsidérément, je ne pus jamais ni le mettre à flot, ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place, comme s'il eût dû me servir de leçon, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Mais, comme on vient de voir, ce mauvais succès ne me rebuta point, je profitai de ma première inadvertance ; et quoique l'arbre que j'avais coupé pour faire un second canot fût à un demi-mille de la mer et qu'il fût bien difficile d'y amener l'eau de si loin, cependant la chose n'étant point impraticable, je ne désespérai pas de la mettre à exécution. J'y travaillai pendant deux ans, sans épargner ma peine, tant j'espérais sortir de cette île qui me servait de prison, en trouvant le moyen de naviguer de nouveau.

Voilà donc mon petit canot fini ; mais sa grandeur ne répondait point au dessein que j'avais lorsque je

commençai à y travailler : c'était de hasarder un voyage en terre ferme, et qui aurait été de quarante milles. J'abandonnai donc ce projet ; mais je résolus au moins de faire le tour de l'île. Je l'avais déjà traversée par terre, comme je l'ai dit; et les découvertes que j'avais faites alors me donnaient un violent désir de voir les autres parties de mes rivages. Je ne songeai donc plus qu'à mon voyage ; et afin d'opérer avec plus de précaution et plus de sûreté, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut possible ; j'y mis un mât et une voile. J'en fis l'essai, et trouvant qu'il prendrait très-bien le vent, je pratiquai des boulins ou des layettes à ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions de la pluie et de l'eau de la mer qui pourraient entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes ; je couvris ce trou du mieux que je pus pour le tenir sec. Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon canot, pour m'y mettre à l'ombre.

D'abord je me servis de mon canot pour me promener de temps en temps sur la mer, mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je me résolus d'en faire entièrement le tour. Pour cet effet je pourvus mon bateau de vivres. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge (je devrais plutôt les appeler des galettes), un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais beaucoup d'usage, un autre plein d'eau fraîche, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et du menu plomb pour en tuer d'autres ; enfin, deux des gros surtouts dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le six de novembre, et l'an sixième de mon

règne ou de ma captivité (vous l'appellerez comme il vous plaira), que je m'embarquai pour ce voyage qui fut plus long que je ne m'y étais attendu. L'île en elle-même n'était pas fort large ; mais elle avait à l'est un grand rebord de rochers qui s'étendaient deux lieues avant dans la mer ; les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés; il y avait outre cela au bout de ces rochers un grand fond de



Je m'embarquai pour ce voyage. (Page 171.)

sable qui était à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue ; tellement que pour doubler cette pointe, j'étais obligé de m'avancer beaucoup en mer.

A la première vue de toutes ces difficultés je fus sur le point de renoncer à mon entreprise, à cause de l'incertitude tant de la longue route qu'il me faudrait faire, que de la manière dont je pourrais revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, et je jetai l'ancre ; car j'ai oublié de dire que je m'en étais fait une

d'une pièce rompue d'un grappin, que j'avais sauvée du vaisseau.

Mon canot étant en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai, puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe et toute son étendue, ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations néanmoins que je fis sur ces parages, je remarquai un furieux courant qui portait à l'est, et qui touchait la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus; car j'avais raison de craindre qu'il ne fût dangereux, et que, si j'y tombais, il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurais eu peine à regagner mon île. La vérité est que les choses seraient arrivées comme je le dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage ; d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés, si j'évitais le premier courant ; car j'étais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce que le vent qui soufflait assez fort était à l'est sud-est, et que d'ailleurs comme il portait contre le courant, et qu'il causait divers brisements de mer sur la pointe, il n'était pas sûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de me trouver engagé dans le courant.

Mais au troisième jour, le vent étant tombé, et la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires et ignorants profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe que je me trouvai dans une mer pro-

fonde, et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais pourtant guère éloigné de la terre que de la longueur de mon canot. Ce courant l'emporta avec une telle violence, que je ne pus jamais le retenir auprès du rivage. Je me sentais entraîner loin de la barre qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien espérer des vents, et toute ma manœuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai donc comme un homme mort; car je savais bien que l'île était entourée de deux courants, et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu ; je n'avais plus aucune espérance de conserver ma vie, non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop calme, mais je ne voyais pas que je pusse échapper à la faim dès que mes provisions seraient consommées. Je prévoyais que ce courant me jetterait en pleine mer, où je n'avais pas espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, de rivage, d'île, ou de continent.

Qu'il est facile à l'homme, disais-je en moi-même, de changer sa condition, quelque triste qu'elle soit, en une autre encore plus déplorable! Mon île me paraissait alors le lieu du monde le plus délicieux. Tout le bonheur que je souhaitais était d'y rentrer. « Heureux désert, m'écriais-je, en y tournant la vue, heureux désert, je ne te reverrai donc plus! Que je suis misérable! je ne sais où m'emportent les flots. Malheureuse inquiétude! tu m'as fait quitter ce séjour charmant, souvent tu m'as fait murmurer contre ma solitude ; mais maintenant que ne donnerais-je point pour pouvoir y retourner? » Tel est en effet notre caractère; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les inconvénients de quelque autre ; nous

ne connaissons le prix des choses que par leur privation.

On ne saurait se figurer le désespoir où j'étais de me voir emporté de ma chère île dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de vigueur; je dirigeais mon canot autant qu'il m'était possible vers le nord, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Sur le midi, je crus sentir une brise qui me soufflait au visage, et qui venait du sud-sud-est. J'en éprouvai quelque joie, elle augmenta de beaucoup une demi-heure après, et il s'éleva un vent très-favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île. A peine pouvais-je la découvrir; et si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi : j'avais oublié mon compas de mer; je ne pouvais donc la regagner qu'à la vue. Mais le temps continuant au beau, je déployai la voile et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt déployé la voile que j'aperçus par la clarté de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant; car lorsqu'il était dans toute sa force, les eaux paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai à un demi-mille plus loin (c'était à l'est) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageaient le courant en deux : la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grâce en arrivant au lieu même du supplice, ou d'être sauvés de la main des brigands qui allaient les égorger, sont les seuls qui soient bien capables de

concevoir la joie que je ressentis alors. Aussi est-il difficile de comprendre l'empressement avec lequel je profitai du vent favorable, et du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure entière; il portait droit vers mon île; c'est-à-dire deux lieues plus au nord que celui qui m'en avait auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'île, j'étais à son nord; je veux dire que je me trouvais dans la partie opposée à celle d'où j'étais parti.

Je me trouvais présentement entre deux courants, l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avait entraîné; et l'autre du côté du nord, qui en était éloigné de la distance d'une lieue, et qui portait d'un autre côté. La mer où je me trouvais, était entièrement morte, ses eaux restant tranquilles et ne se mouvant nulle part; mais à l'aide de la brise fraîche qui soufflait vers mon île, je m'en approchai, quoiqu'avec plus de lenteur que lorsque je cédais à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais éloigné d'une lieue de mon île, quand je découvris la pointe des rochers qui causaient tout cet embarras. Ils s'étendaient au sud; et comme ils y avaient formé ce furieux courant, ils y avaient aussi fait une barre qui portait au nord. Elle était forte, et ne me conduisait pas directement à bord de mon île; mais profitant du vent et orientant convenablement ma voile, je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, et au bout d'une heure j'arrivai à un mille du bord : l'eau y était tranquille; je ne tardai donc pas à gagner le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolus de ne plus courir les mêmes risques. Je mis mon canot dans un

petit creux que j'avais remarqué sous des arbres; et las comme je l'étais du travail et des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

A mon réveil, j'étais fort en peine de savoir comment je pourrais faire passer mon canot dans la baie voisine de ma maison; l'y conduire par mer, c'était trop risquer; je connaissais les dangers qu'il y avait du côté de l'est; je résolus donc de côtoyer les rivages



Je fus bientôt endormi. (Page 176.)

de l'ouest; j'espérais y rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. Effectivement j'en rencontrai une après avoir longé la côte l'espace d'une lieue; elle me paraissait fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y mis mon canot : je ne pouvais pas souhaiter de meilleur havre pour cette belle frégate. On aurait dit qu'il avait été creusé exprès dans l'intention de la recevoir.

Je m'occupai ensuite à reconnaître où j'étais, et je vis qu'il n'y avait pas loin du point où je me trouvais à l'endroit où j'avais été lorsque je traversai mon île. Ainsi, laissant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir : j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois; tout y était dans le même état : je l'ai toujours depuis cultivée avec beaucoup de soin; là était, comme j'ai dit, ce que j'appelais ma maison de campagne.

Je sautai la haie, et me couchai à l'ombre, car j'étais d'une lassitude extrême : je m'endormis d'abord. Vous qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de m'entendre réveiller par une voix qui m'appelait à diverses reprises par mon nom : *Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? Robinson Crusoé, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoé, où avez-vous été?*

Comme j'avais ramé tout le matin, et marché toute l'après-midi, j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et croyais rêver que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter *Robinson Crusoé, Robinson Crusoé*, je m'éveillai enfin tout à fait, mais tout épouvanté et dans la dernière consternation. Je me remis un peu néanmoins, après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je reconnus d'abord que c'était lui qui m'avait parlé, car je l'avais instruit à prononcer ces mots. Souvent il venait se reposer sur mon doigt, et approchant son bec de mon visage, il se mettait à crier : *Pauvre Robinson Crusoé, où êtes-vous? où avez-vous été? comment êtes-vous venu ici?* et autres choses semblables.

Mais quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé, excepté mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. « Comment, disais-« je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout « autre ? » Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé ; ainsi j'abandonnai ces réflexions, et l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur mon pouce, et me disait, comme s'il eût été ravi de me revoir : *Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été?* Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez couru sur mer, et j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers par où j'avais passé. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui était près de ma maison; mais, je ne voyais pas que cela fût possible. Je ne voulais plus me hasarder à faire le tour de l'île, du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se resserrait, et mon sang se glaçait dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le connaissais point ; mais j'avais tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je courrais risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état je vécus plus d'un an, tranquille et résigné : hors la société, il ne me manquait rien pour être parfaitement heureux.



XIX

Accroissement de richesses.

Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques auxquelles mes besoins m'obligeaient de me livrer, et surtout je conclus, vu le manque où j'étais de plusieurs outils, que j'avais des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent maître potier; j'avais inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très-commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe; cette invention me causa une joie extraordinaire, et si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais ressenti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensiles de terre, cependant elle tirait la fumée, et servait assez bien pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude, j'y tenais ; mais, dans la croyance qu'il ne se trouvait point de tabac dans mon île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de vannier; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles qui, quoiqu'elles fussent mal tournées, ne laissaient pas de m'être très-utiles. Elles étaient aisées à porter, propres à y serrer plusieurs choses et à aller en chercher d'autres. Si, par exem-

ple, je tuais une chèvre, je la pendais à un arbre, je l'écorchais, l'accommodais, la découpais et l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue : je l'éventrais, je prenais les œufs et quelques morceaux de la chair que j'apportais au logis dans ma corbeille, laissant tout l'inutile. De profondes corbeilles me servaient de greniers pour mon blé, que j'y plaçais dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle m'avait manqué, j'étais tout à fait dans l'impossibilité d'y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis huit ans : je l'avais apprivoisée dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque autre animal de la même espèce; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant dans la onzième année de ma résidence, et mes provisions se trouvant fort diminuées, je commençais à songer au moyen d'avoir des chèvres par adresse. Je souhaitais fort d'en attraper qui fussent en vie, et, s'il était possible, qui fussent pleines.

Pour cet effet je tendis des filets, et je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent; mais comme le fil en était très-faible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvai toujours mes filets rompus et les amorces mangées; je n'en pouvais pas faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avaient coutume de paître; je couvris ces creux

de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parsemant des épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. Je m'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trappes : je les allai visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces en avaient été arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté ; mais au contraire, je travaillai à perfectionner ma trappe. De peur de vous arrêter plus longtemps, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les deux autres femelles.

Le vieux bouc était si farouche que je n'en savais que faire. Je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmener en vie ; ce que j'aurais néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'aurait été facile de le tuer ; mais cela ne m'aurait servi de rien Je le dégageai donc et le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que, par la faim, on pouvait apprivoiser même les lions ; car autrement je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour celui qui leur donne ce qui leur est nécessaire.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un ; et les attachant tous trois à un même cordon, je les

amenai chez moi : ce ne fut pourtant pas sans beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettais devant eux, ils commencèrent à manger et à s'apprivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand même la poudre et le plomb me manqueraient. « Selon toutes les apparences, dis-je, j'aurai dans la suite, autour de ma demeure, un troupeau de chèvres à ma disposition. »

Il me vint dans la pensée que je devrais enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain que j'entourerais d'une haie très-épaisse, afin qu'ils ne pussent pas se sauver et que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus; car j'appréhendais que par ce mélange mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Le projet était vaste pour un seul homme; mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif lorsqu'ils apprendront de moi-même quels arrangements je fis après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais, c'est-à-dire une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversaient, et qui d'un côté était ouverte et de l'autre aboutissait à de grands bois; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de se jouer de ma grande prévoyance quand je leur dirai que, selon mon plan, je devais faire une haie d'une circonférence de deux kilomètres au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas en ce que la haie se trouvait dispro-

portionnée à son enclos, mais en ce que l'enclos étant d'une si grande étendue, les chèvres auraient pu y devenir sauvages tout autant que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu les attraper.

J'avais déjà fait environ cinquante mètres de ma haie, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, et je résolus que sa longueur ne serait que d'environ cent vingt mètres, et sa largeur à peu près de cent. Cela me suffisait; cet espace était assez étendu pour qu'un troupeau médiocre de chèvres pût y vivre; que si le troupeau devenait très-nombreux, il m'était aisé d'élargir mon enclos.

Comme ce projet me paraissait bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup d'ardeur; et pendant tout cet intervalle je faisais paître mes chevreaux auprès de moi avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main, et de cette manière, je les rendis tellement apprivoisés, que lorsque mon enclos fut fini et que je les eus débarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout en bêlant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux; deux ans après, j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y ménageai plusieurs petits parcs pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément, et des portes pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à profiter du

lait de mes chèvres. La première pensée qui m'en vint me causa un très-grand plaisir. Ainsi, sans hésiter un seul instant, je fis une laiterie. Mes chèvres me rendaient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais trait ni vache ni chèvre et n'avais jamais vu faire le fromage ni le beurre; je vins pourtant à bout, après bien des essais et plusieurs tentatives infructueuses, de faire du beurre et du fromage, et depuis je n'en ai jamais manqué.



Je songeai à profiter du lait de mes chèvres. (Page 184.)

Il n'y a point d'homme si sérieux qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille.

J'étais le roi et le seigneur de toute l'île; maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les pendre, les écarteler, les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dînais comme un roi, à la vue de toute ma cour : mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avait



Je dinais comme un roi, à la vue de toute ma cour. (Page 184.)

seul la permission de parler. Mon chien, qui alors était devenu vieux et chagrin, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table et l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étaient pas les mêmes que ceux que j'avais apportés avec moi du vaisseau. Il y avait longtemps que ces derniers étaient morts; mais ils avaient eu des petits; j'avais gardé deux de ces petits et les avais élevés; les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages.

Je souhaitais beaucoup d'avoir mon canot; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à de nouveaux hasards. Quelquefois je songeais au moyen de l'amener, en côtoyant, dans ma baie; et d'autres fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Mais il me prit un jour une si violente envie de me porter à la pointe de l'île où j'avais déjà été et d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en chemin.

Si dans la province d'York on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, on s'épouvanterait ou l'on ferait des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur l'esquisse que j'en vais tracer.

Je portais un chapeau d'une hauteur effroyable et sans forme, fait de peau de chèvre; j'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc qui me couvrait tout le cou : c'était afin de me préserver des ardeurs du soleil et de peur que la pluie n'entrât sous mes habits, car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte faite, de même que mon chapeau, de peau de chèvre. Les bords en descendaient jusqu'au-dessous de mes genoux; quant à mes pantalons, c'était la peau d'un vieux bouc qui en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendait, comme les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressemblait néanmoins assez à des bottines : je les attachais comme on attache les guêtres. Elles étaient, de même que tous mes autres habits, d'une forme étrange et barbare.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais une scie et une hache, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Je portais un autre ceinturon, mais qui n'était pas aussi large ; il pendait par-dessus mon cou, et à son extrémité, qui était sous le bras gauche, pendaient aussi deux poches faites de la même matière que le reste ; dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi brûlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin, et qui n'était éloigné de l'équateur que de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissée croître jusqu'à la longueur de vingt centimètres ; mais comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près, hors celle qui me croissait sur la lèvre supérieure. Je m'étais

fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la mahométane et telle que la portaient les Turcs que j'avais vus à Salé, car les Maures n'en ont point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une telle longueur que j'y aurais pu pendre mon chapeau; mais j'ose bien assurer qu'elles étaient si longues et si bizarrement arrangées, qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage ; j'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, tout droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris bien aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire. J'y montai, et quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille! Point de mouvement impétueux, point de courant, pas plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon esprit, afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, parce que je soupçonnais que le furieux courant dont j'ai parlé n'avait d'autre cause que le reflux de la marée. Je ne fus pas longtemps sans être au fait de cette étrange mutation de la mer ; car je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux de la marée, partant de l'ouest et se joignant au cours de quelque rivière, était la cause du courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Et, selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violents, le courant s'étendait jusque sur l'île ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations ; mais celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant, de même que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'il ne

portait pas directement à mon île ; il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De toutes ces observations, je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux, il me serait très-aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une frayeur si extraordinaire, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse : c'était de faire un autre canot. Ainsi j'en aurais eu deux, l'un pour ce côté de l'île et l'autre pour l'autre côté.

J'avais, comme on sait, deux habitations, s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le roc : je m'y étais ménagé plusieurs chambres. Dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais les grands pots de terre dont j'ai fait ci-dessus la description, et quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenait cinq ou six boisseaux. Ces corbeilles me servaient à recueillir et garder mes provisions, et particulièrement mes grains ; les uns encore dans leurs épis, et les autres nus, et que j'avais froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre un lieu habité.

Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais un champ où je semais mes grains. Et comme je le cultivais avec le plus grand soin, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il y avait eu pour moi nécessité d'avoir plus de grains, j'aurais pu agrandir ce champ sans beaucoup de peine.

Outre cette habitation, j'en avais une autre que j'appelais ma métairie ou ma maison de campagne. J'y avais un beau berceau de verdure, que j'entretenais avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondais la haie qui fermait ma plantation, de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui dans l'origine n'étaient que des pieux, mais qui étaient devenus avec le temps des arbres très-élevés et bien enracinés, je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus et par là jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit, j'avais ma tente : c'était une pièce d'une voile bien étendue sur des perches. Sous cette tente j'avais placé un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avais tuées, et d'autres substances molles. Une couverture de lit sauvée du naufrage et un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà quelle était la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale.

A côté, et tout aux environs de mon berceau, étaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres; et comme j'avais pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies. Je portai même mon travail et mes soins sur cet article jusqu'à planter tout autour de mes haies de petits pieux en très-grand nombre et fort serrés. C'était une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvait pas fourrer la main; et dans la suite ces pieux, ayant pris racine et croissance, comme ils firent par le premier temps pluvieux, rendirent mes haies aussi fortes et même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux prouvaient bien que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni peines

pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. « Le troupeau de chèvres, disais-je en moi-même, est pour toute ma vie, fût-elle de quarante années, un vivant magasin de viande, de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc rien négliger pour ne pas les perdre. »

Mes vignes étaient aussi dans ces quartiers : j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible. C'étaient mes mets les plus délicieux : ils me servaient de médecine, de nourriture et de rafraîchissements.

D'ailleurs cet endroit se trouvait justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avais mis mon canot. Lorsque j'allais le visiter, je m'arrêtais dans ce lieu et j'y couchais une nuit. J'avais toujours eu grand soin de mon canot : j'éprouvais beaucoup de plaisir à me promener sur la mer; mais je prenais garde à ne pas trop m'éloigner du rivage : je n'osais m'en écarter tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard ne m'emportât bien loin de mon île.

Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai dépeint jusqu'ici.

XX

Rencontre alarmante. Dangers, Mesures de précaution.

Un jour, que j'allais à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nu. Jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur ; je

m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre ou comme si j'eusse vu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi; mais je ne vis et n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour voir plus au loin; j'en descendis et j'allai au rivage, mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler. J'y retournai, dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une imagination sans fondement; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme.

Je ne savais qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien ne m'est-il pas venu dans l'esprit d'idées folles et de pensées bizarres, pendant que je m'enfuyais à ma forteresse !

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit : je ne puis même me souvenir si j'y entrai par l'échelle ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte. J'étais trop effrayé pour que cela soit resté dans ma tête. Jamais lapin ni renard ne se réfugia dans son terrier avec plus de frayeur que moi dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignais de la cause de ma frayeur, mes craintes s'augmentaient encore, au contraire de ce qui arrive ordinairement. Mes idées effrayantes me troublaient tellement que, quoique fort éloigné de l'endroit où j'avais pris cette alarme, mon imagination ne me re-

présentait rien qui ne fût triste et affreux. Quels êtres avaient laissé l'empreinte que je venais d'apercevoir? Bien certainement, ce ne pouvait être que des sauvages



Je découvris les marques d'un pied nu. (Page 193.)

du continent qui, s'étant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires, ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie

de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je rendais grâces au ciel de ce que je ne m'étais pas trouvé alors dans cet endroit de l'île et de ce que mon canot avait échappé à leurs yeux, car s'ils l'avaient vu, ils en auraient certainement conclu que l'île était habitée, ce qui aurait pu les porter à me chercher et m'aurait fait découvrir.

Dans certains moments je m'imaginais que mon canot avait été trouvé, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle; je m'attendais à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignais que quand même je pourrais me dérober à leur barbarie, ils ne trouvassent mon enclos, ne détruisissent mon blé, n'emmenassent mon troupeau et ne me réduisissent ainsi à mourir de faim.

Dans cette situation, je me reprochais d'avoir eu la paresse de ne semer qu'autant de grain qu'il m'en fallait jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvais ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à mourir de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrètes, opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions? Nous haïssons aujourd'hui ce que nous chérissions hier; nous désirons un objet avec ardeur, et quelques moments après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste et remarquable exemple de cette vérité. Autrefois, je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine : je me regardais comme un homme que le

ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivants, et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection, et la plus grande grâce, après mon salut, que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent, je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce; l'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Un matin, étant dans mon lit, inquiété par mille pensées touchant le danger que j'avais à craindre des sauvages, je me trouvais dans l'accablement le plus triste, quand tout d'un coup ce passage des saintes Écritures me revint dans l'esprit : « Invoque-moi au jour de ta détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras. »

Là-dessus je me lève, non-seulement rempli d'un nouveau courage, mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prières; quand elles furent finies, je pris la Bible et, en l'ouvrant, les premières paroles qui frappèrent mes yeux furent celles-ci : « Pense au Seigneur, et aie bon courage, et il fortifiera ton cœur. » La consolation que j'en tirai fut inexprimable : elle remplit mon âme de reconnaissance pour la Divinité et dissipa absolument mes frayeurs.

Au milieu de ce flux et reflux de pensées et d'inquiétudes, je me mis un jour dans l'esprit que le sujet de ma crainte n'était peut-être qu'une chimère, et que le vestige que j'avais remarqué pourrait bien être la marque de mon propre pied. « Peut-être, dis-je, en sortant de mon canot, ai-je pris le même chemin qu'en y entrant; mes propres vestiges m'ont effrayé, j'ai joué le rôle de ces fous qui font des histoires de spectres et d'apparitions, et qui ensuite sont plus alarmés de leurs fables que ceux devant qui ils les débitent. »

Là-dessus je repris courage et je sortis de ma retraite pour aller fureter partout à mon ordinaire. Je n'étais pas encore sorti de mon château pendant trois jours et autant de nuits, et je commençais à souffrir de la faim, n'ayant rien chez moi que quelques biscuits et de l'eau; je songeai d'ailleurs que mes chèvres avaient besoin qu'on tirât leur lait, ce qui était d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avais pas tort d'en être en peine : les pauvres animaux avaient beaucoup souffert, plusieurs en étaient très-malades, et le lait de la plupart était desséché.

Étant donc encouragé par la pensée que je n'avais eu peur que de mon ombre, j'allai à ma maison de campagne pour traire mon troupeau; mais on m'aurait pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchais, combien de fois je regardais derrière moi, comme je posais de temps en temps à terre mon seau à lait, et courais avec autant de vitesse que s'il se fût agi de sauver ma vie.

Cependant, y ayant été de cette manière-là pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, et je me confirmai dans le sentiment que j'avais été la dupe de mon imagination. Je ne pouvais pas pourtant en être pleinement convaincu avant de me transporter sur les lieux, et de mesurer le vestige qui m'avait donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en question, je vis évidemment qu'il n'était pas possible que je fusse sorti de ma barque près de là; d'ailleurs, je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations. Un frisson me saisit, comme si j'avais eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou bien que l'île était habitée,

et que je courais risque d'être attaqué à l'improviste, sans savoir de quelle manière me précautionner.

Dans quelles bizarres résolutions les hommes ne se jettent-ils pas quand ils sont agités par la crainte! Cette passion les détourne de se servir des moyens que la raison même leur offre pour les secourir. Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, et d'aller chercher dans un autre coin de l'île des ressources pareilles à celles que je voulais sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison de campagne et ma hutte, et de bouleverser mes deux terres couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'au moindre soupçon capable de les animer à la découverte des habitants de l'île.

C'était là le sujet de mes réflexions pendant la nuit suivante, quand les frayeurs qui avaient saisi mon âme étaient encore dans toute leur force. C'est ainsi que la peur du danger est mille fois plus effrayante que le danger lui-même, quand on le considère de près; c'est ainsi que l'inquiétude que cause un mal éloigné est souvent plus insupportable que le mal même.

Ce chaos de pensées me tint éveillé pendant toute la nuit; mais à l'approche du jour je m'endormis : la fatigue de mon âme et l'épuisement de mes esprits me procurèrent un sommeil très-profond. Quand je me réveillai, je me trouvai beaucoup plus tranquille, et je commençai à raisonner sur mon état d'une manière calme. Après un long plaidoyer avec moi-même, je conclus qu'une île si agréable, si fertile, si voisine du continent ne devait pas être aussi abandonnée que je l'avais cru; qu'à la vérité il n'y avait point d'habitants fixes, mais qu'apparemment on y venait quelquefois

avec des chaloupes, ou volontairement, ou quand on y était amené par la force des vents contraires. De l'expérience de quinze années, pendant lesquelles j'avais toujours vécu sans apercevoir seulement l'ombre d'une créature humaine, je croyais pouvoir inférer qui si de temps en temps les gens du continent étaient forcés d'y prendre terre, ils se rembarquaient dès qu'ils le pouvaient, puisque jusqu'ici ils n'avaient pas trouvé à propos de s'y établir. Je vis parfaitement bien que tout ce que j'avais à craindre, c'étaient ces descentes accidentelles contre lesquelles la prudence voulait que je cherchasse une retraite sûre.

Je commençai alors à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant et de lui avoir donné une sortie dans l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je résolus de me faire un second retranchement également en demi-cercle, à quelque distance de mon rempart, à la place même où douze ans auparavant j'avais planté une double rangée d'arbres. Je les avais mis si serrés, qu'il ne me fallait qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

Je me trouvais ainsi sous deux remparts : celui de dehors était fortifié de pièces de bois, de vieux câbles et de tout ce que j'avais jugé propre à le renforcer, et je le rendis épais de plus de dix pieds à force d'y apporter de la terre et de lui donner de la consistance en marchant dessus. Je pratiquai cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras, dans lesquelles je mis les cinq mousquets que j'avais tirés du vaisseau, comme j'ai dit auparavant, et je les plaçai en guise de canons sur des espèces d'affûts, de telle manière que je pouvais faire feu de toute mon artillerie en deux minutes; je me fatiguai pendant plusieurs mois à mettre ce re-

tranchement dans sa perfection, et je n'eus point de repos avant de le voir fini.

Cet ouvrage étant achevé, je remplis un grand espace de terre, hors du rempart, de rejetons d'un bois semblable à de l'osier, propre à s'affermir et à croître en peu de temps. Je crois que j'en enfonçai dans la terre, en une seule année, plus de vingt mille, de manière que je laissais un vide assez grand entre ces bois et mon rempart, afin que je pusse découvrir l'ennemi, et qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après ils formaient déjà un bocage épais; et au bout de six ans, j'avais devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur et d'une si grande force, qu'elle était absolument impénétrable, et qu'âme qui vive ne se serait imaginé qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avais point laissé d'avenue à mon château, je me servais pour y entrer et pour en sortir de deux échelles; avec la première je montais jusqu'à un endroit du roc, où il y avait place pour poser la seconde, et quand je les avais retirées l'une et l'autre, il n'aurait été possible à personne de venir à moi sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, quand quelqu'un aurait eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se serait encore trouvé au delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence humaine pouvait me suggérer, et l'on verra bientôt que ces précautions n'étaient pas absolument inutiles, quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me les inspirât.

Pendant ces occupations, je ne laissais pas d'avoir l'œil sur mes autres affaires; je m'intéressais surtout

à mon petit troupeau de chèvres, qui commençaient non-seulement à être d'une grande ressource pour moi dans les occasions présentes, mais qui, pour l'avenir, me faisaient espérer l'épargne de mon plomb, de ma poudre et de mes fatigues, que sans elles j'aurais dû employer à la chasse des chèvres sauvages.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'insulte. Le premier était de creuser une autre caverne sous terre et de les y faire entrer toutes les nuits, et le second, de faire deux ou trois autres petits enclos éloignés les uns des autres, et le plus cachés qu'il fût possible, dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chèvres, afin que si quelque désastre arrivait au troupeau en général, je me trouvasse en état de le remettre sur pied en peu de temps et avec peu de peine : quoique ce dernier parti fût d'une exécution longue et pénible, il me parut le plus raisonnable.

Pour réaliser ce dessein, je me mis à parcourir tous les recoins de l'île, et je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitais. C'était une pièce de terre unie au beau milieu des bois les plus épais, où, comme j'ai dit, j'avais failli me perdre un jour en revenant de la partie orientale de l'île. Elle offrait une espèce de parc dont la nature avait déjà fait presque tous les frais, et qui par conséquent n'exigeait pas un travail aussi rude que celui que j'avais employé à mes autres enclos.

Je mis aussitôt la main à l'œuvre, et dans moins d'un mois j'avais si bien aidé la nature, que mes chèvres, qui étaient déjà passablement bien apprivoisées, pouvaient être en sûreté dans cet asile.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail, et il y avait déjà deux ans que je vivais dans ces

transes mortelles et dans l'accablement naturel à un homme environné de dangers, et qui doit s'attendre chaque jour à être mis en pièces et mangé avant la fin de la nuit.

Après avoir mis en sûreté de cette manière une partie de ma provision vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un second lieu propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour, m'avançant vers la pointe occidentale de l'île, plus loin que je ne l'avais encore fait, je crus apercevoir, d'une hauteur où j'étais, une chaloupe bien avant dans la mer ; j'avais trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avais sauvés du vaisseau, mais par malheur je n'en avais pas alors sur moi et je ne pus pas distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de les y fixer. Ainsi, je restai dans l'incertitude si c'était une chaloupe ou non, et cela me fit prendre la résolution de ne plus sortir jamais sans une de mes lunettes.

Étant descendu de la colline, et me trouvant dans un endroit où je n'avais encore jamais été, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme n'était pas une chose fort rare dans mon île, et que si une Providence particulière ne m'avait pas jeté du côté où les sauvages ne venaient jamais, j'aurais su qu'il était très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île, quand ils se trouvaient par hasard trop avant dans la haute mer. J'aurais appris encore qu'après quelque combat entre les canots de différentes peuplades, les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur mon rivage, pour les tuer et pour les manger en vrais cannibales qu'ils étaient.

Ce qui m'instruisit de ce que je viens de dire, c'est un spectacle qui s'offrit alors à moi sur le rivage du côté du sud-ouest, spectacle qui me remplit d'étonne-

ment et d'horreur : j'aperçus la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds et d'autres ossements humains ; je remarquai près de là les restes d'un feu, et un banc



La terre était parsemée d'ossements humains. (Page 203.)

creusé dans la terre, en forme de cercle, où sans doute ces abominables sauvages s'étaient placés pour faire leur épouvantable festin.

Cette cruelle vue suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers : toutes mes appréhensions étaient étouffées par les impressions que me donnait cette brutalité infernale. J'en avais entendu parler souvent, et cependant la vue ne m'en choqua pas moins que si la chose ne m'était jamais entrée dans l'imagination; je détournai mes yeux de ces horreurs, je sentis de cruelles pensées, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé par un vomissement très-violent; quand je fus revenu à moi-même, je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit et je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je me fus éloigné de cet horrible lieu, je m'arrêtai tout court, comme un homme frappé de la foudre; en reprenant mes sens, j'élevai les yeux au ciel, et le cœur attendri, les yeux pleins de larmes, je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde étrangère à de telles abominations.

L'âme pleine de ces sentiments, je revins chez moi plus tranquille que je ne l'avais jamais été, parce qu'il me paraissait certain que ces misérables n'abordaient jamais l'île dans le dessein d'y faire quelque butin, n'ayant besoin d'y rien chercher, ou ne s'attendant pas apparemment à y trouver grand'chose, pensée dans laquelle ils étaient peut-être confirmés par les courses qu'ils pouvaient avoir faites dans les forêts.

J'avais déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, et je pouvais espérer d'en passer encore autant avec le même bonheur, pour peu que je ne me découvrisse pas moi-même, ce qui n'était nullement mon dessein, à moins que de trouver l'occasion de faire connaissance avec une meilleure espèce d'hommes que des cannibales.

Cependant, l'horreur qui me resta de leur brutale

coutume me jeta dans une espèce de mélancolie qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes « propres domaines, » j'entends par là « mon château, ma maison de campagne, et mon nouvel enclos dans les bois ; » je n'allais dans ce dernier lieu, qui était la demeure de mes chèvres, que quand il le fallait absolument. Je n'avais garde non plus d'aller examiner l'état de mon canot, et je résolus plutôt d'en construire un autre ; car de faire le tour de l'île avec l'ancien, afin de l'approcher de mon habitation, il n'y fallait plus songer, puisque c'était le vrai moyen de rencontrer en mer ces abominables sauvages et de tomber entre leurs mains.

Enfin, le temps et la certitude où j'étais que je ne courais aucun risque d'être découvert me remirent peu à peu dans ma manière de vivre ordinaire, si ce n'est que j'avais l'œil au guet plus qu'auparavant, et que je ne tirais plus mon fusil de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard ils se trouvaient dans l'île. C'était par conséquent un grand bonheur pour moi de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées, et de n'être pas contraint d'aller à la chasse des chèvres sauvages. Si j'en attrapais quelqu'une de temps à autre, ce n'était que par le moyen de piéges et de trappes. Je ne sortais pourtant jamais sans mon mousquet, et comme j'avais sauvé trois pistolets du vaisseau, j'en avais toujours deux pour le moins que je portais à ma ceinture de peau de chèvre. J'y ajoutais un de mes grands coutelas que je m'étais mis à fourbir. On croira facilement que dans mes sorties j'avais l'air formidable, si l'on ajoute à la description que j'ai faite auparavant de ma figure, les deux pistolets et ce large sabre qui pendait à mon côté, sans fourreau.

Dès lors, considérant ma condition d'un œil tranquille, je commençai à la trouver supportable.

Quoique peu de choses me manquassent, je remarquai pourtant avec chagrin que mes frayeurs et les soins que j'avais eus de ma conservation avaient émoussé ma subtilité ordinaire dans la recherche des choses qui pouvaient m'être utiles; ces craintes m'avaient fait négliger, entre autres, une heureuse idée qui m'avait occupé autrefois, savoir : de sécher une partie de mon grain et de le rendre propre à faire de la bière.

Ce projet me paraissait fort bizarre à moi-même, à cause de ce qui me manquait pour parvenir à mon but : je ne possédais point de tonneaux pour conserver ma bière, et comme je l'ai déjà dit, j'avais autrefois employé le travail de plusieurs mois pour en construire sans pouvoir en venir à bout; d'ailleurs, j'étais dépourvu de houblon pour la rendre susceptible de se conserver, de levûre pour la faire fermenter, et de chaudière pour la faire bouillir. Nonobstant tous ces inconvénients, je suis persuadé que sans les appréhensions que m'avaient causées les sauvages, j'aurais entrepris cette fabrication, et peut-être avec succès, puisque rarement j'abandonnais un dessein quand il m'était une fois bien entré dans la tête et que j'avais commencé à y mettre la main.

XXI

Agitation d'esprit. Projets homicides.

Mais à présent mon esprit inventif s'était tourné d'un tout autre côté, et je ne faisais que songer nuit et jour au moyen de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs divertissements sanguinaires, et de sauver leurs victimes, s'il était possible : je remplirais un volume plus gros que celui-ci de toutes les pensées qui roulaient dans mon imagination sur le moyen d'exterminer une troupe de ces sauvages, ou du moins de leur donner une alarme assez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île. Mais tout cela n'aboutissait à rien : mon unique ressource était en moi-même; et que pouvait faire un seul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javelots, de dards et de flèches, dont les coups étaient aussi sûrs que ceux de nos armes à feu?

Quelquefois, je songeais à creuser une mine sous l'endroit où ils faisaient leur feu et à y placer cinq ou six livres de poudre à canon qui, s'allumant dès que leur brasier y pénétrerait, ferait sauter en l'air tout ce qui se trouverait aux environs. Mais j'étais fâché de perdre tout d'un coup tant de poudre de ma provision, qui ne consistait plus que dans un seul baril; de plus, je ne pouvais avoir aucune certitude du bon effet de ma mine, qui peut-être n'aurait fait que leur griller les oreilles, sans leur donner assez de frayeur pour les obliger d'abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entreprise, et je me proposai plutôt de

me mettre en embuscade dans un lieu convenable avec mes trois fusils chargés à double charge, et de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire, bien certain d'en tuer ou d'en blesser du moins deux ou trois à chaque coup, et de venir facilement à bout du reste, fussent-ils une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit favorable à mon embuscade, et je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin, avec lequel je commençai à me familiariser, surtout dans le temps que mon esprit était plein d'idées de vengeance et de carnage, car je n'étais que plus animé à l'exécution de mon dessein par les marques de la barbarie de ces cruels anthropophages.

A la fin je trouvai sur un des côtés de la colline, une place commode où je pouvais attendre en sûreté l'arrivée de leurs barques, et de laquelle, pendant qu'ils débarqueraient, je pouvais me glisser dans le plus épais du bois; j'y avais découvert un arbre assez creux pour me cacher entièrement; de là je pouvais épier tous leurs mouvements, et viser sur eux quand ils se trouveraient si serrés autour de leur épouvantable festin, qu'il serait presque impossible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat du premier coup.

Résolu d'exécuter mon entreprise, je préparai deux mousquets et mon fusil de chasse; je chargeai chaque mousquet de ferraille et de quatre ou cinq balles de pistolet, et le fusil d'une poignée de mon plus fort plomb; je laissai couler aussi quatre balles dans chaque pistolet, et dans cette position, fourni de munitions pour une seconde et troisième décharge, je me préparai au combat.

Dans cette résolution je ne manquai pas de me trou-

ver tous les matins au haut de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette manière, sans faire la moindre découverte et sans voir la moindre barque, non-seulement auprès du rivage, mais même dans tout l'Océan, autant du moins que ma vue, aidée par mes lunettes, pouvait s'étendre.

Pendant tout ce temps-là, mon projet subsistait dans toute sa vigueur, et je continuai à être dans la disposition d'esprit nécessaire pour massacrer une trentaine de ces sauvages, afin de les punir d'un crime dans lequel je n'étais intéressé que par la chaleur d'un zèle déplacé. Il ne me venait pas seulement à l'esprit que ces pauvres gens n'avaient pas d'autre guide pour leur conduite que leurs passions corrompues, et qu'une tradition malheureuse les avait familiarisés avec une horrible coutume.

A la fin, la fatigue de tenter si longtemps en vain la même entreprise me fit raisonner avec justesse sur l'action que j'allais commettre : « Quelle autorité, me dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge et bourreau sur ces misérables sauvages? Quel droit ai-je de venger dans leur sang le sang qu'ils répandent? Ces hommes ne m'ont jamais fait de mal personnellement, et ce que je veux entreprendre ne saurait être excusé que par la nécessité où je pourrais me trouver de me défendre moi-même contre leurs attaques. »

Ces considérations calmèrent ma fureur, et peu à peu je renonçai aux mesures que j'avais prises, en reconnaissant qu'elles étaient injustes et qu'il ne me serait permis de les exécuter que dans le cas où les sauvages commenceraient les hostilités contre moi.

Je m'arrêtai à cette résolution, d'autant plus volon-

tiers que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendait absolument à ma ruine; car c'était assez qu'un seul sauvage de toute une troupe pût échapper à mes mains, pour faire connaître mon existence à tout un peuple et l'animer à venir venger la mort de leurs compatriotes.

Je conclus donc que je ne devais aucunement me mêler des actions des sauvages, et que mon unique affaire était de me tenir à l'écart et de ne pas leur laisser soupçonner qu'il y eût un homme dans l'île.

Cette prudence était soutenue par la religion, qui me défendait de tremper mes mains dans le sang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi : car pour les crimes que l'habitude avait rendus communs à tous ces peuples, je devais les abandonner à la justice de Dieu.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière, sans chercher le moyen de les attaquer; je ne daignai pas une seule fois monter sur la colline pour examiner s'ils avaient débarqué ou non, craignant toujours d'être tenté par quelque occasion avantageuse de renouveler mes desseins contre eux. J'éloignai mon canot et le conduisis du côté oriental de l'île, où je le plaçai dans une cavité que je trouvai sous des rochers élevés, et que les courants rendaient inabordables aux canots des sauvages.

Je vécus depuis ce temps-là plus retiré que jamais, ne sortant que pour m'acquitter de mes devoirs ordinaires, savoir : pour traire mes chèvres et pour nourrir le petit troupeau que j'avais caché dans le bois, qui, étant tout à fait de l'autre côté de l'île, se trouvait entièrement hors d'insulte; car, selon toutes les apparences, les cannibales n'étaient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage; et ils y avaient été souvent,

aussi bien avant que j'eusse pris toutes mes précautions qu'après. Quand j'y pensais, je réfléchissais avec horreur sur la situation où j'aurais été si je les eusse rencontrés autrefois, quand nu et désarmé, je n'avais pour ma défense qu'un seul fusil chargé de menu plomb. Je parcourais sans cesse dans ce temps-là toute mon île; et quelle aurait été ma frayeur si, au lieu de voir un seul vestige, j'eusse trouvé une vingtaine de sauvages, qui n'auraient pas manqué de me donner la chasse et de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course!

Je frissonnais en songeant qu'il n'y aurait eu aucune ressource pour moi dans cette occasion. Les inquiétudes et les dangers dans lesquels je passais ma vie me détournaient entièrement du soin de rechercher ce qui pouvait me rendre l'existence plus douce; je songeais plus à vivre qu'à vivre agréablement. Je ne me souciais plus de mettre quelque part un clou, ou d'affermir un morceau de bois, de crainte de faire du bruit; beaucoup moins avais-je le cœur de tirer un coup de fusil, et c'était avec toute l'inquiétude possible que je me hasardais à allumer du feu, dont la fumée, visible à une grande distance, aurait pu aisément me trahir. Pour cette raison, je transportai les choses qui demandaient l'emploi du feu du côté de mon appartement dans le bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées et venues, et avec tout le ravissement imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont je suis sûr que jamais sauvage n'avait vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y pénétrer; ce que peu d'hommes eussent osé hasarder, à moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était derrière un grand

rocher, et je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques grosses branches d'arbre pour les brûler et pour en conserver le charbon, moyen dont je m'étais avisé pour éviter de faire de la fumée en cuisant mon pain et en préparant mes autres mets.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étais entré, après que, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'y eus aperçu deux grands yeux brillants comme deux étoiles.

Au bout de quelques moments je repris courage, et me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre d'une manière brusque; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées et d'un autre soupir encore plus terrible. Une sueur froide couvrit tout mon corps, et si j'avais eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se dresser, l'auraient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte, et avançant avec intrépidité, je découvris un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, couché par terre et prêt à mourir de vieillesse.

Je le poussai un peu pour essayer si je pourrais le faire sortir de là, et il fit quelques efforts pour se lever sans pouvoir y réussir. Je m'en mettais peu en peine, persuadé que tant qu'il serait en vie il ferait la même peur à quelque sauvage, s'il était assez hardi pour se fourrer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé alors, je portai mes yeux de tous côtés, et je trouvai la caverne assez étroite et sans figure régulière, puisque la nature seule y avait travaillé sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse, qu'il était impossible d'y entrer autrement qu'en marchant sur les mains : ce que je différai de faire jusqu'à ce que je pusse tenter l'aventure, muni de chandelle et d'un fusil à faire du feu. J'y revins le jour d'après avec une provision de six grosses chandelles que j'avais faites de graisse de chèvre; et, après avoir rampé par cette ouverture étroite l'espace de dix mètres, je me vis beaucoup plus au large. Je me trouvai sous une voûte, élevée à peu près de la hauteur de vingt pieds, et je puis certifier que dans toute l'île il n'y avait rien de si beau et de si digne d'être visité que ce souterrain; la lumière des deux chandelles que j'avais allumées était réfléchie de plus de cent mille manières par les parois de la grotte. Je ne saurais dire ce qui leur donnait cet éclat; était-ce des diamants, d'autres pierres précieuses, ou bien de l'or? cette dernière supposition me paraît la plus vraisemblable.

En un mot, c'était la plus belle grotte qu'on puisse imaginer, quoique parfaitement obscure; le fond en était uni et sec, couvert d'un sable très-fin; on n'y voyait aucune trace d'animal venimeux, aucune vapeur ne s'y faisait sentir, aucune humidité ne se manifestait sur les murailles.

Le seul désagrément, c'était la difficulté de l'entrée; mais ce désagrément même en faisait la sûreté. J'étais charmé de ma découverte, et je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont la conservation m'inquiétait le plus, surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre que j'avais sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avait pénétré de tous côtés, à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre mouillée avait formé une espèce de croûte qui avait conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque; de cette manière il me restait au centre du baril environ soixante livres de bonne poudre à canon, que je portai dans ma grotte avec tout le plomb que j'avais encore, et je n'en gardai dans mon château que ce qui m'était nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation, je me comparais aux géants de l'antiquité qui habitaient des antres inaccessibles, et j'étais bien persuadé que lorsque les sauvages me donneraient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'atteindraient pas, ou du moins n'oseraient m'attaquer de vive force dans ma nouvelle grotte.

Le vieux bouc mourut le jour d'après ma découverte, à l'entrée de ma caverne; je trouvai plus à propos de l'y enterrer que de m'efforcer de tirer le cadavre dehors.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre, que, sans la crainte des sauvages, j'aurais été content d'y passer le reste de mes jours et de mourir dans la grotte où j'avais donné la sépulture au pauvre animal. Je m'étais même ménagé de quoi m'amuser et me divertir, ressource qui m'avait manqué autrefois : j'avais enseigné à parler à mon perroquet, comme je l'ai dit auparavant; et il s'en acquittait si bien, que sa conversation a été un grand agrément pour moi pendant vingt-six ans que nous

avons vécu ensemble. On débite dans le Brésil que ces animaux vivent un siècle entier : il vit donc peut-être encore, et il appelle, selon sa coutume, le *pauvre Robinson Crusoé*. Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes chats, je n'en avais gardé auprès de moi que deux ou trois favoris, dont j'avais grand soin de noyer les petits dès qu'ils venaient au monde. J'avais aussi deux chevreaux que j'avais accoutumés à manger de ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoé*, mais qui étaient fort éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel aussi j'avais pris beaucoup de peine. Je possédais encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorais les noms ; je les avais attrapés sur le rivage, et leur avais coupé les ailes ; ils habitaient et pondaient dans le jeune bois planté de mes propres mains devant le retranchement de mon château, et ils contribuaient beaucoup à mon divertissement. J'étais content, encore un coup, pourvu que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le ciel en avait ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire d'en tirer la réflexion suivante : combien de fois n'arrive-t-il pas dans le cours de notre vie que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, et qui nous paraît le plus terrible, devient, quand nous y sommes tombés, la porte de notre délivrance, pour ainsi dire, et l'unique moyen de finir nos malheurs ! Cette vérité a été surtout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire, comme le lecteur le verra bientôt.

XXII

Apparition des sauvages. Naufrage d'un navire espagnol.

C'était au mois de décembre, temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeait à passer les jours presque entiers à la campagne; un matin, sortant, un peu avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi. Elle ne s'offrait pas du côté où j'avais observé que les sauvages abordaient d'ordinaire; je vis avec la plus vive douleur que c'était du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avais beaucoup de peine à me croire en sûreté, parce que la vue de mon grain à moitié coupé pouvait découvrir aux sauvages que l'île était habitée, et les porter à me chercher partout jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette appréhension, je retournai vers mon habitation, et ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défense; je chargeai tous mes pistolets aussi bien que l'artillerie que j'avais placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir, sans oublier d'implorer la protection divine; et dans cette attitude j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors. Mais n'ayant personne pour aller à la découverte, et incapable de soutenir plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, et à me mettre ventre à terre; je me servis

de ma lunette d'approche pour reconnaître l'état des choses. Je vis d'abord neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car il faisait une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine destinée pour leurs horribles festins.

Ils avaient avec eux deux canots qu'ils avaient tirés sur le rivage; et comme c'était alors le temps du flux, ils paraissaient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma mon inquiétude : en effet je conclus de là qu'ils venaient et s'en retournaient toujours de la même manière, et que je pouvais parcourir la campagne sans danger durant le reflux, pourvu que je n'eusse pas été découvert auparavant sur le rivage : observation qui me fit continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avais conjecturé; dès que la marée commença à porter du côté de l'occident, je les vis se jeter dans leurs barques et faire force de rames; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'après s'être divertis pendant quelque temps par des danses, comme je le remarquai par leurs postures et par leurs gestes; ils m'avaient paru absolument nus.

Aussitôt que je les vis embarqués, je sortis avec deux fusils sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture et mon large sabre à mon côté, et avec tout l'empressement possible, je gagnai la colline d'où j'avais vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces cannibales; et là je m'aperçus qu'il y avait eu de ce côté trois autres canots qui étaient tous en mer aussi bien que les autres, pour regagner leur continent.

Descendu sur le rivage, je vis de nouveau les horribles traces de leur brutale coutume, et j'en conçus

tant d'indignation, que je résolus alors de nouveau de tomber sur la première troupe que je rencontrerais, quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisaient dans l'île devaient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige. Je vivais pourtant pendant ce temps dans les plus cruelles appréhensions, dont je ne voyais aucun moyen de me délivrer.

J'étais néanmoins toujours dans mon humeur homicide, et j'employais presque toutes les heures du jour, dont j'aurais pu faire un meilleur usage, à dresser le plan d'attaque, pour la première fois que j'en aurais l'occasion, surtout si leurs forces étaient divisées comme dans la dernière circonstance. Je ne réfléchissais pas que si je tuais tantôt quelques gens de leur parti, tantôt quelques autres, ce serait toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrais un plus grand meurtrier que ceux-là mêmes dont je voulais punir la barbarie.

Mes inquiétudes, renouvelées par cette dernière rencontre, répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie : quand je me hasardais à sortir de ma retraite, c'était avec toute la précaution possible et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets dont j'étais environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, et d'être dispensé de faire feu sur les chèvres sauvages ! Il est vrai que le bruit aurait pu mettre en fuite un petit nombre d'Indiens effrayés ; mais je devais être convaincu qu'ils reviendraient avec plusieurs centaines de canots, et je savais ce que j'avais alors à craindre. Cependant je fus assez heureux pour n'en plus voir jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, époque à laquelle j'eus avec eux une rencontre très-surprenante, que je rapporterai dans son lieu.

Durant ces quinze mois, je passais les jours dans des pensées inquiètes, et les nuits j'avais des songes effrayants, qui me réveillaient en sursaut.

C'était à peu près le milieu du mois de mai (selon le poteau où je marquais chaque jour et qui me servait de calendrier) : il s'éleva une tempête terrible, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable, et dans le temps que j'étais occupé à lire dans la Bible, et à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture, je fus surpris d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise était bien différente de toutes celles qui m'avaient saisi jusqu'alors ; je me levai avec tout l'empressement possible, et en un instant je parvins au haut du rocher par le moyen de mes échelles. Dans le même moment, une lumière me prépara à entendre un second coup de canon, qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devait venir de ce côté de la mer où j'avais été emporté dans mon canot par les courants.

Je jugeai d'abord que ce devait être quelque vaisseau en péril qui, par ses signaux, demandait du secours à quelque autre bâtiment qui allait avec lui de conserve. Je songeai, d'après cette circonstance, que si j'étais incapable de lui donner du secours, il m'en pouvait donner peut-être à moi, et dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui était aux environs, j'en fis un feu au haut de la colline, et quoique le vent fût violent, il ne laissa pas de s'enflammer à merveille, et j'étais sûr qu'il devait être aperçu par ceux du vaisseau, si mes conjectures étaient justes. Ils le virent sans doute : car à peine mon feu était-il dans toute sa force, que j'entendis un troisième coup de canon, suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon

feu toute la nuit, et quand il fit jour et que l'air se fut éclairci, je vis quelque chose à une grande distance à l'est de l'île, sans pouvoir le distinguer, même avec mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment pendant tout le jour, et comme je voyais l'objet dans le même lieu, je crus que c'était un vaisseau à l'ancre. Ayant grande envie de satisfaire pleinement ma curiosité, je pris mon fusil et m'avançai à grands pas du côté de la partie méridionale de l'île, où les courants m'avaient porté autrefois au pied de quelques rochers : je montai sur le plus haut de tous et, le temps étant alors serein, je vis, à mon grand regret, le corps du vaisseau qui s'était brisé dans la nuit sur des rocs cachés que j'avais trouvés quand je me mis en mer avec mon canot, et qui, résistant à la violence de la marée, faisaient une espèce de contre-marée par laquelle j'avais été délivré du plus grand danger que j'eusse couru de ma vie.

C'est ainsi que ce qui sauve l'un perd l'autre; car il me semble que ces gens, n'ayant aucune connaissance de ces rochers, entièrement cachés sous l'eau, y avaient été portés pendant la nuit par un vent qui était tantôt est et tantôt est-nord-est. S'ils avaient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auraient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe. Mais les coups de canon qu'ils avaient tirés, en voyant mon feu firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination : tantôt je croyais qu'apercevant cette lumière, ils s'étaient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les flots, extrêmement agités, les avaient emportés; tantôt je m'imaginais qu'ils avaient commencé par perdre leur chaloupe; ce qui arrive souvent quand les vagues, entrant dans le vaisseau, forcent les matelots à mettre la

chaloupe en pièces ou à la jeter dans la mer. D'autres fois, je trouvais très-possible que les vaisseaux qui allaient avec celui-ci de conserve, avertis par ses signaux, en eussent sauvé l'équipage. Dans d'autres moments, je pensais qu'ils étaient entrés dans la chaloupe tous ensemble, et que les courants les avaient emportés dans le vaste Océan, où il n'y avait point de salut à attendre pour eux, et où ils mourraient peut-être de faim.

Tout cela n'était que conjectures, et dans l'état où je me trouvais, je ne pouvais que jeter un œil de pitié sur le sort de ces pauvres gens.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le désir que j'avais de voir au moins un de ces hommes sauvé, afin de trouver un compagnon de ma solitude ; je n'avais jamais tant soupiré après la société de mes semblables, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Je répétai cent fois de suite : « Plût à Dieu qu'un seul fût échappé ! » et, en prononçant ces mots, mon émotion était si vive, que mes mains se joignaient avec une force terrible ; mes dents se serraient tellement dans ma bouche, que je fus longtemps avant de les pouvoir séparer

Mais jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette île, j'ai ignoré si quelqu'un s'était sauvé de ce naufrage. Quelques jours après, j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un mousse noyé. Il avait pour habillement une veste de matelot, une mauvaise paire de culottes et une chemise de toile blanche, de manière qu'il m'était impossible de deviner de quelle nation il pouvait être : tout ce qui se trouva dans ses poches consistait en deux petites pièces d'argent et une pipe à tabac, infiniment plus précieuse pour moi que l'argent.

La mer était cependant devenue calme, et j'avais grande envie de visiter le vaisseau, moins dans l'espérance d'y trouver quelque chose d'utile que pour voir s'il n'y avait pas quelque créature vivante que je pusse sauver.

Dans cet espoir je préparai tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de ma liqueur forte dont



J'aperçus le cadavre d'un mousse. (Page 221.)

j'étais encore suffisamment pourvu, et un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions, je descendis vers mon canot, je le nettoyai, le mis à flot et y portai toute ma cargaison; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'était nécessaire, savoir : du riz, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage et un pot de lait de chèvre. Mon petit bâtiment ainsi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, et,

rasant le rivage, je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est, d'où il fallait entrer dans l'Océan, si j'étais assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les courants qui avaient autrefois failli me perdre, et ce souvenir ne pouvait que me décourager, car si j'avais le malheur d'y donner, ils m'emporteraient certainement bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île, et si un vent un peu gaillard se levait, c'était fait de moi.

J'en étais effrayé au point que je commençai à abandonner ma résolution, et ayant tiré mon canot dans une petite sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre, flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage; j'y restai jusqu'au moment où je vis que la marée changeait, et que le flux commençait à venir, ce qui rendait mon dessein impraticable pendant quelques heures. Là-dessus il me passa par l'esprit de monter sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenaient les courants pendant le flux, afin de juger si, emporté par un des courants en me mettant en mer, je n'en trouverais pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. J'arrivai bientôt sur une hauteur d'où l'on pouvait observer la mer de côté et d'autre, et de là je vis clairement que, comme le courant du reflux sortait du côté de la pointe méridionale de l'île, ainsi le courant du flux rentrait du côté du nord et poussait par conséquent à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, et je le fis après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord ma course vers le nord, jusqu'au moment où je commençai à sentir la faveur du courant qui m'emporta bien avant du côté de l'est, sans me maîtri-

ser assez néanmoins pour m'ôter toute direction de mon bâtiment qui avait un bon gouvernail et que j'aidais encore par ma rame : de cette manière j'allai droit vers le vaisseau, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'était un bien triste spectacle : le vaisseau, qui paraissait espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs : la poupe et une partie du corps de ce vaisseau étaient fracassées par la mer, et comme la proue avait donné contre les rochers avec une extrême violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étaient brisés par la base; mais le beaupré était resté en bon état et paraissait ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur le tillac; me voyant venir, il se mit à gémir et à aboyer. Dès que je l'appelai, il sauta dans la mer et je l'aidai à entrer dans ma barque : le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un morceau de mon pain, qu'il engloutit comme un loup qui aurait pâti pendant quinze jours dans la neige; je lui fis boire ensuite de mon eau fraîche.

Le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux dans le vaisseau était deux hommes noyés dans la chambre de proue, qui se tenaient embrassés l'un l'autre. Il est probable que lorsque le bâtiment toucha, la mer y était entrée si abondamment et avec tant de violence, que ces pauvres gens en avaient été étouffés, de même que s'ils eussent été continuellement sous l'eau.

Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans le bâtiment, et presque toute la cargaison me parut abîmée par l'eau : je vis pourtant quelques tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie; mais ils étaient trop gros pour en tirer le moindre usage. Il y avait encore plusieurs coffres : j'en mis deux dans ma barque, sans examiner ce qu'ils contenaient. Je jugeai

ensuite, par ce que j'y trouvai, que le vaisseau devait être richement chargé; et si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenait, il y a de l'apparence qu'il venait de Buenos-Ayres, dans le sud de l'Amérique, au delà du Brésil, et que sa destination était la Havane et ensuite l'Espagne.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit tonneau qui pouvait contenir environ vingt pots, et je le mis dans ma barque avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet à poudre, où il y en avait à peu près quatre livres : je m'en saisis; mais je laissai là les armes, puisque j'en avais suffisamment; je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes dont j'avais un extrême besoin, comme aussi deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en allai avec cette charge et avec le chien, voyant venir la marée qui devait me ramener chez moi, et le même soir je revins à l'île, extrêmement fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la barque, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, plutôt que dans mon château; mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau était rempli d'une espèce de rhum qui n'était pas aussi bon que celui qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres, ils étaient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi : j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret rempli de liqueurs cordiales excellentes, et en grande quantité; elles étaient dans des bouteilles ornées d'argent, et qui contenaient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qui étaient gâtés par la mer. Il y avait de plus de fort bonnes chemises, quelques cravates de diffé-

rentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, fort utiles pour essuyer le visage dans les grandes chaleurs. Toute cette trouvaille m'était extraordinairement agréable.

Quand je vins au fond du coffre, j'y trouvai trois grands sacs de pièces d'argent, outre un petit papier qui renfermait six doubles pistoles, et quelques petits joyaux d'or qui pouvaient peser ensemble environ une livre.



Je m'en allai avec cette charge et avec le chien. (Page 225.)

Dans l'autre coffre il y avait quelques habits, mais de peu de valeur, et trois flacons pleins d'une poudre à canon très-fine, destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse dans l'occasion. A tout prendre, je tirai peu de fruit de mon voyage ; l'argent m'était de peu de valeur, et j'aurais donné tout ce que j'en avais trouvé pour trois ou quatre paires de bas et de souliers ; j'en avais bon besoin, et depuis

un grand nombre d'années j'étais obligé de m'en passer.

Il est vrai que je m'étais approprié les deux paires de souliers des pauvres matelots que j'avais trouvés noyés dans le vaisseau, mais ils ne valaient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service. Pour finir, je trouvai encore dans le second coffre une cinquantaine de pièces d'argent, mais point de pièces d'or.

Je ne laissai pas de porter tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avais sauvé de notre propre vaisseau. C'était dommage que je n'eusse pas trouvé accessible le fond du bâtiment, j'en aurais pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma petite barque, et j'aurais amassé un trésor considérable, qui eût été dans ma grotte en parfaite sûreté et que j'aurais pu aisément emporter dans ma patrie, si la bonté du ciel permettait un jour que je me tirasse de l'île.

Après avoir mis de cette manière toutes mes acquisitions en lieu sûr, je replaçai ma barque dans sa rade ordinaire, et je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avais laissé. Je me remis à vivre à ma manière accoutumée, et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant un temps je jouis d'un assez grand repos, excepté que j'étais toujours fort sur mes gardes et que je sortais rarement, encore ne le faisais-je jamais qu'avec beaucoup d'inquiétude, à moins de tourner mes pas du côté de l'ouest, où j'étais sûr que les sauvages ne venaient jamais, ce qui me dispensait de me charger dans cette promenade de ce fardeau d'armes qui m'accablait toujours dans mes autres excursions.

Ce fut ainsi que je vécus deux ans de suite, passablement heureux, si mon esprit ne s'était rempli de

mille projets de me sauver de mon île. Quelquefois je voulais faire une seconde visite au vaisseau échoué, où je ne devais plus m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : d'autres fois je songeais à partir, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et je crois fermement que, si j'avais eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avais quitté Salé, je me serais mis en mer à tout hasard.

Un soir, ces pensées m'agitèrent avec une telle force, qu'elles suspendirent pour un temps la tranquillité que m'avait donnée autrefois ma résignation à la volonté de la Providence. Il n'était pas en mon pouvoir de détourner mon esprit de ce projet de voyage qui excitait dans mon âme des désirs si impétueux, que ma raison était incapable d'y résister. Pendant deux heures entières cette passion m'emporta avec tant de violence, qu'elle fit bouillonner mon sang dans mes veines, comme si j'avais eu la fièvre ; mais un épuisement d'esprit, succédant à cette agitation, me jeta dans un profond sommeil.

Il est naturel de penser que mes songes doivent avoir roulé sur le même sujet ; cependant à peine y avait-il la moindre circonstance qui s'y rapportât. Je rêvai que, quittant le matin mon château à mon ordinaire, je voyais près du rivage deux canots d'où sortaient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux, dans le moment qu'il allait être tué, s'échappe et se met à courir de mon côté, dans le dessein de se cacher dans le bocage épais qui couvrait mon retranchement ; le voyant tout seul sans que personne le poursuivît, je me découvre, et le regardant d'un visage riant, je l'encourage, je l'aide à monter mon échelle, je le mène avec moi dans mon habitation, et il devient mon es-

clave. J'étais charmé de cette rencontre, persuadé que j'avais trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toute sorte de dangers.

Voilà mon songe qui, pendant qu'il dura, me remplit d'une joie inexprimable, mais qui fut suivi d'une douleur extravagante dès que je me fus réveillé.

XXIII

Robinson sauve la vie à un Indien; il lui donne le nom de Vendredi.

J'en inférai pourtant que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès était d'attraper quelque sauvage ; surtout, s'il était possible, quelque prisonnier qui me sût gré de sa délivrance ; mais j'y voyais cette terrible difficulté que, pour réussir, il fallait absolument massacrer une caravane entière ; entreprise désespérée qui pouvait très-facilement manquer. D'un autre côté, je frissonnais en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé, et qui me faisaient regarder cette action comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avais dans l'esprit d'autres raisons qui plaidaient pour l'innocence de mon projet, savoir : que ces sauvages étaient réellement mes ennemis, puisqu'il était certain qu'ils me dévoreraient dès qu'il leur serait possible ; que par conséquent les attaquer, c'était réellement travailler à ma propre conservation, sans sortir des bornes d'une défense légitime. Ces arguments ne me tranquillisaient pourtant pas, et j'avais

de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Néanmoins, après plusieurs délibérations inquiètes, après avoir pesé longtemps le pour et le contre, ma passion prévalut sur mon humanité, et je me déterminai à faire tout mon possible pour m'emparer d'un de ces sauvages à quelque prix que ce fût. La question était de quelle manière en venir à bout ; mais, comme je ne pouvais décider encore cette question, je résolus seulement de me mettre en sentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueraient, et de former alors mon plan conformément aux circonstances qui s'offriraient à mes yeux.

Dans cette vue, je ne manquai pas un jour d'aller reconnaître le terrain : mais je ne découvris rien dans l'espace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce temps j'allasse sans relâche tantôt du côté de l'ouest de l'île, tantôt du côté du sud-ouest, les deux parties les plus fréquentées par les sauvages. La fatigue que me donnaient ces sorties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entreprise et d'émousser ma passion, ne fit que l'enflammer davantage ; je souhaitais aussi ardemment de rencontrer les cannibales, que j'avais autrefois désiré de les éviter.

J'avais même alors tant de confiance en moi-même, que je me faisais fort de m'assurer assez bien de trois de ces sauvages pour me les assujettir entièrement et pour leur ôter tout moyen de me nuire ; je me complaisais dans cette idée avantageuse de mon savoir-faire, et rien ne me manquait, selon moi, que l'occasion de l'employer.

Elle parut à la fin se présenter. Un matin, je distinguai sur le rivage jusqu'à six canots ; les sauvages étaient déjà à terre et hors de la portée de ma vue. Je

savais qu'ils venaient d'ordinaire au moins cinq ou six dans chaque canot, et par conséquent leur nombre dérangeait toutes mes mesures. Quelle possibilité pour un seul homme d'en venir aux mains avec une trentaine ? Cependant, après avoir été dans l'irrésolution pendant quelques moments, je préparai tout pour le combat ; j'écoutai attentivement si j'entendais quelque bruit ; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je me plaçai de manière que ma tête n'en dépassait pas le sommet. De là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étaient trente tout au moins, qu'ils avaient allumé du feu pour préparer leur festin, et qu'ils dansaient alentour avec mille postures et mille gestes bizarres, selon la coutume du pays.

Un moment après, je les vis qui tiraient d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre, assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue ou d'un sabre de bois ; et sans délai, deux ou trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps et en préparèrent tous les morceaux pour leur infernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenait là auprès, en attendant que ce fût son tour à être immolée. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable, directement de mon côté, je veux dire du côté du rivage qui menait à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfiler ce chemin, surtout parce que je m'imaginais qu'il était poursuivi par toute la troupe, et je m'attendis à le voir vérifier mon songe en cherchant un asile dans mon bocage, sans avoir lieu de croire que

le reste de mon songe se vérifierait aussi, et que les sauvages ne l'y trouveraient pas. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus lieu de me rassurer, en voyant qu'il n'y avait que trois hommes qui le poursuivaient, et qu'il gagnait considérablement de terrain sur eux, de manière qu'il devait leur échapper indubitablement, s'il soutenait cette course seulement pendant une demi-heure.

Il y avait dans le rivage, entre lui et mon château, une petite baie où il devait être arrêté nécessairement, à moins que de la passer à la nage ; mais quand il fut venu jusque-là, il ne s'en mit pas fort en peine, et quoique la marée fût haute alors, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord en une trentaine d'élans tout au plus, après quoi il se remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ses trois ennemis vinrent dans le même endroit, je remarquai qu'il n'y en avait que deux qui sussent nager; et que le troisième, après s'être arrêté un peu sur le bord, s'en retournait lentement vers le lieu du festin, ce qui n'était pas un petit bonheur pour celui qui fuyait. J'observai encore que les deux qui nageaient mettaient à passer cette eau le double du temps que leur prisonnier y avait employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion était favorable pour m'acquérir un compagnon et un domestique, et que j'étais appelé évidemment par le ciel à sauver la vie de ce pauvre malheureux. Dans cette persuasion je descendis précipitamment du rocher pour prendre mes fusils, et remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer ; je n'avais pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivants et le poursuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis en-

core signe de la main ; mais je crois qu'au commencement il avait tout aussi peur de moi que de ceux à qui il tâchait d'échapper. J'avançai cependant sur eux à pas lents, et ensuite me jetant brusquement sur le premier, je l'assommai d'un coup de crosse ; j'aimais mieux m'en défaire de cette manière-là que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance, et qu'il eût été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu.

Le second voyant tomber son camarade, s'arrête tout court comme effrayé ; je continue d'aller droit à lui, mais en approchant, je le vois armé d'un arc dont il ajuste la flèche ; ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre raide mort, du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vît ses deux ennemis hors de combat, il était si épouvanté du feu et du bruit qui l'avaient frappé, qu'il s'arrêta tout court sans bouger du même endroit, et je vis dans son air effaré, plus d'envie de s'enfuir de plus belle, que d'approcher. Je lui fais signe de nouveau de venir à moi ; il fait quelques pas, puis il s'arrête encore, et continue ce même manége pendant quelques moments. Il s'imaginait sans doute qu'il était devenu prisonnier une seconde fois, et qu'il allait être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après que je lui eus fait signe d'approcher pour la troisième fois, de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas pour me témoigner sa reconnaissance. Pendant tout ce temps je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé auprès de moi, il se jette à mes genoux, il baise la terre, il prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me jurait fidé-

lité, et qu'il me faisait hommage en qualité de mon esclave.

Je le relevai en lui faisant des caresses pour l'encourager de plus en plus ; mais l'affaire n'était pas encore finie ; je vis bientôt que le sauvage que j'avais fait tomber d'un coup de crosse n'était pas mort, et qu'il n'avait été qu'étourdi ; je le fis remarquer à mon esclave qui, là-dessus prononça quelques mots que je n'entendis pas, et qui ne laissèrent pourtant pas de me charmer, comme étant le premier son d'une voix humaine qui eût frappé mes oreilles depuis vingt-cinq ans.

Mais il n'était pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir; le sauvage en question avait déjà repris assez de forces pour se mettre sur son séant, et la frayeur recommença à paraître dans l'air de mon esclave; néanmoins, dès qu'il me vit faire mine de décharger mon second fusil sur ce malheureux, il me fit entendre par signes qu'il souhaitait de m'emprunter mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en est-il saisi, qu'il se jette sur son ennemi, et lui tranche la tête d'un seul coup, aussi vite et aussi adroitement que pourrait le faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'était pourtant la première fois de sa vie qu'il avait vu une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois qui sont les armes ordinaires de ces peuples. Cependant j'ai appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant, et qu'ils savent si bien les affiler, que d'un seul coup ils font voler de dessus un corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expédition, il revint à moi en sautant et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe ; et, avec mille gestes dont j'ignorais le sens, il mit mon sabre à mes pieds, avec la tête du sauvage.



Je le relevai en lui faisant des caresses. (Page 234.)

Ce qui l'embarrassait extraordinairement, c'était la manière dont j'avais tué l'autre Indien à une si grande distance, et, me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. En étant tout proche, sa surprise augmente, il le regarde, le tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il examine la blessure que la balle avait faite justement dans la poitrine, et qui ne paraissait pas avoir saigné beaucoup, parce que le sang s'était répandu en dedans. Après s'être arrêté assez de temps à le considérer, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort ; et moi, résolu de m'en aller, je lui ordonne de me suivre, en lui faisant entendre que je craignais que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il allait enterrer les deux que nous avions tués, de peur qu'en voyant leurs corps leurs camarades ne parvinssent à nous découvrir. Je le lui permis, et dans un instant il eut creusé deux trous dans le sable où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que j'avais plus avant dans l'île; ce qui démentit mon songe qui avait assigné mon bocage pour asile à mon esclave.

C'est dans cette grotte que je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs, et de l'eau dont il avait surtout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course. Je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz, avec une couverture qui me servait de lit assez souvent à moi-même.

C'était un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu près ; il était parfaitement bien fait : tous ses membres, sans être fort gros, annonçaient

un homme adroit et robuste; son air mâle ne présentait aucun mélange de férocité: au contraire, on voyait dans ses traits, surtout quand il souriait, cette douceur et cet agrément qui est particulier aux Européens. Il n'avait pas les cheveux semblables à de la laine frisée, mais longs et noirs; son front était grand et élevé, ses yeux brillants et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais fort basané; sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitants du Brésil et de la Virginie, il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paraissait avoir quelque chose d'agréable. Il avait le visage rond et le nez bien fait, la bouche belle, les lèvres minces, les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure, il se réveille et sort de la grotte pour me rejoindre; car dans cet intervalle j'étais allé traire mes chèvres, qui étaient dans mon enclos tout près de là. Il vient à moi en courant, il se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnaissante, il renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité, en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son désir de s'assujettir à moi pour toujours. J'entendais la plupart de ses signes, et je fis de mon mieux pour lui faire connaître que j'étais content de lui. Je commençai en très-peu de temps à lui parler, et il apprit à me parler à son tour; je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait *Vendredi*, nom que je lui donnai en mémoire du jour auquel il était tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer son *maître*, et à dire à propos *oui* et *non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre;

j'en bus le premier, et j'y trempai mon pain; m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvait bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte; mais dès que le jour parut, je lui fis comprendre de me suivre, et que je lui donnerais des habits : ce qui parut le réjouir, car il était absolument nu. En passant par l'endroit où il avait enterré les deux sauvages, il me le montra exactement aussi bien que les marques qu'il avait laissées pour le reconnaître, en me faisant signe qu'il fallait déterrer ces corps et les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colère; je lui exprimai l'horreur que j'avais d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allais vomir, et je lui ordonnai de s'écarter de ces cadavres, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline, pour voir si les ennemis étaient partis, et en me servant de ma lunette je ne découvris que la place où ils avaient été, sans apercevoir ni eux ni leurs canots, marque certaine qu'ils s'étaient embarqués.

Je n'étais pas encore entièrement satisfait de cette découverte, et me trouvant à présent plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, je pris avec moi mon esclave, armé de mon épée, et l'arc avec les flèches sur le dos; je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant mon sang se glaça par l'horreur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur Vendredi; toute la place était couverte d'ossements et de chair humaine à moitié mangée; en un mot, de toutes les marques du repas de triomphe par lequel les sauvages avaient célébré la victoire qu'ils avaient obtenue sur

leurs ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains, les os de deux ou trois jambes et autant de pieds, et Vendredi me fit entendre par ses signes, qu'ils avaient emmené avec eux quatre prisonniers dont ils avaient mangé trois, lui-même étant le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et la tribu à laquelle il appartenait, et qu'on avait fait de part et d'autre beaucoup de prisonniers qui avaient été destinés au même sort que ceux dont je voyais les restes.

Je fis ramasser tous ces misérables restes en un monceau par mon esclave, et je l'obligeai de les réduire en cendres au moyen d'un grand brasier dont il les entoura; je voyais bien que son estomac était avide de cette chair, et que dans le cœur il était encore un vrai cannibale; mais je lui témoignai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osait pas le découvrir de crainte que je ne le tuasse.

Cette opération terminée, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de Vendredi. Je lui donnai d'abord une culotte de toile que j'avais trouvée dans le coffre d'un des matelots, et qui, changée un peu, lui allait passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre, et comme j'étais devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'était pas trop mauvaise. Il était charmé de se voir presque tout aussi brave que son maître, quoique d'abord il eût un air fort grotesque dans ces habillements auxquels il n'était pas accoutumé, et qui dans le commencement l'incommodèrent beaucoup.

Le jour d'après je me mis à délibérer où je logerais mon domestique d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il était assez méchant pour former quelque tentative contre

ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchements, et je pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi; de plus, je résolus d'emporter toutes les nuits, dans ma demeure, tout ce que j'avais d'armes en ma possession.

Heureusement ces précautions n'étaient pas nécessaires; jamais on n'a vu un serviteur plus fidèle, plus rempli de candeur et d'amour pour son maître. Il s'attachait à moi avec une tendresse véritablement filiale; il était sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et en toute occasion il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de temps un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son bon cœur et de l'inutilité de mes précautions à son égard.

J'étais charmé de lui; je me faisais une affaire sérieuse de l'instruire et de lui enseigner à parler ma langue, et je le trouvai le meilleur écolier du monde; il était si gai, si ravi quand il pouvait m'entendre, ou faire en sorte que je l'entendisse, qu'il me communiquait sa joie, et me faisait trouver un plaisir véritable dans nos conversations. Mes jours s'écoulaient alors dans une douce tranquillité, et pourvu que les sauvages me laissassent en paix, j'étais content de finir ma vie dans ces lieux.



XXIV

Vendredi, instruit et bien traité par Robinson, lui rend d'utiles services.

Trois ou quatre jours après que j'eus commencé à vivre avec Vendredi, je résolus de le détourner de son appétit cannibale en lui faisant goûter de mes viandes; je le conduisis donc un matin dans le bois, où j'avais dessein de tuer un de mes chevreaux pour l'en régaler; mais, en entrant dans le bois, je découvris par hasard une chèvre couchée à l'ombre, et accompagnée de deux chevreaux : là-dessus j'arrêtai Vendredi, en lui faisant signe de ne point bouger, et en même temps je fis feu sur un des chevreaux et le tuai. Le pauvre sauvage, qui m'avait vu terrasser de loin un de ses ennemis, sans pouvoir comprendre la possibilité de la chose, effrayé de nouveau, tremblait comme la feuille; sans tourner les yeux du côté du chevreau pour voir si je l'avais tué ou non, il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'était pas blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de sa personne, car il vint se mettre à genoux devant moi et il me tint d'assez longs discours où je ne comprenais rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Pour le désabuser, je le pris par la main en souriant, je le fis lever, et lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe d'aller le chercher, ce qu'il fit, et dans le temps qu'il était occupé à découvrir comment cet animal avait été tué, je chargeai mon fusil de nouveau Au moment même, j'entrevis sur un arbre, et à la portée

du fusil, un oiseau que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui dans la suite se trouva être un perroquet. Là-dessus j'appelle mon sauvage, et lui montrant du doigt mon fusil, le perroquet et la terre audessous de l'arbre, je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau : effectivement je le jetai bas, et je vis mon sauvage effrayé de nouveau, malgré tout ce que j'avais tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le regarda comme une source inépuisable de ruine et de destruction. De longtemps il ne put revenir de sa surprise, et si je l'avais laissé faire, je crois qu'il aurait adoré et mon fusil et moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours; mais il lui parlait comme si cet instrument eût été capable de lui répondre : c'était, ainsi que je l'ai appris dans la suite, pour le prier de ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il exécuta : mais voyant qu'il avait de la peine à le trouver, parce que la bête n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil à l'insu de mon sauvage. Il revint bientôt après avec ma proie, et moi, ne trouvant plus l'occasion de l'en étonner encore, e m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir j'écorchai le chevreau, je le dépeçai, et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot que j'avais : je les fis étuver, j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon esclave, qui, voyant que j'en mangeais, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir; mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeais du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'était pas bon, et après en avoir mis quelques grains

dans sa bouche, il les cracha, et fit une grimace comme s'il en avait mal au cœur, et ensuite se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant une bouchée de viande sans sel; mais je ne pus pas le porter à en faire de même, et il fut fort longtemps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus le jour d'après le régaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde, et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que Vendredi en eut goûté, il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvait excellent et qu'il ne mangerait plus de chair humaine, qu'il y aurait eu bien de la stupidité à ne le pas comprendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vanner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi; il apprit de même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours pour être capable de me servir de toutes les façons.

J'avais à présent deux bouches à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisis un champ plus étendu, et je me mis à l'enclore, comme j'avais fait par rapport à mes autres terres; en quoi Vendredi m'aida non-seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et il me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est là l'année la plus agréable que j'aie passée dans l'île. Vendredi commençait à parler anglais

passablement; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin, et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer; ce qui me rendait l'usage de ma langue qui m'avait été si longtemps inutile. Ce n'était pas seulement par sa conversation qu'il me plaisait, j'étais charmé de plus en plus de son excellent naturel, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant que de son côté il avait pour moi tout l'attachement et toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettait beaucoup sa patrie; et comme il savait déjà assez bien l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'était jamais victorieuse dans les combats; et se mettant à sourire : « Oui, me dit-il, nous toujours combattre le meilleur, » c'est-à-dire, nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je reproduis ici en forme de dialogue :

LE MAÎTRE. Votre nation combat toujours le meilleur? D'où vient donc que vous avez été fait prisonnier!

VENDREDI. Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux dans l'autre place où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux, grand, mille.

LE MAÎTRE. Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis?

VENDREDI. Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

LE MAÎTRE. Eh bien, Vendredi, dites-moi que fait votre nation des prisonniers qu'elle fait : les emmène-t-elle pour les manger?

VENDREDI. Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout à fait.

LE MAÎTRE. Où les mène-t-elle?

VENDREDI. Les mener partout où trouve bon.

LE MAÎTRE. Les mène-t-elle quelquefois ici?

VENDREDI. Oui, ici et beaucoup autres places.

LE MAÎTRE. Avez-vous été ici avec vos gens?

VENDREDI. Oui, moi venir ici, dit-il en montrant du doigt le nord-ouest de l'île.

Par-là je compris que mon sauvage avait été par le passé dans l'île, à l'occasion de quelque festin des cannibales, sur le rivage le plus éloigné de moi ; et quelque temps après, lorsque je hasardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, et me conta qu'il avait aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable, et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avait de l'île au continent, et si dans ce trajet les canots ne périssaient pas souvent? Il me répondit qu'il n'y avait point de danger, et qu'un peu avant dans la mer on trouvait chaque matin le même vent et le même courant, et toutes les après-midi un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'était que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène était causé par la grande rivière Orénoque, dans l'embouchure de laquelle mon île était située, et que la terre que je découvrais à l'ouest et au nord-ouest était la grande île de la Trinité, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à Vendredi touchant le pays, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me donna sur tout cela toutes les explications qu'il pouvait; mais j'avais beau lui demander les noms des différents peuples des environs, il ne me répondait rien, sinon Caribs, d'où

j'inférais que c'était les Caraïbes, que nos cartes placent du côté de l'Amérique qui s'étend de la rivière Orénoque vers la Guyane et Sainte-Marthe. Il me dit encore que, bien loin derrière la lune (il voulait dire vers le couchant de la lune, ce qui doit être à l'ouest de leur pays), il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tué grand beaucoup hommes : c'était là sa manière de s'exprimer. Il était aisé de comprendre qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues par tous ces pays et que les habitants détestent par tradition.

Là-dessus je m'informai de lui comment je pourrais faire pour me rendre chez ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvais aller en deux canots, ce que je ne compris pas d'abord; mais quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendait par là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir, et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île, et de trouver pour cela un puissant secours dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeais pas parmi ces différentes conversations de poser dans son âme les bases de la religion chrétienne.

Je parvins à l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu : je lui dis que le grand Créateur de tous les êtres réside dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir, et par la même sagesse, par lesquels il a tout formé ; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous; de nous donner tout, de nous ôter tout; et je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'a-

dresser nos prières à Dieu, qui pouvait les entendre quoiqu'il fût dans le ciel.

Dans l'agréable disposition d'esprit où j'étais alors,



Il m'écoutait avec attention. (Page 247.)

et grâce aux conversations de mon cher sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeler bonheur parfait aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon esclave était déjà

aussi bon chrétien que moi, et peut-être meilleur, et nous pouvions jouir ensemble de la lecture de la parole de Dieu.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de conférer ensemble, et qu'il commença à parler un mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures ; je lui révélai le mystère de la poudre à canon et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer ; de plus, je lui donnai un couteau, qu'il se faisait un plaisir extraordinaire de posséder, et je lui fabriquai un ceinturon avec une gaîne suspendue, comme celle où l'on met en Angleterre les couteaux de chasse, mais appropriée pour porter une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre, ma patrie.

Je lui fis remarquer les restes de la chaloupe que nous avions perdue quand je m'échappai du naufrage : à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se mit à réfléchir avec un air d'étonnement sans dire un seul mot. Je lui demandai quel était le sujet de sa méditation : à quoi il ne répondit rien sinon : « Moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation. »

Je fus assez longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire, mais après un plus mûr examen, je devinai qu'il voulait me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents, ayant détaché la chaloupe, l'avaient poussée sur le sable. Je lui demandai une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien ; mais il me fit entrer tout à fait dans sa pensée en y ajoutant :

« Nous sauver les blancs hommes de noyer.

— Il y avait donc des hommes blancs dans cette chaloupe ?

— Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs. »

Et, en comptant par ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait eu jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeuraient chez sa nation.

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères; je m'imaginai d'abord que c'étaient les gens du vaisseau échoué à la vue de mon île, qui, dès que le bâtiment avait donné contre des rochers, et qu'ils s'étaient crus perdus, s'étaient jetés dans la barque, et que par bonheur ils s'étaient sauvés sur les côtes habitées par les sauvages. Cette pensée m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient encore là ; qu'ils y avaient demeuré pendant quatre ans, subsistant des vivres qui leur étaient fournis par sa nation ; et lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me fit comprendre que sa nation avait fait la paix avec eux, et qu'elle ne mangeait que les prisonniers de guerre.

Il arriva, assez longtemps après, qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme je l'ai dit, on pouvait découvrir dans un temps serein le continent de l'Amérique, après avoir attentivement regardé de ce côté-là, il parut tout extasié. Il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet. Il commença à crier de toutes ses forces :

« O joie ! là voir mon pays ! là ma nation ! »

Le sentiment de sa joie était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre; et je ne

doutai point que, si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oubliât et ce que je lui avais enseigné sur la religion et toutes les obligations qu'il pouvait m'avoir. Je craignais même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines pour les régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis.

Mais je faisais grand tort au pauvre garçon, ce dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me posséda, je fus plus circonspect à son égard et je lui fis moins de caresses; c'était pourtant dans le temps même que cet honnête sauvage fondait toute sa conduite sur les plus excellents principes du christianisme et d'une nature bien dirigée.

On n'aura pas de peine à croire que je ne négligeais rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnais ; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant d'honnêteté, que mes soupçons devaient nécessairement tomber, à la fin, faute de motif. Il ne s'apercevait seulement pas que mes manières étaient changées à son égard ; preuve évidente qu'il ne songeait nullement à me tromper.

Un jour, me promenant avec lui sur la colline dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un temps trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandai s'il ne se souhaitait pas dans son pays, au milieu de sa nation.

« Oui, répondit-il, moi fort joyeux voir ma nation.

— Eh ! qu'y feriez-vous ? lui dis-je. Voudriez-vous redevenir sauvage et manger encore de la chair humaine ? »

Il parut chagrin à cette question et remua la tête.

« Non, répliqua-t-il ; Vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bête, lait ; non plus manger hommes.

— Mais ils vous mangeront ! repartis-je.

— Non, dit-il, eux non tuer moi ; volontiers aimer apprendre. »

A quoi il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui y étaient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avait envie d'y retourner, et lorsqu'il m'eut répondu en souriant qu'il ne pouvait pas nager jusque-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le voulait bien, pourvu que je fusse de la partie, et il m'assura que, bien loin de me manger, ils feraient grand cas de moi lorsqu'il leur aurait conté que j'avais sauvé sa vie, et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un détail de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour les hommes barbus que la tempête avait jetés sur le rivage.

Depuis ce temps-là, je pris la résolution de hasarder le passage, dans le dessein de joindre ces étrangers, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnasse ma patrie si j'avais une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une si nombreuse compagnie ; ce que je ne pouvais pas espérer en restant dans une île éloignée de la terre ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue je résolus de mettre Vendredi au travail, et je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma barque ; et l'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservais, je la mis à flot, et nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la maniait avec beaucoup d'adresse et de force, et qu'il la faisait avancer du double de ce que j'étais capable de faire : « Eh bien !

lui dis-je, Vendredi, nous en irons-nous chez votre nation? » Mais quand je le vis tout stupéfait par la crainte que la barque ne fût trop faible pour ce voyage, je lui montrai l'autre que j'avais construite autrefois, et qui, étant demeurée à sec pendant vingt-trois ans, était fendue partout et presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment était grand de reste pour passer la mer, avec toutes les provisions qui nous étaient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions nous occuper à en faire un de cette grandeur-là, pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition il baissa la tête d'un air fort chagrin sans répondre un seul mot : et quand je lui demandai la raison de son silence, il me dit d'un ton lamentable :

« Pourquoi vous en colère contre Vendredi? quoi moi faire contre vous? »

Je lui répondis qu'il se trompait, et que je n'étais point du tout en colère.

« Point colère? répliqua-t-il en répétant plusieurs fois les mêmes paroles; point colère! Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation?

— Quoi! dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être?

— Oui, repartit-il, souhaiter tous deux là ; non Vendredi là et point maître là. »

En un mot, je vis bien qu'il ne songeait point du tout à entreprendre le passage sans moi.

Nonobstant ces marques de son attachement, je fis semblant de persévérer dans mon dessein de le renvoyer ; ce qui le désespéra si fort, que, courant à une des haches qu'il portait d'ordinaire, il me la présenta, en me disant : « Vous prendre, vous tuer Vendredi, non envoyer Vendredi chez ma nation. »

Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes et d'une manière si touchante, que je fus convaincu de sa constante tendresse pour moi, et que je lui promis de ne le renvoyer jamais contre son gré.

Ce qui portait mon sauvage au désir de m'emmener avec lui dans sa patrie, c'était son amour pour ses compatriotes, auxquels il croyait que mes instructions seraient bien utiles. Pour moi, mes vues étaient d'une autre nature ; je ne songeais qu'à me retrouver avec les hommes civilisés ; et, sans différer davantage, je me mis à choisir un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre au voyage que nous méditions. Il y en avait assez dans l'île, mais je souhaitais en trouver un assez près de la mer pour pouvoir le lancer sans beaucoup de peine, dès qu'il serait transformé en barque.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il connaissait propre pour notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans ; mais après que je lui eus enseigné la manière d'en venir à bout par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement ; et, après un mois d'un rude travail, il perfectionna son ouvrage ; la barque était fort proprement faite, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes donné par dehors la véritable tournure d'une chaloupe ; après quoi, nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer pouce à pouce, par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle était assez bonne pour s'y hasarder et tenter le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même quand le vent serait



Il s'y prit fort adroitement. (Page 254.)

très-fort. J'avais pourtant encore un autre dessein, c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour le mât, je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai Vendredi à l'abattre et à lui donner la forme nécessaire. Quant à la voile, j'en fis mon affaire ; je savais qu'il me restait un bon nombre de morceaux de vieilles voiles ; mais, comme je n'avais été guère soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons ; je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible faute d'aiguilles, j'en fis une mauvaise voile triangulaire.

Je mis près de deux mois à garnir et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à la barque ; j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse un assez mauvais charpentier ; comme je savais l'utilité, et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais, quand je considère toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à ce qui me manquait, je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissait alors d'enseigner toute la manœuvre à mon sauvage : car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand il me voyait tourner et virer ma barque à ma fantaisie, et les voiles changer et s'enfler du côté où je voulais faire cours. Cependant, un peu d'habitude lui rendit toutes ces choses familières, et en peu de temps il devint un parfaitement bon matelot, excepté qu'il me

fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur, car nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards, en sorte que la boussole nous était assez inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles, et découvrir le continent même pendant le jour, hormis dans les saisons pluvieuses dans lesquelles personne ne s'aviserait de se mettre en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse guère



Nous dressâmes le mât et les voiles. (Page 257.)

appeler exil les trois dernières, pendant lesquelles j'ai joui de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'île, avec la même reconnaissance envers Dieu, dont j'avais été animé dans le commencement : il est certain même que, dans ma situation présente, cette reconnaissance devait redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me comblait, et surtout par l'espérance prochaine qu'elle me faisait concevoir de ma délivrance. J'étais persuadé

que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis ; mais cette persuasion ne me faisant rien négliger de mes occupations ordinaires, je labourais la terre comme de coutume, je plantais, je faisais des enclos, je séchais mes raisins ; en un mot, j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies étant survenue, je me vis obligé à garder la maison plus qu'en d'autre temps : j'avais déjà pris auparavant mes mesures pour mettre notre bâtiment en sûreté, je l'avais fait entrer dans la petite baie dont j'ai parlé plusieurs fois ; je l'avais tiré sur le rivage pendant la haute marée ; Vendredi lui avait creusé un petit chantier justement assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il fallait pour le mettre à flot ; et pendant la basse marée nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette manière, nous attendîmes les mois de novembre et de décembre, époque à laquelle je m'étais déterminé à hasarder le passage.

XXV

Combat contre les sauvages. Robinson sauve la vie à un Espagnol et au père de Vendredi.

Mon idée d'exécuter mon entreprise s'affermit avec le retour de la saison sèche, et j'étais continuelle-

ment occupé à préparer tout, principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours.

Un matin, pendant que je travaillais ainsi à nos préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tortue ; c'était une trouvaille qui nous était fort agréable, tant à cause des œufs que de la chair même. Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas à terre. Sans me donner le temps de lui faire des questions, il se mit à crier :

« O maître, maître ! ô douleur ! ô mauvais !

— Qu'y a-t-il, Vendredi ? lui dis-je.

— Oh ! répondit-il, là-bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois. »

J'avais beau tâcher de le rassurer, le pauvre garçon continuait à être dans des transes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer.

« Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi ; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma peau que la tienne : il faut donc que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant ?

— Moi tirer, répliqua-t-il ; mais venir là plusieurs, grand nombre.

— Ce n'est pas une affaire, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas : je suis résolu de hasarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant et que tu veuilles exactement suivre mes ordres.

— Oui, répondit-il, moi mourir quand maître ordonne mourir. »

Là-dessus je lui fis boire un bon coup de mon rhum pour lui fortifier le cœur. Je lui fis prendre mes deux fusils de chasse, que je chargeai de mon plus gros plomb : je pris encore quatre mousquets dans chacun desquels je mis deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets tout aussi bien à proportion : je mis à mon côté mon grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris une de mes lunettes, et je montai au haut de la colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage : j'aperçus bientôt que nos ennemis y étaient au nombre de vingt et un avec trois prisonniers; qu'ils étaient venus en trois canots, et qu'ils avaient dessein de faire un festin de triomphe de ces trois corps humains.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués non dans l'endroit où Vendredi leur était échappé, mais bien plus près de ma petite baie, où le rivage était bas, et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage; et retournant vers mon esclave, je lui dis que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec vigueur. Sa peur étant alors passée, et le rhum ayant mis ses esprits en mouvement, il parut plein de feu, et répéta avec un air ferme :

« Moi mourir, quand vous ordonne mourir. »

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partageai les armes entre nous deux; je lui donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui mis trois fusils sur l'épaule; j'en pris autant pour moi. Nous nous mettons en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé mon

esclave d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il avait à suivre était de marcher sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans que je le lui eusse commandé. Je cherchai à main droite un détour pour passer de l'autre côté de la baie, et pour gagner le bois, afin d'avoir les



Je pris une de mes lunettes. (Page 261.)

cannibales à la portée du fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route par le moyen de mes lunettes d'approche.

J'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes talons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite

pointe du bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle Vendredi tout doucement, et lui ordonne de percer jusque-là pour découvrir à quoi les sauvages s'occupaient. Il le fit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinctement de cette place, qu'ils étaient tous autour de leur feu, se régalant de la chair de l'un de leurs prisonniers, et qu'à quelques pas de là, il y en avait un autre garrotté et étendu sur le sable, qui aurait bientôt le même sort : que ce dernier n'était pas de leur nation, mais un des hommes barbus qui s'étaient sauvés dans son pays avec une chaloupe. Ce rapport, et surtout la particularité du prisonnier barbu, ranima toute ma fureur : je m'avançai moi-même vers l'arbre, et j'y vis clairement un homme blanc couché sur le sable, les mains et les pieds garrottés : les habits dont je le vis couvert ne me laissèrent pas de doute que ce ne fût un Européen.

Il y avait un autre arbre revêtu d'un petit buisson, plus près de leur horrible festin d'environ cinquante verges, où, si je pouvais parvenir sans être aperçu, je vis que je les aurais à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour maîtriser ma passion pour quelques moments, quoique ma rage fût montée jusqu'au plus haut degré, et me glissant derrière quelques broussailles, je parvins à cet endroit où je trouvai une petite élévation d'où je découvris tout ce qui se passait.

Je vis qu'il n'y avait pas un instant à perdre, dix-neuf de ces barbares étaient assis à terre, serrés les uns contre les autres, ayant détaché deux bouchers pour leur apporter apparemment le pauvre chrétien, membre à membre. Ils étaient déjà occupés à lui délier les pieds, quand me tournant vers mon esclave :

« Allons, Vendredi, lui dis-je, suis mes ordres exactement, fais précisément ce que tu me verras faire sans manquer dans le moindre point. »

Il me le promit; et là-dessus, posant à terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mousquet je couchai les sauvages en joue, en lui ordonnant d'en faire autant.

« Es-tu prêt? lui dis-je.

— Oui, » répondit-il, et en même temps nous fîmes feu l'un et l'autre.

Vendredi m'avait tellement surpassé à viser juste, qu'il en tua deux, et en blessa trois, au lieu que je n'en blessai que deux, et n'en tuai qu'un seul. On peut juger si les autres étaient dans une terrible consternation : tous ceux qui n'étaient pas blessés se levèrent précipitamment, sans savoir de quel côté tourner leurs pas pour éviter un danger dont la cause était inconnue. Vendredi cependant avait toujours les yeux fixés sur moi, pour observer et imiter mes mouvements. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse, et mon esclave en fit de même. Il coucha en joue comme moi. « Es-tu prêt? » lui demandai-je encore, et dès qu'il m'eut répondu oui : « Feu donc, lui dis-je, au nom de Dieu; » et en même temps nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée, et, comme nos armes n'étaient chargées que de plomb gros comme de petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y en avait tant de blessés, que nous les vîmes courir la plupart çà et là, tout couverts de sang, et qu'un moment après il en tomba encore trois à demi morts.

Ayant jeté à terre les armes déchargées, je saisis mon second mousquet, j'ordonnai à Vendredi de me

suivre : ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je sortis brusquement, avec Vendredi sur mes talons, et dès que je fus découvert, je poussai un grand cri, comme il fit de son côté; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettait le poids des armes que je portais, vers la pauvre victime qui était étendue sur le sable, entre le lieu du festin et la mer. Les bouchers qui allaient exercer leur art sur ce pauvre malheureux l'avaient abandonné au bruit de



Nous fîmes feu l'un et l'autre. (Page 254.)

notre première décharge, et, prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étaient jetés dans un des canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à Vendredi de courir de ce côté-là, et de tirer dessus. Il m'entendit d'abord, et s'étant avancé sur eux d'une centaine de pas, il fit feu. Je m'imaginai au commencement qu'il les avait tous tués, les voyant tomber les uns sur les autres; mais j'en revis bientôt deux sur pied : il en avait pourtant tué deux, et blessé

un troisième si grièvement qu'il resta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon sauvage s'attachait ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du pauvre prisonnier, et ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le mis sur son



Je coupai les liens du prisonnier. (Page 266.)

séant, et je lui demandai en portugais qui il était. Il me répondit en latin, *christianus;* mais le voyant si faible qu'il avait de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille, et lui fis signe de boire. Il le fit, et mangea en outre un morceau de pain, que je lui avais donné pareillement.

Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il était Espagnol, et qu'il m'avait toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venais de lui rendre : je me servis de tout l'espagnol que je pouvais rassembler, et je lui dis :

« Señor, nous parlerons une autre fois; mais à présent il faut combattre : s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en un bon usage. »

Il les prit d'un air reconnaissant, et il semblait que ces armes lui rendissent toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une furie, et dans un tour de main il en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendaient guère. Ces pauvres barbares étaient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils n'étaient pas plus capables de songer à leur conservation, que leur chair ne l'avait été de résister à nos balles. Je m'en étais bien aperçu, lorsque Vendredi avait fait feu sur ceux qui étaient dans la barque, dont les uns avaient été terrassés par la peur, tout aussi bien que les autres par les blessures.

Je tenais toujours mon dernier fusil dans la main, sans le tirer, pour n'être pas pris au dépourvu. C'était tout ce que j'avais pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à Vendredi de retourner à l'endroit où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées; ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que j'étais occupé à les charger de nouveau, je vis un combat très-opiniâtre entre l'Espagnol et un des sauvages qui s'était précipité sur lui avec un de ces sabres de bois qui devait servir à le priver de la vie, si je ne l'avais empêché. L'Espagnol qui, bien que faible, était aussi brave et aussi hardi

qu'il est possible de l'être, avait déjà combattu l'Indien pendant quelque temps, et lui avait fait deux blessures à la tête, quand l'autre, l'ayant saisi par le milieu du corps, le jeta à terre, et fit tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette occasion ; il quitta sagement le sabre, mit la main au pistolet, et tua son ennemi sur-le-champ. Vendredi, qui n'était plus à portée de recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, à l'aide de laquelle il dépêcha d'abord trois de ceux qui avaient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté, l'Espagnol ayant pris un de mes fusils, se mit à la poursuite de deux autres, qu'il blessa ; mais comme il n'avait pas la force de courir, ils se sauvèrent dans le bois, où Vendredi en tua encore un : pour le second, qui était d'une agilité extrême, il lui échappa, se jeta à corps perdu dans la mer, et gagna à la nage le canot où il y avait trois de ses camarades, dont l'un, ainsi que je l'ai déjà dit, était blessé : ces quatre furent les seuls de toute la troupe qui se sauvèrent de nos mains.

Ceux qui étaient dans le canot faisaient force de rames pour se mettre hors de la portée du fusil. Vendredi souhaitait fort que nous prissions un des canots pour leur donner la chasse. Ce n'était pas sans raison : il était fort à craindre, s'ils échappaient, qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques pour nous accabler par leur nombre. J'y consentis donc ; je me jetai dans un de leurs canots, en commandant à Vendredi de me suivre ; mais je fus bien surpris en y voyant un troisième prisonnier garrotté de la même manière que l'avait été l'Espagnol,

et presque mort de peur, n'ayant pas su ce dont il s'agissait ; car il était tellement lié, qu'il était hors d'état de lever la tête, et qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodaient si fort ; je m'efforçai à le soulever, mais il n'avait pas la force de se soutenir ou de parler. Il jeta seulement des cris sourds, mais lamentables, craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que Vendredi fut entré dans la barque, je lui dis de l'assurer de sa délivrance, et de lui donner un coup de mon rhum ; ce qui, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le fit revivre et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Quelques minutes après que Vendredi l'eut bien regardé, et l'eut entendu parler, c'était une chose à tirer des larmes des yeux de l'homme le plus insensible, de le voir baiser, embrasser ce sauvage ; de le voir pleurer, rire, sauter, danser alentour, ensuite se tordre les mains, se battre le visage, et puis sauter, danser de nouveau ; enfin se comporter comme s'il était hors de sens. Pendant quelques moments, il n'avait pas la force de m'expliquer la cause de tant de mouvements opposés ; mais étant un peu revenu à lui, il me dit que ce sauvage était son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel point je fus touché des transports que l'amour filial produisit dans le cœur de ce pauvre garçon, à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce spectacle le jetait : tantôt il entrait dans le canot, tantôt il en sortait, tantôt il y rentrait de nouveau, il s'asseyait auprès de son père, et pour le ré-

chauffer il lui tenait la tête serrée contre sa poitrine pendant des demi-heures entières ; il lui prenait les mains et les pieds, roidis par la force dont ils avaient été liés, et tâchait de les amollir en les frottant. Voyant quel était son dessein je lui donnai de mon rhum, pour rendre ce frottement plus utile, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Cet incident nous fit oublier de poursuivre le canot des sauvages, qui était déjà hors de notre vue : ce fut un bonheur pour nous : car deux heures après, lorsqu'ils ne pouvaient pas encore avoir fait le quart du chemin, il s'éleva un vent terrible qui continua pendant toute la nuit, et comme il venait du nord-ouest, et qu'il leur était contraire, il ne me parut guère possible alors qu'ils pussent regagner leurs côtes.

XXVI

Robinson conçoit l'espérance de sortir de son île.

Vendredi était tellement occupé autour de son père, que pendant assez longtemps je n'eus pas le cœur de le retirer de là ; mais quand je crus qu'il avait suffisamment satisfait ses transports, je l'appelai. Il vint en sautant, en riant et en marquant la joie la plus vive. Je lui donnai un de mes gâteaux d'orge, que j'avais dans ma poche, j'y ajoutai un coup de rhum pour lui-même. Il n'y goûta seulement pas, mais il alla porter le tout à son père, avec une poignée de raisins secs, que je lui avais donnés encore pour ce bonhomme.

Un moment après je le vis sortir de la barque et se

mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité, que je le perdis de vue dans un instant; car c'était le garçon le plus agile et le plus léger que j'aie vu de mes jours. J'avais beau crier, il n'entendait rien; mais encore un quart d'heure après je le vis revenir avec moins de vitesse, parce qu'il portait quelque chose.

C'était un pot rempli d'eau fraîche et quelques morceaux de pain qu'il me donna : pour l'eau, il la porta à son père après que j'en eus bu un petit coup pour me désaltérer. Elle ranima entièrement le pauvre vieillard, et lui fit plus de bien que toute la liqueur forte qu'il avait prise, car il mourait de soif.

Quand il eut bu, et que je vis qu'il y avait encore de l'eau de reste, j'ordonnai à Vendredi de la porter à l'Espagnol avec un des gâteaux qu'il était allé chercher. L'Espagnol était extrêmement faible et s'était couché sur l'herbe à l'ombre d'un arbre : il se releva néanmoins pour manger et pour boire, et je m'approchai moi-même pour lui donner une poignée de raisins. Il me regarda d'un air tendre et plein de la plus vive reconnaissance; mais il avait si peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes; il l'essaya deux ou trois fois, mais en vain; ses pieds, enflés prodigieusement à force d'avoir été garrottés, lui causaient trop de douleur. Pour le soulager, j'ordonnai à Vendredi de les lui frotter avec du rhum, comme il avait fait à l'égard de son père.

Quoique mon pauvre sauvage s'acquittât de ce devoir avec affection, il ne pouvait pas s'empêcher de moment à autre de tourner les yeux vers son père, pour voir s'il était toujours dans le même endroit et dans la même posture. Une fois entre autres, ne le

voyant pas, il se leva avec précipitation, et courut de ce côté-là avec tant de vitesse qu'il était difficile de voir si ses pieds touchaient à terre; mais en entrant dans le canot, il vit qu'il n'y avait rien à craindre, que son père s'était couché seulement pour se reposer. Dès que je le vis de retour, je priai l'Espagnol de souffrir que Vendredi l'aidât à se lever et le conduisît vers la barque, pour le mener de là vers mon habitation, où j'aurais de lui tout le soin possible. Mon sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fît le moindre effort; comme il était aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, et le fit asseoir sur un des côtés du canot; ensuite il le plaça tout auprès de son père; puis sortant de la barque il la lança à l'eau, et quoiqu'il fît un grand vent, il la fit suivre le rivage plus vite que je n'étais capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il se mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des sauvages qui nous était resté, et il y arriva avec cette barque aussi vite que j'y étais venu par terre. Il me fit passer la baie, et ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du canot où ils étaient, mais ils ne se trouvaient ni l'un ni l'autre en état de marcher, de manière que Vendredi ne savait comment faire.

Après avoir médité sur les moyens de remédier à cet inconvénient, je priai mon sauvage de s'asseoir et de se reposer, et pour moi je me mis à travailler à faire une espèce de civière; nous les y posâmes tous deux et les portâmes jusqu'à notre retranchement extérieur : mais nous voilà dans un plus grand embarras qu'auparavant. Je n'avais nulle envie d'abattre ce rempart, et je ne voyais pas comment on pourrait les faire passer par-dessus. Le seul parti qu'il y eût à

prendre, c'était de travailler de nouveau; et, avec l'aide de Vendredi, je dressai en moins de deux heures une jolie petite tente couverte de ramée et de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur et le bocage que j'avais eu soin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels je mis une couverture pour coucher dessus, et une autre couverture pour leur tenir chaud.

Voilà mon île peuplée; je me croyais riche en sujets, et c'était une idée fort satisfaisante pour moi de me considérer ici comme un petit monarque; toute cette île était mon domaine par des titres incontestables. Mes sujets m'étaient parfaitement soumis; j'étais leur législateur et leur souverain seigneur. Ils m'étaient tous redevables de la vie, et tous ils étaient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenterait.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas. Je commandai à Vendredi d'aller prendre parmi mon troupeau apprivoisé un chevreau d'un an; je le mis en petites pièces, je le fis bouillir et étuver, et je vous assure que je leur accommodai un fort bon plat de viande et de bouillon, où j'avais mis de l'orge et du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, et ayant servi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes que je régalai et encourageai de mon mieux, me servant de Vendredi comme de mon interprète, non-seulement auprès de son père, mais auprès de l'Espagnol, qui parlait fort bien la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou pour mieux dire, soupé, j'ordonnai à mon esclave de prendre un des canots, et d'aller chercher nos armes à feu, que nous avions

laissées sur le champ de bataille, et le jour suivant je lui dis d'enterrer les morts, et d'ensevelir en même temps les restes affreux du festin, qui étaient répandus en quantité sur le rivage. J'étais si fort éloigné de le faire moi-même, que je ne pouvais pas y penser sans horreur, et que j'en détournais les yeux quand j'étais obligé de passer par cet endroit. Pour mon sauvage, il s'en acquitta si bien, qu'il ne resta pas seulement l'apparence ni du combat ni du festin, et que je n'aurais pas pu reconnaître le lieu même sans la pointe du bois qui s'avançait de ce côté-là.

Je crus qu'il était temps alors d'entrer en conversation avec mes nouveaux sujets. Je commençai par le père de Vendredi, à qui je demandai ce qu'il pensait des sauvages qui s'étaient échappés, et si nous devions craindre leur retour dans cette île avec des forces capables de nous accabler. Son sentiment était qu'il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent pu résister à la tempête, et qu'ils avaient tous péri, à moins d'avoir été portés du côté du sud, sur certaines côtes où ils seraient dévorés indubitablement. A l'égard de ce qu'il pourrait arriver en cas qu'ils eussent été assez heureux pour regagner leur rivage, il me dit qu'il les croyait si fort effrayés par la manière dont ils avaient été attaqués, si étourdis par le bruit et par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueraient pas de raconter à leur peuple que leurs compagnons avaient été tués par la foudre et par le tonnerre, et que les deux ennemis qui leur étaient apparus étaient sans doute des esprits descendus du ciel pour les détruire. Il était confirmé dans cette opinion, parce qu'il avait entendu dire aux fuyards qu'ils ne pouvaient pas comprendre que des hommes pussent souffler foudre, parler ton-

nerre et tuer à une grande distance, sans lever seulement la main.

Ce vieux sauvage avait raison; car j'ai appris ensuite que ceux qui s'étaient sauvés dans le canot étaient revenus chez eux, et avaient donné une telle épouvante à leurs compagnons qu'ils s'étaient mis dans l'esprit que quiconque oserait approcher de cette *île enchantée* serait détruit par le feu du ciel : on peut juger s'ils furent assez hardis pour s'y exposer. Mais comme alors ces circonstances m'étaient inconnues, je fus pendant quelque temps dans des appréhensions continuelles, qui m'obligèrent à être sur mes gardes et à tenir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions quatre alors, et je n'aurais pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en rase campagne.

Cependant au bout d'un assez long temps, ne voyant pas arriver un seul canot sur mon rivage, mes frayeurs s'apaisèrent, et je commençai à délibérer sur mon voyage vers le continent, où le père de Vendredi m'assurait que je serais bien reçu par les sauvages de sa tribu pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il m'apprit qu'il avait laissé au continent seize autres chrétiens, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage, et s'étant sauvés sur ces côtes, y vivaient à la vérité en paix avec les sauvages, mais avaient à peine assez de vivres pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et j'appris qu'ils avaient monté un vaisseau espagnol, allant du Rio de la Plata à la Havane, pour y porter des peaux et de l'argent, et pour s'y charger de toutes les marchandises européennes qu'ils y pourraient trouver; qu'ayant fait naufrage, ils s'étaient sauvés à

travers une infinité de dangers, sur le rivage des cannibales, avec la crainte d'être dévorés aussitôt qu'on les aurait aperçus. Mais cette tribu était moins féroce que les autres et s'était engagée à les laisser en paix : ils vivaient là, dénués de tout, et exposés à mourir bientôt de faim.

Il me conta encore qu'ils avaient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étaient absolument inutiles, faute de balles et de poudre, dont ils n'avaient sauvé qu'une quantité très-petite qu'ils avaient consumée les premiers jours de leur débarquement, en allant à la chasse.

« Mais, lui dis-je, que deviendront-ils à la fin? N'ont-ils jamais formé le dessein de se tirer de là? »

Il me répondit qu'ils y avaient pensé plus d'une fois, mais que n'ayant ni vaisseau, ni instruments nécessaires pour en construire un, ni aucune provision, toutes leurs délibérations là-dessus avaient été terminées par des larmes et par le désespoir.

Je lui demandai de quelle manière il croyait qu'ils pourraient recevoir une proposition de ma part, tendante à leur délivrance, et s'il ne jugerait pas qu'elle serait aisée à exécuter, en cas qu'on pût les faire venir tous dans mon île.

« Mais, ajoutai-je, je vous avoue franchement que je crains fort quelque coup de traître de leur façon. La gratitude n'est pas une vertu très-familière aux hommes, qui, d'ordinaire, conforment moins leur conduite aux services qu'ils ont reçus, qu'aux avantages qu'ils peuvent espérer.

« Ce serait pour moi une chose bien dure, continuai-je, si, pour prix d'avoir été l'instrument de leur délivrance, ils m'amenaient comme leur prisonnier dans la Nouvelle-Espagne, où tout Anglais, par

quelque accident qu'il y puisse venir, ne doit s'attendre qu'à la plus cruelle destinée.

« Sans cette difficulté, ajoutai-je encore, je croirais mon dessein fort aisé, et s'ils se trouvaient tous ici, on pourrait facilement construire un bâtiment assez grand pour nous mener tous ou du côté du sud dans le Brésil, ou du côté du nord dans les îles espagnoles. »

Après avoir écouté mon discours très-attentivement, l'Espagnol me répondit avec un air de candeur que ces gens-là sentaient avec tant de vivacité tout ce qu'il y avait de misérable dans leur situation, qu'il était sûr qu'ils auraient horreur de la seule pensée de maltraiter un homme qui contribuerait à les en délivrer.

« Si vous voulez, poursuivit-il, j'irai les voir avec le vieux sauvage, je leur communiquerai votre intention, et je vous apporterai leur réponse : je n'entrerai point en traité avec eux, sans qu'ils m'assurent de le garder par les serments les plus solennels. Je veux stipuler qu'ils vous reconnaîtront pour leur commandant, et je les ferai jurer par les sacrements et par l'évangile, de vous suivre dans quelque pays chrétien que vous trouviez à propos de les mener, et de vous obéir exactement, jusqu'à ce que nous y soyons arrivés; je compte même vous apporter sur tout cela un contrat formel, signé par toute la troupe. »

Pour me donner plus de confiance en lui, il me proposa de me prêter serment lui-même avant son départ, et il me jura qu'il ne me quitterait jamais sans mes ordres, et qu'il me défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ses compatriotes étaient assez lâches pour manquer à leurs promesses. Au reste, il m'assura que c'étaient tous de fort honnêtes gens, qu'ils étaient en proie à toute la misère imaginable, manquant d'armes et d'habits, et n'ayant

d'autres vivres que ceux que leur fournissait la pitié des sauvages; qu'ils n'avaient aucun espoir de revenir jamais dans leur patrie, et que si je voulais bien songer à finir leurs malheurs, ils étaient gens à vivre et à mourir avec moi.

Sur ces assurances, je résolus fermement de travailler à leur bonheur, et d'envoyer pour traiter avec eux l'Espagnol avec le vieux sauvage. Mais quand tout fut prêt pour leur départ, mon Espagnol lui-même me fit une difficulté où je trouvai tant de prudence et tant de sincérité, que je fus très-satisfait de lui, et que je suivis le conseil qu'il me donna de différer cette affaire pour cinq ou six mois. Voici le fait.

Il y avait déjà un mois qu'il était avec nous, et je lui avais montré toutes les provisions assemblées par le secours de la Providence. Il comprenait parfaitement bien que ce que j'avais amassé de blé et de riz, quoique suffisant de reste pour moi-même, ne suffirait pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une extrême économie, bien loin de pouvoir fournir aux besoins de ses camarades, qui étaient encore au nombre de seize. D'ailleurs il en fallait une bonne quantité pour avitailler le vaisseau que je voulais construire afin de passer dans quelque colonie chrétienne; et son avis était de défricher d'autres champs, d'y semer tout le grain dont je pouvais me passer, et d'attendre une nouvelle moisson avant de faire venir ses compatriotes.

« La disette, me dit-il, pourrait les porter à la révolte, en leur faisant voir qu'ils ne sont sortis d'un malheur que pour tomber dans un autre. »

Son conseil me parut si raisonnable que je me déterminai à le suivre. Nous nous mettons donc tous quatre à labourer la terre autant que nos instruments de bois pouvaient nous le permettre; et, dans l'espace

d'un mois, le temps d'ensemencer les terres étant venu, nous en avions défriché assez pour y semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz ; c'était tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en resta-t-il pour vivre pendant les six mois qui devaient s'écouler avant la prochaine récolte, car le grain est six mois en terre dans ce pays-là.

Étant alors assez forts pour ne rien craindre des sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île, sans aucune inquiétude ; et comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance, il m'était impossible de ne pas songer aux moyens de l'effectuer. Entre autres choses, je marquai plusieurs arbres qui me paraissaient propres pour mes vues : j'employai Vendredi et son père à les couper, et je leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avais fait des planches d'un arbre fort épais, et je leur ordonnai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne d'à peu près deux pieds de large, de trente-cinq de long, et épaisses depuis deux pouces jusqu'à quatre. On peut comprendre quelle peine il fallait pour en venir à bout.

Je songeais en même temps à augmenter mon troupeau ; tantôt j'allais à la chasse moi-même avec Vendredi, tantôt je l'envoyais avec l'Espagnol, et de cette manière nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à notre troupeau apprivoisé ; car quand il nous arrivait de tuer une chèvre, nous ne manquions jamais d'en conserver les petits. Outre cela, la saison étant venue de cueillir le raisin, je fis sécher une si grande quantité de grappes, qu'il y en avait de quoi remplir plus de soixante barils. Ce fruit faisait avec notre pain une grande partie de nos ali-

ments, et je puis vous assurer que c'est quelque chose d'extraordinairement nourrissant.

C'était alors le temps de la moisson, et notre grain se trouvait en fort bon état : de vingt-deux boisseaux d'orge que nous avions semés, il nous en vint deux cent vingt, et notre riz s'était multiplié à proportion ; ce qui formait une provision suffisante pour nous et pour les hôtes que nous attendions, jusqu'à notre moisson prochaine ; ou bien, s'il s'agissait de faire le voyage projeté, il y en avait assez pour avitailler abondamment notre vaisseau, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre course.

Après avoir recueilli ainsi nos grains, nous nous mîmes à travailler en osier et à faire quatre grands paniers pour les y conserver. L'Espagnol était extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, et il me blâmait souvent de n'avoir pas employé cet art à faire mes enclos et mes retranchements. Mais par bonheur la chose n'était plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à mon Espagnol de passer en terre ferme pour voir s'il y avait quelque chose à faire avec ses compatriotes ; et je lui donnai un ordre par écrit de ne pas emmener un seul homme avec lui sans l'avoir fait jurer devant lui et devant le vieux sauvage, que bien loin d'attaquer le maître de l'île, et de causer le moindre chagrin à un homme qui avait la bonté de travailler à sa délivrance, il ne négligerait rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, et qu'il se soumettrait entièrement à ses commandements, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. J'ordonnai encore à l'Espagnol de m'en rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que, selon toutes les apparences, elle n'avait ni papier ni encre.

Muni de ces instructions, il partit avec le vieux sauvage dans le même canot qui avait servi à les conduire dans l'île pour y être dévorés par les cannibales leurs ennemis. Je leur donnai à chacun un mousquet à rouet et environ huit charges de poudre et de balles, en leur enjoignant d'en être bons ménagers et de ne les employer que dans les occasions pressantes.

Voilà les premières mesures que je pris pour ma délivrance depuis vingt-sept ans et quelques jours que j'étais dans cette île. Aussi ne négligeai-je aucune précaution ; je donnai à mes voyageurs une provision de pain et de grappes sèches pour plusieurs jours ; et une autre provision pour huit jours, destinée aux Espagnols : je convins encore avec eux d'un signal qu'ils devaient mettre au canot à leur retour, pour pouvoir les reconnaître par là avant qu'ils abordassent ; et là-dessus je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils mirent en mer avec un vent frais pendant la pleine lune. C'était au mois d'octobre, selon mon calcul.

XXVII

Des matelots anglais révoltés abordent dans l'île. Robinson vient en aide à leur capitaine.

J'avais déjà attendu pendant huit jours le retour de mes députés, quand il m'arriva à l'improviste une aventure qui n'a peut-être pas sa semblable dans aucune histoire. C'était le matin, et j'étais encore profondément endormi, lorsque Vendredi approcha de mon lit avec précipitation, en criant : « Maître, maître, ils sont venus, ils sont venus ! »

Je me lève, et m'étant habillé, je me mets à traverser mon bois qui était déjà bien épais, songeant si peu à la possibilité du péril, que j'étais sans armes, contre ma coutume ; mais je fus bien surpris en tournant mes yeux vers la mer, de voir, à une lieue et demie de distance, une chaloupe avec une voile triangulaire, faisant cours du côté de mon rivage, et poussée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venait pas du côté directement opposé à mon rivage, mais du côté du sud de l'île. Là-dessus, je dis à Vendredi de ne pas se donner le moindre mouvement, puisque ce n'était pas là les gens que nous attendions, et que nous ne pouvions pas savoir encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci, j'allai chercher ma lunette d'approche, et par le moyen de mon échelle, je montai au haut du rocher, comme j'avais coutume de faire, quand j'appréhendais quelque chose et que je voulais le découvrir, sans être découvert moi-même.

A peine avais-je mis le pied sur le haut de la colline, que je vis clairement un vaisseau à l'ancre, à peu près à deux lieues et demie au sud-ouest de moi, et je crus reconnaître par la structure du bâtiment que le vaisseau était anglais, aussi bien que la chaloupe.

Je ne saurais exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique ma joie de voir un navire dont l'équipage était probablement de ma nation, fût extrême, je ne laissais pas de sentir quelques mouvements secrets, dont j'ignorais la cause, qui m'inspiraient de la circonspection. Je ne pouvais pas concevoir quelles affaires un vaisseau anglais pouvait avoir dans cette partie du monde, puisque ce n'était assurément la route d'aucun des pays où les

Anglais ont établi leur commerce : de plus je savais qu'il n'y avait eu aucune tempête capable de les porter de ce côté-là malgré eux ; par conséquent j'avais lieu de croire qu'ils n'avaient pas de bons desseins, et qu'il valait mieux pour moi demeurer dans ma solitude que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Bientôt je pus voir distinctement la chaloupe approcher du rivage, comme si elle cherchait une baie, pour la commodité du débarquement ; mais ne découvrant pas celle dont j'ai parlé souvent, ils poussèrent leur chaloupe sur le sable, environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étais ravi ; car sans cela ils auraient débarqué précisément devant ma porte, ils m'auraient chassé sans doute de mon château, et auraient pillé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage, je reconnus qu'ils étaient Anglais, hormis un ou deux que je pris pour des Hollandais, mais qui pourtant ne l'étaient pas. Ils étaient onze en tout ; mais il y en avait trois sans armes, et garrottés, comme je crus m'en apercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage, ils firent sortir ces trois autres de la chaloupe, comme des prisonniers : je vis un des trois marquer par ses gestes une affliction qui allait jusqu'à l'extravagance ; les deux autres levaient quelquefois les mains vers le ciel, et paraissaient fort affligés, mais leur douleur me semblait plus modérée.

Dans le temps que j'étais dans une grande incertitude, sans concevoir ce que signifiait un pareil spectacle, Vendredi s'écria en son mauvais anglais : *O maître, vous voyez hommes anglais manger prisonniers aussi bien qu'hommes sauvages : voyez eux les vouloir manger.* « Non, non, dis-je, Vendredi : je crains seu-

lement qu'ils ne les massacrent, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. » Je tremblais cependant, et j'étais pénétré d'horreur à cette vue ; à chaque moment je m'attendais à les voir assassiner ; même je vis une fois un de ces scélérats lever déjà un grand sabre pour frapper un de ces malheureux, et je crus que je l'allais voir tomber à terre ; ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Dans ces circonstances je regrettais extrêmement mon Espagnol et mon vieux sauvage, et je souhaitais fort de pouvoir attraper ces indignes Anglais, sans être découvert, à la portée du fusil, pour délivrer les prisonniers de leurs cruelles mains, car je ne leur voyais point d'armes à feu : mais il plut à la Providence de me faire réussir dans mon dessein d'une autre manière.

Pendant que ces insolents matelots rôdaient par toute l'île, comme s'ils voulaient aller à la découverte du pays, je remarquai que les trois prisonniers étaient en liberté d'aller où ils voulaient ; mais ils n'en eurent pas le courage ; ils s'assirent à terre d'un air pensif et désespéré.

La marée était justement au plus haut quand ces gens étaient venus à terre ; et tant en parlant à leurs prisonniers, qu'en rôdant par tous les coins de l'île, ils s'étaient amusés jusqu'à ce que la mer, s'étant retirée par le reflux, eût laissé leur chaloupe à sec.

Ils y avaient laissé deux hommes qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étaient endormis : cependant l'un s'éveillant plus tôt que son camarade, et trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable pour qu'il pût l'en tirer tout seul, fit approcher les autres par ses cris ; mais ils n'eurent pas assez de force tous ensemble pour la tirer de là, parce qu'elle était extrêmement

pesante, et que de ce côté le rivage n'était guère qu'un sable mouvant.

Voyant cette difficulté, comme de véritables gens de mer, c'est-à-dire, les plus négligents de tous les hommes, ils résolurent de n'y plus songer, et ils se mirent à parcourir l'île. J'en entendis un qui appelait un de ses camarades pour le faire venir à terre : *Hé! John*, lui cria-t-il, *laisse-la en repos si tu veux; la marée prochaine la remettra bien à flot.* Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps je me tins dans l'enceinte de mon château, sans aller plus loin que mon observatoire, et j'étais bien aise d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation; je savais que la chaloupe ne pouvait pas être à flot avant dix heures du soir, qu'alors il ferait obscur, et que je pourrais en toute sûreté observer leurs démarches.

En attendant, je me préparais pour le combat, mais avec plus de précaution que jamais, persuadé que j'aurais affaire avec d'autres ennemis que par le passé. J'ordonnai à Vendredi d'en faire de même, et je m'en promettais de grands secours, puisqu'il tirait avec une justesse étonnante ; je lui donnai trois mousquets, et je pris moi-même deux fusils. Ma figure était effroyable ; j'avais sur la tête mon terrible bonnet de peau de chèvre ; à mon côté pendait mon sabre nu, et je portais deux pistolets à ma ceinture, et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était de ne rien entreprendre avant la nuit; mais sur les deux heures, au plus chaud du jour, je trouvai que mes drôles étaient allés tous dans les bois, apparemment pour s'y reposer; et quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir, je les

vis pourtant qui s'étaient couchés à l'ombre d'un grand arbre assez près de moi, et hors de la vue des autres.

Là-dessus je résolus de me découvrir à eux pour être instruit de leur situation : et dans le moment je me mis en marche, Vendredi me suivant d'assez loin, armé aussi formidablement que moi, mais ne ressemblant pas pourtant à un spectre.

Après que je me fus approché d'eux, sans être découvert, autant qu'il me fut possible, je leur dis d'un ton élevé en espagnol :

« Qui êtes-vous, messieurs ? »

Ils ne répondirent rien, et je les vis sur le point de s'enfuir, quand je me mis à leur parler anglais :

« Messieurs, leur dis-je, n'ayez pas peur ; peut-être avez-vous trouvé ici un ami sans vous y attendre.

— Il faut donc qu'il nous ait été envoyé du ciel, répondit un d'entre eux d'une manière grave, et le chapeau à la main ; car nos malheurs sont au-dessus de tout secours humain.

— Tout secours vient du ciel, monsieur, lui dis-je ; mais ne voudriez-vous pas enseigner à un étranger le moyen de vous secourir? Car vous paraissez accablés d'une grande affliction : je vous ai vus débarquer, et quand vous vous êtes entretenus avec les brutaux qui vous ont conduits ici, j'en ai vu un tirer le sabre et faire mine de vouloir vous tuer. »

Le pauvre homme tremblant, et les yeux pleins de larmes, me repartit d'un air étonné :

« Parlé-je à un homme ou à un ange ?

— N'ayez aucun doute à cet égard, monsieur, lui dis-je ; si Dieu avait envoyé un ange à votre secours, il paraîtrait à vos yeux sous de meilleurs habits et avec

d'autres armes. Je suis réellement un homme, je suis même un Anglais, et tout disposé à vous rendre service. Je n'ai avec moi qu'un esclave ; nous avons des armes et des munitions; dites librement si nous pouvons vous rendre service, et expliquez-moi la nature de vos malheurs.

— Hélas! monsieur, dit-il, le récit en est trop long pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si proches ; il suffira de vous dire que j'ai été commandant du vaisseau que vous voyez; mes gens se sont révoltés contre moi ; peu s'en faut qu'ils ne m'aient massacré ; mais ce qui vaut presque tout autant, ils veulent m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes, dont l'un est mon contre-maître, et l'autre un passager. Nous nous attendions à périr ici dans peu de jours, croyant l'île inhabitée, et nous ne sommes pas encore rassurés sur ce point.

— Mais lui dis-je, que sont devenus vos coquins de rebelles?

— Les voilà couchés, répondit-il en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaisse; je tremble de peur qu'ils ne nous aient entendus parler ; si cela est, il est certain qu'ils nous massacreront tous. »

Je lui demandai alors si les mutins avaient des armes à feu, et j'appris qu'ils n'avaient avec eux que deux fusils, et qu'ils en avaient laissé un dans la chaloupe.

« Laissez-moi donc faire, lui répondis-je ; ils sont tous endormis ; rien n'est plus aisé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. »

Il me conta alors qu'il y avait parmi eux deux coquins, dont il n'y avait rien de bon à espérer, et que, si on mettait ceux-là hors d'état de nuire, il croyait

que le reste retournerait facilement à son devoir : il ajouta qu'il ne pouvait pas me les indiquer de si loin, et qu'il était tout prêt à suivre mes ordres en tout.

« Eh bien! dis-je, commençons par nous tirer d'ici, de peur qu'ils ne nous aperçoivent en s'éveillant, et suivez-moi vers un lieu où nous pourrons délibérer sur nos affaires à notre aise. »

Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois :

« Écoutez donc, monsieur, lui dis-je, je veux hasarder tout pour votre délivrance, pourvu que vous m'accordiez deux conditions. »

Il m'interrompit pour m'assurer que, si je lui rendais sa liberté et son vaisseau, il emploierait l'un et l'autre à me témoigner sa reconnaissance, et que, si je ne pouvais lui rendre que le premier de ces deux services, il était résolu de vivre et de mourir avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire. Ses deux compagnons me donnèrent les mêmes assurances.

« Écoutez mes conditions, leur dis-je de nouveau, il n'y en a que deux.

« 1° Pendant que vous serez dans cette île avec moi, vous renoncerez à toute sorte d'autorité, et si je vous mets les armes en main vous me les rendrez dès que je le trouverai bon : vous serez entièrement soumis à mes ordres, sans songer jamais à me causer le moindre préjudice ; 2° si nous réussissons à reprendre le vaisseau, vous me mènerez en Angleterre avec mon esclave, sans rien demander pour le passage. »

Il me le promit avec les expressions les plus fortes qu'un cœur reconnaissant puisse dicter.

Je leur donnai alors trois mousquets avec des balles et de la poudre, et je demandai au capitaine de quelle

manière il jugeait à propos de diriger cette entreprise. Il me dit qu'il se contenterait de suivre exactement mes ordres, et qu'il me laissait volontiers toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paraissait assez épineuse, que cependant le meilleur parti était, selon moi, de faire feu sur eux tous en même temps pendant qu'ils étaient couchés, et que si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me répliqua, avec beaucoup de modération, qu'il serait fâché de les tuer s'il y avait moyen de faire autrement : « mais pour ces deux scélérats incorrigibles dont je vous ai parlé, continua-t-il, et qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils nous échappent, nous sommes perdus à coup sûr ; ils amèneront tout l'équipage pour nous exterminer.

— Cela étant, repartis-je, il faut s'en tenir à mon premier avis ; une nécessité absolue rend l'action légitime. » Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour le dessein de répandre tant de sang, je lui dis de prendre les devants avec ses compagnons, et d'agir selon que les circonstances le dirigeraient.

Au milieu de cet entretien, nous en vîmes deux se lever et se retirer de là ; je demandai au capitaine si c'étaient les chefs de la rébellion, desquels il m'avait parlé. Il me dit que non ; « eh bien donc ! lui dis-je, laissons-les échapper, puisque la Providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie ; pour les autres, s'ils ne sont pas à vous, ce sera votre faute. »

Animé par ces paroles, il s'avance vers les mutins, un mousquet sur le bras, et un de mes pistolets à la ceinture. Ses deux compagnons, le devançant de quelques pas, font d'abord un peu de bruit qui réveille un

des matelots. Celui-là se met à crier pour éveiller ses camarades ; mais en même temps ils font feu tous deux, le capitaine gardant son coup avec beaucoup de prudence, et visant avec toute la justesse possible les chefs des mutins, ils en tuent un sur la place. L'autre, quoique dangereusement blessé, se lève avec précipitation, se met à crier au secours : mais le capitaine le joint, en lui disant qu'il n'était plus temps de demander du secours, et qu'il n'avait qu'à prier Dieu de lui pardonner sa trahison ; il l'assomme aussitôt d'un coup de crosse.

Il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé ; mais me voyant arriver, et sentant qu'il leur était impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le capitaine y consentit, à condition qu'ils lui marqueraient l'horreur qu'ils devaient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer le vaisseau et à le ramener à la Jamaïque d'où il venait. Ils lui donnèrent toutes les assurances qu'il pouvait désirer, de leur repentir et de leur bonne volonté, et il résolut de leur sauver la vie, ce que je ne désapprouvai pas ; je l'obligeai seulement à les garder pieds et mains liés, tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites j'envoyai Vendredi, avec le contre-maître, vers la chaloupe, avec ordre de la mettre en sûreté et d'en ôter les rames et les voiles, ce qu'ils firent : en même temps trois matelots qui, pour leur bonheur, s'étaient écartés de la troupe, revinrent au bruit des mousquets ; et voyant leur capitaine, de leur prisonnier devenu leur vainqueur, ils se soumirent à lui, et consentirent à se laisser garrotter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le temps de faire au capitaine le récit de toutes

mes aventures : il l'écouta avec une attention qui allait jusqu'à l'extase, et surtout la manière miraculeuse dont j'avais été fourni de munitions et de vivres. Comme toute mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit une forte impression sur lui; mais quand il commençait à réfléchir sur son propre sort, et à considérer que la Providence ne paraissait m'avoir conservé que pour lui sauver la vie, il était si touché, qu'il répandait un ruisseau de larmes, et qu'il était incapable de prononcer une seule parole.

Notre conversation étant finie, je le conduisis avec ses deux compagnons dans mon château, et je lui donnai tous les rafraîchissements que j'étais en état de lui fournir.

XXVIII

Le capitaine, avec l'aide de Robinson, redevient maître de son vaisseau.

Je dis au capitaine qu'il fallait dès à présent songer aux moyens de nous rendre maîtres du vaisseau. Il en convint; mais il m'avoua qu'il ne voyait pas quelles mesures prendre. « Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord qui, sachant que par leur conspiration ils ont mérité de perdre la vie, s'y opiniâtreront par désespoir, car ils sont tous persuadés sans doute, qu'en cas qu'ils se rendent, ils seront pendus dès qu'ils arriveront en Angleterre, ou dans quelque colonie de la nation : le moyen donc de songer à les attaquer avec un nombre si fort inférieur au leur ! »

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, et je

vis qu'il n'y avait rien à faire, sinon de tendre quelque piége à l'équipage, et de l'empêcher au moins de débarquer et de nous faire périr. J'étais sûr qu'en peu de temps les gens du vaisseau, étonnés du retard de leurs camarades, mettraient leur autre chaloupe en mer pour aller voir ce qu'ils étaient devenus ; et je craignais qu'ils ne vinssent armés en trop grand nombre pour que nous pussions leur résister.

Là-dessus je dis au capitaine, que la première chose que nous avions à faire, c'était de couler la chaloupe à fond, afin qu'ils ne pussent pas l'emmener, ce qu'il approuva. Nous mettons d'abord la main à l'œuvre, nous commençons à ôter de la chaloupe ce qui y restait, c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie et une autre pleine de rhum, quelques biscuits, un cornet rempli de poudre, et un pain de sucre d'environ six livres, enveloppé d'une pièce de canevas. Toute cette trouvaille m'était fort agréable, et surtout l'eau-de-vie et le sucre, dont j'avais presque eu le temps d'oublier le goût.

Après avoir porté tout cela à terre, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que s'ils débarquaient en assez grand nombre pour nous être supérieurs, ils ne pussent pas néanmoins faire usage de cette barque et l'emmener.

A dire la vérité, je ne pensais guère sérieusement à recouvrer le vaisseau ; ma seule vue était, en cas qu'ils partissent en nous laissant la chaloupe, de la reboucher et de la mettre en état de nous mener vers mes amis les Espagnols.

Non content d'avoir fait dans la chaloupe un trou assez grand pour n'être pas bouché fort aisément, nous mîmes toutes nos forces à la pousser assez avant sur le rivage, pour que la marée même ne pût pas la

mettre à flot. Mais au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, et nous vîmes en même temps sur le vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avaient beau faire des signaux et redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avait garde d'obéir.

Dans le même instant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer, et aller vers le rivage à force de rames; et quand ils furent à la portée de notre vue, nous aperçûmes distinctement qu'ils étaient au nombre de dix, et qu'ils avaient des armes à feu. Nous pûmes distinguer jusqu'aux traits de leurs visages pendant assez longtemps, parce qu'ayant été dérivés par la marée, ils étaient obligés de suivre le rivage pour débarquer dans le même endroit où ils apercevaient leur première chaloupe.

De cette manière, le capitaine pouvait les examiner à loisir; il n'y manqua pas, et il me dit qu'il voyait parmi eux trois fort braves garçons, et qu'il était sûr que les autres les avaient entraînés par force dans la conspiration; mais que pour le bosseman[1] qui commandait la chaloupe, et pour les autres, c'étaient les plus grands scélérats de tout l'équipage, qui n'auraient garde de se désister de leur entreprise, et qu'il craignait bien qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Je lui répondis en souriant : « Ayez bon courage, je ne vois pour nous, dans toute cette affaire, qu'une seule circonstance embarrassante. — Laquelle? me dit-il. — C'est, répondis-je, qu'il y a parmi cette petite troupe trois ou quatre honnêtes gens qu'il faut

1. Sous-officier de marine, qui prenait rang immédiatement après le contre-maître.

songer à épargner. S'ils étaient tous des coquins, je croirais que la Providence les a séparés du reste pour les livrer entre nos mains ; car fiez-vous-en à moi, tout ce qui débarquera sera à notre disposition, et nous serons les maîtres de leur vie et de leur mort. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et d'une contenance gaie, lui donnèrent courage, et il se mit à m'aider vigoureusement à faire nos préparatifs. A la première apparence de la chaloupe qui venait à nous, nous avions déjà songé à séparer nos prisonniers, et à les mettre en lieu sûr.

Il y en avait deux dont le capitaine était moins assuré que des autres ; je les avais fait conduire par Vendredi, et par un compagnon du capitaine, dans ma grotte, d'où ils n'avaient garde de se faire voir ou de se faire entendre, ni de trouver le chemin au travers des bois, quand même ils parviendraient à se débarrasser de leurs liens. Je leur avais donné quelques provisions en les assurant que, s'ils se tenaient en repos, je les remettrais dans quelques jours en pleine liberté ; mais que, s'ils faisaient la moindre tentative pour se sauver, il n'y aurait point de quartier pour eux. Ils me promirent de souffrir leur captivité patiemment, et ils me marquèrent une vive reconnaissance de la bonté que j'avais de leur donner des provisions et de la lumière ; car Vendredi leur avait donné quelques chandelles : ils s'imaginaient qu'il devait rester en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers étaient plus heureux ; à la vérité, nous en avions garrotté deux qui étaient un peu suspects ; mais pour les trois autres, je les avais pris à mon service, à la recommandation du capitaine, et sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière, nous étions sept bien ar-

més, et j'étais persuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis, surtout à cause des trois ou quatre honnêtes gens que le capitaine m'assurait avoir découverts parmi eux.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où était leur première chaloupe, ils poussèrent sur le sable celle où ils étaient, et la quittant tous en même temps, ils la tirèrent après eux sur le rivage, ce qui me faisait plaisir, car je craignais qu'ils ne la laissassent à l'ancre, à quelque distance, avec quelques-uns d'entre eux pour la garder, et qu'ainsi il nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent, ce fut de courir vers leur autre chaloupe, et nous nous aperçûmes aisément de la surprise avec laquelle ils la virent percée par le fond, et destituée de tous ses agrès. Un moment après, ils poussèrent tous en même temps deux ou trois grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons; mais voyant que c'était peine perdue, ils se mirent en cercle et firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois, mais nous étions bien sûrs que les prisonniers de la grotte ne l'entendaient pas, et que ceux que nous gardions nous-mêmes, n'avaient pas le courage d'y répondre.

Ceux de la chaloupe ne recevant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons, étaient dans une telle surprise, comme nous l'apprîmes d'eux par la suite, qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du vaisseau pour y aller raconter que la première chaloupe était coulée à fond, et que leurs camarades avaient sans doute été massacrés. Aussi les vîmes-nous lancer leur chaloupe en mer, et y entrer tous.

A peine avaient-ils quitté le rivage, que nous les vîmes revenir, après avoir délibéré apparemment sur quelques nouvelles mesures pour trouver leurs compagnons; il en resta trois dans la chaloupe, et les autres redescendirent à terre pour aller à la découverte.

Je considérais le parti qu'ils venaient de prendre comme un grand inconvénient pour nous; en vain nous rendrions-nous maîtres des sept qui étaient à terre, si la chaloupe nous échappait, car en ce cas-là, ceux qui y étaient, auraient regagné certainement leur navire, qui n'aurait pas manqué de faire voile; ce qui nous eût ôté tout moyen possible de le recouvrer.

Cependant le mal était sans remède, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage, et jeter l'ancre à quelque distance de là. Tout ce qui nous restait à faire, c'était d'attendre l'événement.

Les sept qui étaient débarqués se tenaient serrés en marchant de front du côté de la colline sous laquelle était mon habitation, et nous pouvions les voir clairement sans être aperçus. Nous souhaitions bien qu'ils approchassent davantage afin de faire feu sur eux, ou bien qu'ils s'éloignassent pour que nous pussions sortir de notre retraite sans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvaient découvrir une grande partie des bois et des vallées de l'île, surtout du côté du nord-est, où le terrain est le plus bas, ils se mirent de nouveau à crier jusqu'à n'en pouvoir plus, et n'osant pas, ce semble, se hasarder à pénétrer dans le pays plus avant, ils s'assirent pour délibérer ensemble. S'ils avaient jugé à propos de s'endormir, ils nous auraient rendu un bon service; mais ils étaient trop remplis de frayeur pour oser se livrer au sommeil, quoique assurément ils n'eussent aucune idée du danger qui les menaçait.

Le capitaine croyant deviner le sujet de leur délibération, et s'imaginant qu'ils allaient faire une seconde décharge pour se faire entendre de leurs camarades, me proposa de tomber sur eux tous à la fois, dès qu'ils auraient tiré, et de les forcer par là à se rendre, sans que nous fussions obligés de répandre du sang. Je goûtai fort ce conseil, pourvu qu'il fût exécuté avec justesse, et que nous fussions assez près d'eux, pour qu'ils n'eussent pas le temps de recharger leurs armes.

Mais ce dessein s'évanouit faute d'occasion, et nous fûmes fort longtemps sans savoir quel parti prendre. Enfin je dis à mes gens qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit, et que, si alors ils n'étaient pas rembarqués, nous pourrions trouver moyen de nous mettre entre eux et le rivage, et nous servir de stratagème pour entrer avec eux dans la barque, et pour les forcer à regagner la terre.

Après avoir attendu longtemps le résultat de leur délibération, nous les vîmes à notre grand regret, se lever et marcher vers la mer : ils avaient apparemment une idée si affreuse des dangers qui les attendaient dans cet endroit, qu'ils étaient résolus, regardant leurs compagnons comme perdus sans ressource, de retourner à bord du vaisseau, et de poursuivre leur voyage.

Le capitaine, voyant qu'ils s'en retournaient tout de bon, en était au désespoir; mais, pour les faire revenir sur leurs pas, je m'avisai d'un stratagème qui me réussit.

J'ordonnai au contre-maître et à Vendredi de passer la petite baie du côté de l'ouest, vers l'endroit où j'avais sauvé le dernier de la fureur de ses ennemis : je leur recommandai qu'aussitôt qu'ils seraient parvenus à quelque colline, ils se missent à crier de toutes leurs forces; qu'ils restassent là jusqu'à ce qu'ils fussent

assurés d'avoir été entendus par les matelots; qu'ensuite ils poussassent un nouveau cri, dès que les autres auraient répondu : qu'après cela, se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournassent en cercle, en continuant de pousser des cris de chaque colline qu'ils rencontreraient, afin de les attirer par là bien avant dans ces bois, et qu'ensuite ils vinssent à moi par les chemins que je leur indiquais.

Ils mettaient justement le pied dans la chaloupe, quand mes gens poussèrent le premier cri. Ils l'entendirent d'abord, et courant vers le rivage du côté de l'ouest, d'où ils avaient entendu la voix, ils furent arrêtés par la baie, qu'il leur fut impossible de passer à cause de la hauteur des eaux; ce qui les engagea à faire venir la chaloupe, comme je l'avais prévu.

Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'observai qu'on la faisait monter plus haut dans la baie, comme dans une bonne rade, et qu'un des matelots en sortait, n'y laissant que deux de ses compagnons qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'était justement ce que je souhaitais : laissant Vendredi et le contre-maître exécuter mes ordres, je pris les autres avec moi, et faisant un détour pour venir de l'autre côté de la baie, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un était resté dedans, nous trouvâmes l'autre couché sur le sable à moitié endormi; il se réveilla en sursaut à notre approche; le capitaine, qui était le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, et cria ensuite à celui qui était dans l'esquif de se rendre ou qu'il était mort.

Il ne fallut pas beaucoup de peine pour l'y résoudre : il se voyait arrêté par cinq hommes; son camarade était assommé, et d'ailleurs c'était un de ceux dont le capitaine m'avait dit du bien; aussi ne se ren-

dit-il pas seulement, mais encore il s'engagea avec nous, et nous servit avec beaucoup de fidélité.

Sur ces entrefaites, Vendredi et le contre-maître ménagèrent si bien leurs affaires, qu'en criant et en répondant aux cris des matelots, ils les menèrent de colline en colline, de manière à les mettre sur les dents. Ils ne les laissèrent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois, pour qu'ils ne pussent pas regagner leur chaloupe avant qu'il ne fît tout à fait obscur.

Ils étaient bien fatigués eux-mêmes en revenant à moi; il est vrai qu'ils avaient du temps pour se reposer, puisque le plus sûr pour nous était d'attaquer les ennemis pendant l'obscurité.

Ceux-là ne revinrent à la chaloupe que quelques heures après le retour de Vendredi, et nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser; à quoi les autres répondaient qu'ils étaient à moitié morts de lassitude : nouvelle fort agréable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut leur étonnement quand ils virent la marée écoulée, la chaloupe engagée dans le sable et sans gardes. Nous les entendions crier les uns aux autres de la manière la plus lamentable, qu'ils étaient dans une île enchantée; et que si elle était habitée par des hommes, ils seraient tous massacrés; et que si c'était par des esprits, ils seraient enlevés et dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau, et à appeler leurs deux camarades par leurs noms; mais point de réponse. Nous les vîmes alors, à la faveur du peu de jour qui restait encore, courir çà et là, et se tordre les mains comme des gens désespérés. Tantôt ils entraient dans la chaloupe pour s'y reposer, tantôt ils en sor-

taient pour courir sur le rivage, et ils continuèrent ce manége sans relâche pendant assez longtemps.

Mes gens avaient grande envie de donner dessus tous ensemble; mais mon dessein était de les prendre à mon avantage, afin d'en tuer le moins qu'il me serait possible, et de ne pas hasarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre, dans l'espérance qu'ils se sépareraient; et pour qu'ils ne s'échappassent pas, je fis approcher davantage mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se traîner sur les mains pour se placer aussi près d'eux qu'il serait possible, sans se découvrir.

Ils n'avaient pas été longtemps dans cette position, quand le bosseman, le chef principal de la mutinerie, et qui se montrait dans son malheur plus lâche et plus désespéré qu'aucun autre, tourna ses pas vers ce côté-là avec deux de ses camarades. Le capitaine était si passionné contre ce scélérat, qu'il avait de la peine à le laisser approcher pour en être sûr : il se retint pourtant; mais après s'être donné encore un peu de patience, il se lève tout d'un coup avec Vendredi et fait feu sur lui.

Le bosseman fut tué sur la place; un autre fut blessé dans le ventre, mais il n'en mourut que deux heures après, et le troisième s'enfuit.

Au bruit de ces coups, j'avançai brusquement avec toute mon armée, qui consistait en huit hommes. J'étais moi-même généralissime : Vendredi était mon lieutenant général, et nous avions pour soldats le capitaine avec ses deux compagnons, et les trois prisonniers à qui j'avais confié des armes.

La nuit était fort obscure, de manière qu'il fut impossible à nos ennemis de connaître notre nombre; en conséquence j'ordonnai à celui que nous avions trouvé

dans l'esquif, et qui était alors un de mes soldats, de les appeler par leurs noms, pour voir s'ils voulaient capituler ; ce qui me réussit, comme il est facile de le croire.

Il se mit donc à crier très-haut :

« Hé ! Thomas Smith ! Thomas Smith ! »

Celui-là répondit d'abord :

« Est-ce toi, Johnson ? » car il le reconnut à la voix.

« Oui, oui, repartit l'autre. Au nom de Dieu, Thomas, mettez bas les armes et rendez-vous, sans cela vous êtes morts, tous tant que vous êtes, dans le moment.

— A qui faut-il nous rendre ? dit Smith ; où sont-ils ?

— Ils sont ici, répondit Johnson ; c'est le capitaine avec cinquante hommes qui vous ont cherchés déjà pendant deux heures. Le bosseman est tué ; William Frie est blessé dangereusement, je suis prisonnier de guerre, moi ; et si vous ne voulez pas vous rendre, vous êtes tous perdus.

— Nous fera-t-on quartier, répliqua Smith, si nous mettons bas les armes ?

— Je m'en vais le demander au capitaine, » dit Johnson.

Le capitaine se mit alors à parler lui-même à Smith.

« Vous connaissez ma voix, lui cria-t-il ; si vous jetez vos armes, vous aurez tous la vie sauve, excepté William Atkins.

— Au nom de Dieu, capitaine, s'écria là-dessus Atkins, donnez-moi quartier ! Qu'est-ce que j'ai fait de plus que les autres ? Ils sont aussi coupables que moi. »

Il ne disait pas la vérité ; car cet Atkins avait été le premier à maltraiter le capitaine. Il lui avait lié les mains, en lui disant les injures les plus outrageantes.

Aussi le capitaine lui dit qu'il ne lui promettait rien,

qu'il devait se rendre à discrétion, et avoir recours à la bonté du gouverneur de l'île. C'était moi qu'il désignait par ce beau titre.

En un mot, tous mirent bas les armes, en demandant grâce de la vie ; j'envoyai Johnson et deux autres pour les lier tous ; ensuite ma grande armée prétendue de cinquante hommes, qui réellement n'était que de huit, avec le détachement, s'avança et se saisit d'eux et de leur chaloupe. Pour moi, je me tins à l'écart avec un seul de mes gens, pour des raisons d'État.

Le capitaine eut le loisir alors de parler avec tous les prisonniers. Il leur reprocha sévèrement leur trahison et les autres mauvaises actions dont elle aurait été sans doute suivie, et qui sûrement les auraient entraînés dans les derniers malheurs, et conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentants, et demandèrent de nouveau la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île. « Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déserte ; mais il a plu à Dieu de vous diriger d'une telle manière, que cet endroit se trouve habité, et même gouverné par un Anglais. Ce gouverneur est le maître de vous faire pendre tous ; mais vous ayant donné quartier, il pourra se contenter de vous envoyer en Angleterre, pour être livrés entre les mains de la justice, excepté Atkins, à qui j'ai ordre de dire, de sa part, de se préparer à la mort ; car il doit être pendu demain matin. »

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable ; Atkins se jeta à genoux pour prier le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et les autres le conjurèrent au nom de Dieu de faire en sorte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Comme je m'étais mis dans l'esprit que le temps de ma délivrance allait venir, je pensai qu'il serait facile de persuader à tous ces matelots de s'employer de toutes leurs forces à recouvrer le vaisseau. Pour les duper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne leur pas faire voir quel personnage ils avaient pour gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le capitaine, et là-dessus un de mes gens, qui était à quelque distance de moi, se mit à crier :

« Capitaine, le gouverneur veut vous parler.

— Dites à Son Excellence, répondit le capitaine, que je m'en vais venir dans le moment. »

Ils donnèrent dans ce panneau à merveille, et ne doutèrent pas un moment que le gôuverneur ne fût près de là avec ses cinquante soldats.

Quand le capitaine fut venu, je lui communiquai le dessein que j'avais formé pour nous emparer du vaisseau. Il l'approuva fort, et résolut de le mettre à exécution le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il fallait séparer nos prisonniers, et j'ordonnai au capitaine et à ses deux compagnons de saisir Atkins avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où il y en avait deux autres, et qui certainement n'était pas un lieu fort agréable, surtout pour des gens effrayés.

J'envoyai le reste à ma maison de campagne, qui était entourée d'un enclos ; et comme ils étaient garrottés, et que leur sort dépendait de leur conduite, je pouvais être sûr qu'ils ne m'échapperaient pas.

Ce fut à ceux-là que j'envoyai le lendemain le capitaine pour tâcher d'approfondir leurs sentiments et pour voir s'il était de la prudence de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla et de leur

mauvaise conduite et du triste sort où elle les avait réduits, et leur répéta que quoique le gouverneur leur eût donné quartier, ils ne laisseraient pas d'être certainement pendus si on les envoyait en Angleterre.

« Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez me promettre de m'aider fidèlement dans une entreprise aussi juste que celle de m'emparer de mon vaisseau, le gouverneur s'engagera formellement à obtenir votre pardon. »

On peut juger quel effet une pareille proposition devait produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant le capitaine et lui promirent avec serment qu'ils lui seraient fidèles, qu'ils verseraient pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, qu'ils le suivraient partout où il voudrait les mener, et qu'ils le considéreraient toujours comme leur père, puisqu'ils lui seraient redevables de la vie.

« Eh bien! dit le capitaine, je m'en vais communiquer vos promesses au gouverneur, et je ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable. »

Là-dessus il vint me rapporter leur réponse, en ajoutant qu'il ne doutait pas de leur sincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre sûreté, je le priai de retourner auprès d'eux, et de leur dire qu'il consentait à en choisir cinq d'entre eux pour les employer dans son entreprise ; mais que le gouverneur garderait comme otages les deux autres, avec les trois prisonniers qu'il avait dans son château, et qu'il ferait pendre sur le bord de la mer ces cinq otages, si leurs camarades étaient assez perfides pour manquer à la foi de leurs serments.

Il y avait là-dedans un air de sévérité, qui faisait voir que le gouverneur ne badinait pas. Les cinq dont il s'agissait, acceptèrent la proposition avec joie, et

c'était autant l'affaire des otages que du capitaine de les exhorter à faire leur devoir.

L'état des forces que nous avions alors était tel : 1° Le capitaine, son contre-maître et son passager ; 2° deux prisonniers faits dans la première rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avais donné la liberté et mis les armes à la main ; 3° les deux que j'avais tenus jusqu'alors garrottés dans ma maison de campagne, mais que je venais de relâcher à la prière du capitaine ; 4° les cinq que j'avais mis en liberté les derniers. Selon ce calcul, ils étaient douze en tout, outre les cinq otages.

C'était là tout ce que le capitaine pouvait employer pour se rendre maître du vaisseau ; car pour Vendredi et moi, nous ne pouvions pas abandonner l'île, où nous avions sept prisonniers que nous devions tenir séparés et pourvoir de vivres.

Quant aux cinq otages qui étaient dans la grotte, je trouvai bon de les tenir garrottés ; mais Vendredi avait ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Pour les deux autres, je les employai à porter les provisions à une certaine distance, où Vendredi devait les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étais montré à ces derniers, c'était en compagnie du capitaine, qui leur dit que j'étais l'homme que le gouverneur avait choisi pour avoir l'œil sur leur conduite, avec ordre à eux de n'aller nulle part sans ma permission, sous peine d'être menés dans le château et mis aux fers.

Comme ils ne me connaissaient pas en qualité de gouverneur, je pouvais jouer un autre personnage devant eux ; ce que je fis à merveille, en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château, du gouverneur et de la garnison.

La seule chose qui restait encore à faire au capitaine, pour se mettre en état d'exécuter son dessein, c'était de gréer les deux chaloupes et de les équiper. Dans l'une il mit son passager pour capitaine, avec quatre hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son contre-maître et cinq autres matelots, et il conduisit son entreprise dans la perfection.

Il était environ minuit quand il découvrit le vaisseau, et dès qu'il le vit à la portée de la voix, il ordonna à Johnson de crier, et de dire à l'équipage qu'ils amenaient la première chaloupe avec les matelots, mais qu'ils avaient été longtemps avant que de les trouver; Johnson amusa les mutins de ces discours et d'autres semblables, jusqu'à ce que l'esquif fût sous le navire. Le capitaine et le contre-maître y montèrent les premiers avec leurs armes; ils assommèrent d'abord à coups de crosse le second maître et le charpentier; et, fidèlement secondés par les autres, ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouvèrent sur les ponts. Ils étaient déjà occupés à fermer les écoutilles, afin d'empêcher ceux d'en bas de venir au secours de leurs camarades, lorsque les gens de la seconde chaloupe montèrent du côté de la proue, nettoyèrent tout le château d'avant, et s'emparèrent de l'écoutille qui menait à la chambre du cuisinier, où ils firent prisonniers trois des mutins.

Étant ainsi maître de tout le tillac, le capitaine commanda au contre-maître de prendre trois hommes avec lui, et de forcer la chambre où était le nouveau commandant. Celui-ci, ayant pris l'alarme, s'était levé, et, assisté de deux matelots et d'un mousse, s'était saisi d'armes à feu. Dès que le contre-maître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre mutins firent feu sur lui et ses compagnons sans en tuer un seul,

mais ils en blessèrent deux légèrement, et cassèrent le bras au contre-maître lui-même, qui ne laissa pas, tout blessé qu'il était, de brûler la cervelle au nouveau capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche, et sortit derrière l'oreille : et ses compagnons, le voyant roide mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit par là, et le capitaine recouvra son vaisseau, sans être obligé de répandre plus de sang.

XXIX

Robinson s'embarque sur le vaisseau anglais et retourne dans son pays.

Il m'instruisit d'abord du succès de son entreprise en faisant tirer sept coups de canon, ce qui était le signal dont nous étions convenus ensemble. On peut juger si j'étais charmé de les entendre, puisque je m'étais tenu sur le rivage depuis le départ des chaloupes jusqu'à deux heures après minuit.

Dès que je fus sûr de cette heureuse nouvelle, je me mis sur mon lit, et, comme je m'étais extrêmement fatigué le jour précédent, je dormis profondément jusqu'à ce que je fus réveillé par un coup de canon; à peine me fus-je levé pour en apprendre la cause, que je m'entendis appeler par mon nom de gouverneur; je reconnus d'abord la voix du capitaine, et dès que je fus monté au haut du rocher, où il m'attendait, il me serra dans ses bras de la manière la plus affectueuse, et, tendant la main vers le vaisseau : « Mon cher ami, me dit-il, mon cher libérateur, voilà votre

vaisseau, il vous appartient, aussi bien que nous, et tout ce que nous possédons. »

Là-dessus je tournai les yeux vers la mer, et je vis effectivement le vaisseau qui était à l'ancre, à un petit quart de lieue du rivage ; car le capitaine avait fait voile dès qu'il avait eu exécuté son entreprise ; comme le temps était beau, il avait pu conduire le bâtiment jusqu'à l'embouchure de ma petite baie, et la marée étant haute alors, il était venu avec son navire, pour ainsi dire jusqu'à ma porte.

Je considérais alors ma délivrance comme sûre, les moyens en étaient aisés ; un bon vaisseau m'attendait pour me conduire où je le jugerais à propos. Mais j'étais tellement saisi de la joie que me donnait un bonheur si inespéré, que je fus longtemps hors d'état de prononcer une parole, et que je me serais évanoui si les embrassements du capitaine ne m'avaient soutenu.

Me voyant prêt à tomber en faiblesse, il me fit prendre un verre d'une liqueur cordiale qu'il avait apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je m'assis à terre ; je revins à moi peu à peu, mais je fus encore assez longtemps avant que de pouvoir lui parler.

Le pauvre homme n'était pas moins ravi de joie que moi, quoiqu'il n'en sentît pas les mêmes effets ; il me dit, pour me tranquilliser, une infinité de choses tendres et obligeantes, qui firent enfin cesser mon extase par un ruisseau de larmes, et peu après je repris l'usage de la parole.

Je l'embrassai alors à mon tour comme mon libérateur, en lui adressant mille remercîments.

On peut bien croire que je n'oubliai pas aussi d'élever mon cœur reconnaissant vers le ciel : il aurait fallu que je fusse la dureté même, si je n'eusse béni

le nom de Dieu, qui, non-seulement avait pourvu si longtemps à ma subsistance d'une manière miraculeuse, mais qui voulait bien me tirer de ce triste désert d'une manière plus miraculeuse encore.

Après ces protestations mutuelles, le capitaine me dit qu'il avait apporté quelques rafraîchissements, tels qu'un vaisseau en pouvait fournir, et un vaisseau qui encore venait d'être pillé par les mutins. Là-dessus il cria aux gens de sa chaloupe de mettre à terre les présents destinés pour le gouverneur : et, en vérité, c'était un vrai présent pour un gouverneur, et pour un gouverneur qui devait rester dans l'île, et non pas près de s'embarquer, comme c'était ma résolution.

Ce présent consistait dans un petit cabaret rempli de quelques bouteilles d'eau cordiale, en six bouteilles de vin de Madère, contenant chacune deux bonnes pintes, deux livres d'excellent tabac, deux grandes pièces de bœuf, six pièces de cochon, un sac de pois et environ cent livres de biscuit. Il y avait ajouté une boîte de sucre, et une autre remplie de muscade, deux bouteilles de jus de limon et un grand nombre d'autres choses utiles et agréables. Mais, ce qui me fit infiniment plus de plaisir, c'était six chemises toutes neuves, autant de cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, une paire de bas, un chapeau et un habit complet tiré de sa propre garde-robe, mais qu'il n'avait guère porté. En un mot, il m'apporta tout ce qu'il me fallait pour m'équiper depuis les pieds jusqu'à la tête. On s'imaginera sans peine quel air je devais avoir dans ces habits, et quelle incommodité ils me causèrent la première fois que je les mis, après m'en être passé pendant un si grand nombre d'années.

Je fis porter tous ces présents dans ma demeure, et

je me mis à délibérer avec le capitaine sur ce que nous devions faire de nos prisonniers; la chose en valait la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins, dont nous connaissions la méchanceté opiniâtre et incorrigible. Le capitaine m'assurait que les bienfaits étaient aussi peu capables de les réduire que les punitions, et que s'il se chargeait d'eux, ce ne serait que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre ou à la première colonie anglaise, afin de les mettre entre les mains de la justice.

Comme je voyais le capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je savais un moyen de porter ces deux scélérats à lui demander comme une grâce la permission de demeurer dans l'île, et il y consentit de tout son cœur.

J'envoyai là-dessus Vendredi et deux des otages (que je venais de mettre en liberté, parce que leurs compagnons avaient fait leur devoir), j'envoyai, dis-je, à la grotte pour amener les cinq matelots garrottés à ma maison de campagne et pour les y garder jusqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque temps après, paré de mon habit neuf, en compagnie du capitaine, et c'est alors qu'on me traita de gouverneur ouvertement. Je me fis d'abord amener les prisonniers, et je leur dis que j'étais parfaitement instruit de leur conspiration contre le capitaine, et des mesures qu'ils avaient prises ensemble pour commettre des pirateries avec le vaisseau dont ils s'étaient emparés; mais que, par bonheur, ils étaient tombés eux-mêmes dans le puits qu'ils avaient creusé pour les autres, puisque le vaisseau venait d'être recouvré par ma direction, et qu'ils verraient dans le moment leur nouveau capitaine, pour prix de sa trahison, pendu à la grande

vergue; que, quant à eux, je voudrais bien savoir quelles raisons ils avaient à m'alléguer assez fortes pour m'empêcher de les punir, comme j'étais en droit de le faire, en qualité de pirates pris sur le fait.

Un d'eux me répondit qu'ils n'avaient rien à dire en leur faveur, sinon que le capitaine, en les prenant, leur avait promis la vie, et qu'ils demandaient grâce. Je leur repartis que je ne savais pas trop bien quelle grâce j'étais en état de leur faire, puisque j'allais quitter l'île et m'embarquer pour l'Angleterre; et, qu'à l'égard du capitaine, il ne pouvait les emmener que garrottés, et dans le dessein de les livrer à la justice comme mutins et comme pirates, ce qui les conduirait tout droit à la potence; qu'ainsi, je ne trouvais de meilleur parti pour eux que de rester dans l'île, que j'avais permission d'abandonner avec tous mes gens, et que j'étais assez porté à leur pardonner s'ils voulaient se contenter du sort qu'ils pouvaient s'y ménager.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnaissance, en me disant qu'ils préféraient infiniment ce séjour à la destinée qui les attendait en Angleterre; mais le capitaine fit semblant de ne point l'approuver, et de ne pas oser y consentir; sur quoi j'affectai de lui dire, d'un air fâché, qu'ils étaient mes prisonniers, et non pas les siens; que leur ayant offert leur grâce, je n'étais pas homme à leur manquer de parole; et que s'il y trouvait à redire, je les remettrais en liberté comme je les avais trouvés; permis à lui de courir après eux, et de les attraper s'il pouvait.

Je le fis, comme je l'avais dit, et leur ayant fait ôter les liens, je leur dis de gagner les bois, et je leur promis de leur laisser des armes à feu, des munitions, et les directions nécessaires pour vivre à leur

aise, s'ils voulaient les suivre. Ensuite je communiquai au capitaine mon dessein de rester encore cette nuit dans l'île, afin de préparer tout pour mon voyage, et je le priai de retourner cependant au vaisseau, pour y tenir tout en ordre, et d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer de faire pendre à la vergue le nouveau capitaine, qui avait été tué, afin que nos prisonniers pussent l'y voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, et j'entrai dans une conversation très-sérieuse touchant la situation. Je les louai du choix qu'ils avaient fait, puisque le capitaine, s'il les avait fait conduire à bord du vaisseau, les aurait fait pendre certainement, aussi bien que le nouveau capitaine, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'île, je leur donnai tout le détail de cet endroit, et la manière de faire du pain, d'ensemencer mes terres et de sécher mes raisins ; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvait rendre leur vie agréable et commode. Je leur parlai encore du père de Vendredi et de seize Espagnols qu'ils avaient à attendre, et pour lesquels je leur laissai une lettre, en leur faisant promettre de vivre avec eux en bonne amitié.

Je leur laissai mes armes ; savoir mes mousquets, trois fusils de chasse, et trois sabres : j'avais encore, outre cela, un baril et demi de poudre ; car j'en avais consommé fort peu. Je leur enseignai aussi la manière d'élever mes chèvres, de les traire, de les engraisser, et de faire du beurre et du fromage. De plus, je leur promis de faire en sorte que le capitaine leur laissât une plus grande provision de poudre, et quel-

ques graines pour les jardins potagers, dont j'aurais été ravi d'être fourni moi-même quand j'étais dans la position où ils allaient se trouver. Je leur fis encore présent d'un sac plein de pois, que le capitaine m'avait donné, et je les informai jusqu'à quel point ils se multiplieraient, s'ils avaient soin de les semer.

Quelque temps après, la chaloupe fut envoyée à terre, avec des provisions que le capitaine avait promises aux *Exilés* (c'est le nom que nous leur donnâmes), auxquelles il avait fait ajouter, en ma faveur, leurs coffres et leurs habits, qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude.

En disant adieu à mon île, je pris avec moi, pour m'en souvenir, un grand bonnet de peau de chèvre, mon parasol et mon perroquet : je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention, et qui était resté enfoui pendant si longtemps, qu'il était tout rouillé, sans pouvoir être reconnu pour ce que c'était, avant d'avoir été manié et frotté ; je n'y laissai pas non plus la petite somme que j'avais tirée du vaisseau espagnol qui avait fait naufrage.

C'est ainsi que j'abandonnai l'île avec mon fidèle Vendredi, le 19 décembre de l'an 1686, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours : le jour où je fus délivré de cette triste vie, était l'anniversaire de celui que je m'étais échappé de Salé dans une barque.

Mon voyage fut heureux; j'arrivai en Angleterre le onze de juin de l'an 1687, ayant été hors de ma patrie trente-cinq ans.

Quand j'arrivai dans mon pays natal, je m'y trouvai aussi étranger que si jamais je n'y eusse mis les pieds. La bonne dame à qui j'avais confié mon petit trésor, était encore en vie ; mais elle avait éprouvé de grands

malheurs, et était devenue veuve pour la seconde fois. Je la soulageai beaucoup par rapport à l'inquiétude qu'elle avait sur ce dont elle m'était redevable, et non-seulement je lui protestai que je ne l'inquiéterais pas là-dessus, mais encore, je lui fis autant de bien que ma situation pouvait me le permettre, en



Je dis adieu à mon île. (Page 313.)

lui donnant ma parole que je n'oublierais pas ses bontés passées; aussi lui en ai-je marqué ma reconnaissance, quand j'en ai eu le moyen, comme on le verra dans le reste de mon récit.

Je m'en fus ensuite dans la province d'York; mais mon père et ma mère étaient morts, et toute ma fa-

mille éteinte, excepté deux sœurs, et le fils d'un de mes frères; et comme depuis longtemps je passais pour mort, on m'avait oublié dans le partage des biens, de manière que je n'avais d'autres ressources que mon petit trésor, qui ne suffisait pas pour me procurer un établissement.

A la vérité, je reçus un bienfait auquel je ne m'attendais pas. Le capitaine que j'avais si heureusement sauvé avec son vaisseau et sa cargaison, ayant donné aux propriétaires une information favorable de ma conduite à cet égard, ils me firent venir, m'honorèrent d'un compliment fort gracieux, et d'un présent d'à peu près deux cents livres sterling.

Je résolus d'aller à Lisbonne, pour m'y informer au juste de ce qu'était devenue ma plantation du Brésil, et de l'état où pouvaient être mes affaires.

XXX

Robinson fait un nouveau voyage, règle ses affaires et retourne en Angleterre en traversant la France.

Je m'embarquai donc pour Lisbonne dans cette intention.

J'arrivai dans cette ville avec Vendredi, qui m'accompagnait dans toutes mes courses, et qui me donnait de plus en plus des marques de sa fidélité et de sa probité.

J'eus lieu de m'applaudir d'avoir pris cette résolution. Je retrouvai le capitaine qui m'avait trente ans auparavant sauvé et recueilli. En ce moment il reve-

nait du Brésil avec son fils qui devait lui succéder dans le commandement de son navire : il m'apprit que ma plantation avait parfaitement prospéré, sous la direction des négociants mes associés, qui avaient eu soin de mes affaires comme des leurs ; et, que les revenus de ma plantation avaient été annuellement déposés à la banque de l'État, qui était tenue de me les rendre, mais sans intérêts, aussitôt que j'aurais fait connaître mes droits.

Ces nouvelles me comblèrent de joie. Je ne crus cependant pas nécessaire d'aller moi-même au Brésil. Le fils du capitaine, qui repartit deux mois après, se chargea de tous mes papiers ; je lui donnai de pleins pouvoirs ; il se fit remettre tout l'argent qui avait été déposé en mon nom à la banque d'État, et vendit ma propriété à des conditions très-avantageuses. Elle lui fut payée argent comptant.

A son retour à Lisbonne, il me rapporta toute cette fortune, et ainsi je me trouvai riche au delà même de mes désirs.

Après avoir témoigné ma reconnaissance à ce jeune homme et à son père et les avoir obligés d'accepter chacun une somme assez considérable et une pension pour le reste de leurs jours, je résolus de revenir en Angleterre en traversant l'Espagne et la France.

Ce chemin était plus long et plus coûteux que la voie de mer ; mais je n'étais pas fort pressé, je craignais peu la dépense, la route était agréable ; et pour que je ne m'y ennuyasse pas, mon vieux capitaine me procura la compagnie d'un Anglais, fils d'un marchand de Lisbonne, qui me fit trouver deux autres compagnons de voyage de la même nation, auxquels se joignirent encore deux cavaliers portugais qui devaient s'arrêter à Paris. Nous étions six maîtres et cinq va-

lets, les deux marchands et les deux Portugais se contentaient de deux valets pour eux quatre; mais pour moi, j'avais trouvé bon de prendre à mon service un matelot anglais qui devait me tenir lieu de laquais pendant le voyage, parce que Vendredi n'était guère capable de me servir comme il fallait dans des pays dont il avait à peine une idée.

De cette manière nous quittâmes Lisbonne, bien montés et bien armés, formant une petite troupe assez leste, qui me faisait l'honneur de m'appeler son capitaine, à cause de mon âge.

Comme je ne suis entré dans le détail d'aucun de mes voyages par mer, je ne ferai pas non plus un journal exact de mon voyage par terre. Je m'arrêterai seulement à quelques aventures qui me paraissent dignes de l'attention du lecteur.

Quand nous vînmes à Madrid, nous résolûmes de nous y arrêter quelque temps pour voir la cour d'Espagne, et tout ce qu'il y a de plus remarquable ; mais l'automne étant arrivé, nous nous pressâmes de sortir de ce pays, et nous abandonnâmes Madrid environ au milieu d'octobre. En arrivant sur les frontières de la Navarre, nous fûmes fort alarmés en apprenant qu'une si grande quantité de neige y était tombée du côté de la France, que plusieurs voyageurs avaient été obligés de retourner à Pampelune après avoir tenté vainement de passer les montagnes en s'exposant aux plus grands hasards.

Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes que cette nouvelle n'était que trop fondée : nous y sentîmes un froid insupportable, surtout pour moi qui étais accoutumé à vivre dans des climats si chauds, qu'à peine y peut-on souffrir des habits. J'y étais d'autant plus sensible, que dix jours auparavant nous avions

passé par la vieille Castille dans un temps extrêmement chaud. On peut imaginer si c'était un grand plaisir pour moi d'être exposé aux vents qui venaient des Pyrénées, et qui causaient un froid assez rude pour engourdir nos doigts et geler nos oreilles.

Le pauvre Vendredi était encore le plus malheureux de nous tous, en voyant pour la première fois de sa vie des montagnes couvertes de neige, et en sentant le froid, choses inconnues pour lui jusqu'alors.

La neige cependant continuait toujours à tomber avec violence, et pendant si longtemps, que les passages qui jusqu'alors avaient été difficiles, devinrent absolument impraticables. La neige était d'une hauteur prodigieuse, et n'ayant point acquis de la fermeté par une forte gelée, comme dans tous les pays septentrionaux, elle faisait courir aux voyageurs, à chaque pas, le risque d'y être enterrés tout vifs.

Nous nous arrêtâmes pour le moins une vingtaine de jours à Pampelune ; mais persuadés que l'approche de l'hiver ne mettait pas nos affaires en meilleur état (aussi était-ce par toute l'Europe l'hiver le plus cruel qu'il y ait eu de mémoire d'homme), je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et de passer de là par mer à Bordeaux, ce qui n'était qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous étions à délibérer là-dessus, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre gentilshommes français qui, ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, avaient eu le bonheur de trouver un guide qui, traversant le pays du côté du Languedoc, leur avait fait passer les montagnes par des chemins où il y avait peu de neige et

où du moins elle était assez durcie par le froid pour soutenir les hommes et les chevaux.

Nous fîmes chercher ce guide, qui nous assura qu'il nous mènerait par le même chemin sans avoir rien à craindre de la neige; mais que nous devions être assez bien armés pour pouvoir nous défendre contre les bêtes féroces, et surtout contre les loups qui, devenus furieux faute de nourriture, se faisaient voir par troupes au pied des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignions rien de ces animaux, pourvu qu'il nous pût mettre l'esprit en repos sur certains loups à deux jambes que nous étions en grand danger de rencontrer, à ce qu'on nous avait assuré, du côté des montagnes qui regarde la France.

Il nous répondit que nous ne serions point exposés à ce danger dans la route par laquelle il nous mènerait; et là-dessus nous nous déterminâmes à le suivre, et le même parti fut pris par douze cavaliers français avec leurs valets, qui avaient été obligés de revenir sur leurs pas.

Nous sortîmes de Pampelune le 15 de novembre, et nous fûmes d'abord bien surpris de voir notre guide, au lieu de nous mener en avant, nous faire retourner, l'espace de vingt milles anglais, dans le même chemin par lequel nous étions venus de Madrid; mais ayant passé deux rivières, et traversé un climat fort chaud et fort agréable, où l'on ne découvrait pas la moindre neige, il tourna tout d'un coup du côté gauche, et nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y aperçûmes des précipices dont la vue faisait frissonner; mais il sut nous conduire par tant de détours, qu'il nous fit passer la crête des montagnes sans que nous en sussions rien, et sans que nous fussions fort incommodés de la neige; et

tout d'un coup il nous montra les agréables et fertiles provinces du Languedoc et de la Gascogne, qui frappaient nos yeux par une charmante verdure. Il est vrai que nous les voyions à une grande distance de nous, et qu'il fallait encore faire bien du chemin avant que d'y entrer.

Nous éprouvâmes pourtant un jour une vive contrariété, en voyant tomber de la neige avec une telle abondance, qu'il nous fut impossible d'avancer ; mais notre guide nous donna courage, en nous assurant que toutes les difficultés de la route seraient bientôt surmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous descendions de plus en plus, et que nous avancions du côté du Nord, ce qui nous donna assez de confiance en notre guide pour continuer hardiment notre voyage.

Il nous arriva dans ce trajet une aventure assez remarquable. C'était environ deux heures avant le coucher du soleil. Nous nous hâtions d'arriver à notre gîte, quand nous vîmes sortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, trois loups monstrueux, suivis d'un ours. Comme notre guide nous avait assez devancés pour être hors de notre vue, deux de ces loups se jetèrent sur lui, et si nous eussions été seulement éloignés d'un demi-mille anglais, il aurait été certainement dévoré avant que nous eussions été en état de lui donner du secours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de se saisir de ses armes à feu : il se contenta de pousser des cris épouvantables. Comme Vendredi était le plus avancé de nous tous, je lui dis d'aller à toute bride voir ce que c'était. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agissait, il se mit à crier : « O maître !

maître ! » mais il ne laissa pas de continuer son che-



Deux de ces loups se jetèrent sur lui. (Page 320.)

min tout droit vers le pauvre guide, et, en garçon

plein de courage, il appuya son pistolet contre la tête du loup qui s'était attaché à l'homme, et le fit tomber roide mort.

C'était un grand bonheur pour le pauvre guide que Vendredi, étant accoutumé dans sa patrie à ces sortes de bêtes, ne les craignait guère, ce qui l'avait rendu assez hardi pour tirer son coup de près ; au lieu que quelqu'un de nous, tirant de plus loin, aurait couru risque ou de manquer le loup, ou de tuer l'homme.

Aussitôt que le loup qui avait attaqué le cheval, vit son camarade à terre, il abandonna sa proie et s'enfuit. Heureusement il s'était attaché à la tête du cheval, où ses dents, rencontrant les bossettes de la bride, n'avaient pu porter des coups bien dangereux. Il n'en était pas ainsi de l'homme, qui avait reçu deux morsures cruelles, l'une dans le bras, et l'autre au-dessus du genou, et qui avait été sur le point de tomber de son cheval qui se cabrait, dans le moment où Vendredi était venu si heureusement à son secours.

On croira facilement qu'au bruit du coup de pistolet de mon sauvage nous avions tous doublé le pas, autant qu'un chemin extrêmement raboteux pouvait nous le permettre.

A peine nous étions-nous débarrassés des arbres qui nous barraient la vue, que nous vîmes distinctement ce qui venait d'arriver, sans pourtant pouvoir distinguer d'abord quelle espèce d'animal Vendredi venait de tuer.

Mais voici un autre combat bien plus surprenant ; il se donna entre Vendredi et l'ours dont je viens de parler, et nous divertit beaucoup, quoiqu'au commencement nous en fussions fort alarmés. Il sera bon, pour l'intelligence de cette aventure, de la faire précéder d'une courte description du caractère de mes-

sieurs les ours. On sait que l'ours est un animal grossier et pesant, et tout à fait incapable de galoper comme le loup, qui est fort léger et très-alerte ; mais on ignore peut-être qu'il a deux qualités essentielles, qui font la règle générale de la plupart de ses actions.

Premièrement, comme il ne considère pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel, il ne l'attaque que quand il en est attaqué le premier. Si vous le rencontrez dans un bois, et que vous ne vous mêliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres ; mais ayez bien soin de le traiter avec beaucoup de politesse, et de lui laisser le chemin libre ; car c'est un personnage fort pointilleux, qui ne voudrait point s'abaisser jusqu'à faire un seul pas hors de sa route, fût-ce pour un roi. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de détourner les yeux, et de continuer votre chemin ; car si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourrait bien s'en offenser ; mais si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose, et que cette chose le touchât, ne fût-ce qu'un morceau grand comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendrait pour un affront sanglant, et qu'il abandonnerait toutes ses autres affaires pour en tirer vengeance, car il est extrêmement délicat sur le point d'honneur ; c'est là sa première qualité.

Il en a encore une autre, qui est tout aussi remarquable ; c'est que s'il se fourre dans l'esprit que vous l'avez offensé, il ne vous quittera ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction, et que l'affront soit lavé dans votre sang.

Je reviens au combat dont j'ai promis la relation. A peine Vendredi eut-il aidé notre guide, encore plus

effrayé qu'il n'était blessé, à descendre de cheval, que nous vîmes l'ours sortir du bois, et je puis protester que je n'en ai jamais vu d'une taille plus monstrueuse.

Nous étions tous un peu effrayés à sa vue, hormis Vendredi, qui, marquant dans toute sa contenance beaucoup de joie et de courage, s'écria :

« O maître, maître, vous me donner congé, moi lui toucher dans la main, moi vous faire bon rire !

— Que voulez-vous dire, grand fou que vous êtes ? lui dis-je. Il vous mangera.

— Lui manger moi ? lui manger moi ? répondit-il. Moi manger lui, vous tous rester là, moi vous faire donner bon rire. »

Aussitôt le voilà à bas de cheval, il ôte ses bottes dans le moment, chausse une paire d'escarpins qu'il avait dans sa poche, donne son cheval à garder à mon valet, se saisit d'un fusil, et se met à courir comme le vent.

L'ours cependant se promenait au petit pas, sans songer à malice, jusqu'à ce que Vendredi, s'en étan approché, commença à lier conversation avec lui, comme si l'animal était capable de l'entendre : « Écoute donc, lui cria-t-il, moi te vouloir parler un peu. » Pour nous, nous le suivions à quelque distance; nous étions déjà descendus des montagnes du côté de la Gascogne, et nous nous trouvions dans une vaste plaine, où pourtant il y avait une assez grande quantité d'arbres parsemés çà et là.

Vendredi étant, pour ainsi dire, sur les talons de l'ours, ramasse une grosse pierre, la jette à cet affreux animal et l'atteint juste à la tête sans néanmoins lui faire plus de mal que si le caillou avait donné contre une muraille. Aussi il n'avait d'autre

but que de se faire poursuivre par l'ours, et de nous *donner bon rire*, selon sa manière de s'exprimer. L'ours, suivant sa louable coutume, ne manqua pas d'aller droit à lui en faisant des pas si terribles que, pour les suivre, on aurait dû mettre son cheval au petit galop.

Il n'avait garde cependant d'attraper Vendredi, que je vis, à mon grand étonnement, prendre sa course de notre côté, comme s'il avait besoin de notre secours, et nous nous préparâmes à faire feu sur la bête tous en même temps, pour délivrer Vendredi de ses griffes. J'étais pourtant dans une furieuse colère contre lui pour avoir attiré l'ours sur nous, dans un moment où cette affreuse bête ne songeait qu'à aller droit son chemin.

« Cela s'appelle-t-il nous faire rire? lui dis-je; viens vite, et prends ton cheval, afin que nous puissions tuer ce maudit animal que tu as mis à nos trousses.

— Point, point, répondit-il tout en courant, non tirer, vous point bouger, vous avoir grand rire. »

Comme il courait deux fois plus vite que l'ours, et qu'il y avait encore un assez grand espace entre l'un et l'autre, il se dirige tout d'un coup à côté de nous, vers un grand chêne qui lui paraissait propre à l'exécution de son projet, et nous faisant signe de le suivre, il met bas son fusil à quelques pas de l'arbre, et il y grimpe avec une adresse étonnante. Nous suivions cependant, à quelque distance, l'ours irrité qui prenait le même chemin; étant proche de l'arbre, il s'arrête auprès du fusil, le flaire, et, le laissant là, il se met à grimper contre le tronc de l'arbre à la manière des chats, quoiqu'il fût d'une pesanteur extraordinaire.

J'étais surpris de la folie de Vendredi, et jusque-là je ne voyais pas le mot pour rire dans toute cette affaire. L'ours avait déjà gagné les branches de l'arbre, et il avait fait la moitié du chemin depuis le tronc jusqu'à l'endroit où Vendredi s'était mis sur l'extrémité faible d'une grosse branche. Dès que l'animal eut posé les pattes sur la même branche, et qu'il se fut mis en devoir d'aller jusqu'à Vendredi, il nous cria qu'il allait apprendre à danser à l'ours, et en même temps il se met à sauter sur la branche, et à la remuer de toutes ses forces; il fit chanceler l'ours, qui regardait en arrière pour voir de quelle manière il se tirerait de là; ce qui nous fit rire effectivement de tout notre cœur. Mais la farce n'était pas encore jouée jusqu'au bout; il lui parla de nouveau comme s'il eût été sûr de lui faire entendre son mauvais anglais :

« Quoi, lui dit-il, toi ne pas venir plus loin! toi prié encore un peu venir; » en même temps il cesse de remuer la branche, et l'ours, comme s'il était sensible à son invitation, fait effectivement quelques pas en avant, et aussi souvent qu'il plaisait à Vendredi de remuer la branche, l'ours trouvait à propos d'arrêter tout court.

Je crus alors qu'il était temps de lui casser la tête; en conséquence je criai à Vendredi de se tenir en repos; mais il me pria de n'en rien faire, et de lui permettre de le tuer lui-même quand il le voudrait.

Pour abréger l'histoire, mon sauvage dansait si souvent sur la branche, et l'ours en s'arrêtant se mettait dans une posture si grotesque, que nous en mourions de rire. Nous ne comprenions pourtant pas l'intention de Vendredi : nous avions cru d'abord qu'en remuant la branche il avait envie de culbuter

cette lourde bête du haut en bas; mais elle était trop rusée pour s'y laisser attraper, et elle se cramponnait à la branche avec ses quatre griffes d'une telle force, qu'il était impossible de la faire tomber, et par conséquent nous avions de la peine à comprendre par quelle plaisanterie l'aventure finirait.

Vendredi nous tira bientôt d'embarras; car voyant que l'ours n'avait pas envie d'approcher davantage :

« Bon, bon, lui dit-il, toi ne pas venir plus à moi, moi venir à toi. »

Et là-dessus il s'avance vers l'extrémité de la branche, et s'y pendant par les mains, il la fait plier assez pour se laisser tomber à terre sans risque.

L'ours, voyant de cette manière son ennemi décamper, prend la résolution de le suivre ; il se met à marcher sur la branche à reculons, mais avec beaucoup de lenteur et de précaution, ne faisant point un pas sans regarder en arrière. Quand il fut arrivé au tronc, il en descendit avec la même circonspection, toujours à reculons, et ne remuant jamais un pied qu'il ne sentît l'autre bien fermement attaché à l'écorce. Il allait justement appuyer une de ses jambes sur la terre, quand Vendredi s'avança sur lui, et lui mettant le bout du fusil dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Après cette expédition, mon gaillard s'arrêta pendant quelques moments d'un air grave, pour voir si nous riions, et voyant qu'effectivement il nous avait extrêmement divertis, il fit un terrible éclat de rire lui-même en disant que c'était ainsi qu'on tuait les ours dans son pays.

« Comment! lui répondis-je, le moyen que vous les tuiez de cette manière, vous n'avez point de fusils!

— Oui, repartit-il, point de fusils, mais nous tirer beaucoup grands longs flèches. »

Il est certain qu'il avait tenu parole, et que cette comédie nous avait donné beaucoup d'amusement. Cependant j'en aurais encore ri d'un meilleur cœur, si je ne m'étais pas trouvé dans un lieu sauvage, où les hurlements des loups me donnaient beaucoup d'inquiétude. Le bruit qu'ils faisaient était épouvantable; et je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu un pareil, si ce n'est une seule fois sur le rivage d'Afrique, comme je crois l'avoir déjà dit.

Si ce bruit affreux et l'approche de la nuit ne nous avaient déterminés à quitter cet endroit au plus tôt, nous aurions suivi le conseil de Vendredi, en écorchant la bête, dont la peau valait bien la peine d'être conservée; mais nous avions encore trois lieues à faire avant que d'arriver au gîte, et notre guide nous pressait de nous remettre en marche.

Toute cette route était couverte de neige, quoiqu'à une moindre épaisseur que sur les montagnes, et par conséquent elle était moins dangereuse. Mais en récompense les loups que la faim rendait furieux étaient descendus par bandes entières dans les plaines et dans les forêts, et avaient fait des ravages affreux dans plusieurs villages, où ils avaient tué une grande quantité de bétail, et même dévoré des hommes.

Nous apprîmes de notre guide, qu'il nous restait encore à traverser un endroit fort dangereux, et où nous ne manquerions pas de rencontrer des loups.

C'était une petite plaine environnée de bois de tous côtés, et aboutissant à un défilé fort étroit, par où nous devions passer absolument pour sortir des forêts, et pour gagner le bourg où nous devions coucher cette nuit.

Nous entrâmes dans le premier bois une demi-heure après. Dans ce bois nous ne rencontrâmes rien qui fût capable de nous effrayer, excepté dans une très-petite plaine, d'environ un demi-quart de mille, où nous vîmes cinq grands loups traverser le chemin à la file les uns des autres, comme s'ils couraient après une proie assurée. Ils ne firent pas seulement semblant de nous apercevoir, et en moins de rien ils étaient hors de notre vue. Cependant notre guide, qui était un poltron achevé, nous avertit de nous préparer à la défense, puisque apparemment ces loups seraient suivis d'une grande quantité d'autres.

Nous suivîmes son conseil, sans cesser un moment de porter les yeux de tous côtés; mais nous n'en découvrîmes pas un seul dans tout le bois, qui était long de plus d'une demi-lieue. Il n'en fut pas de même dans la plaine dont j'ai fait mention. Le premier objet qui nous y frappa était un cheval tué par ces animaux, sur le cadavre duquel ils étaient encore au nombre de quelques douzaines, occupés non à dévorer la chair, mais à ronger les os.

Nous ne trouvâmes point du tout à propos de troubler leur festin, et de leur côté ils ne songeaient pas à le quitter pour nous troubler dans notre voyage. Vendredi avait pourtant grande envie de leur lâcher quelques coups de fusil; mais je l'en empêchai, prévoyant que bientôt nous aurions des affaires de reste. Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine, quand nous entendîmes à notre gauche des hurlements terribles : un moment après nous vîmes une centaine de loups venir à nous, par rangs et par files, comme s'ils avaient été mis en bataille par un officier expérimenté.

Je crus que le seul moyen de les bien recevoir

était de nous disposer tous sur une même ligne, et de nous tenir bien serrés : ce que nous exécutâmes dans le moment. Je donnai encore ordre à mes gens de faire leur décharge, en sorte qu'il n'y eût que la moitié qui tirât à la fois, et que l'autre se tînt prête à faire dans le moment une seconde décharge; et si, malgré tout cela, les loups ne laissaient pas de pousser leur pointe, qu'ils ne s'amusassent pas à recharger leurs fusils, mais qu'ils missent promptement le pistolet à la main. Nous en avions chacun une paire, ainsi nous étions en état de faire six grandes décharges tout de suite. Mais pour lors toutes nos armes ne nous furent point nécessaires; car à notre première décharge les ennemis s'arrêtèrent tout court. Il y en eut quatre de tués, et plusieurs autres de blessés, qui, en se tirant de la foule, laissaient sur la neige les traces de leur sang. Voyant pourtant que le reste ne se retirait pas, je me ressouvins d'avoir entendu dire que les bêtes, même les plus féroces, étaient effrayées du cri des hommes; en conséquence, j'ordonnai à tous mes compagnons d'en pousser un de toutes leurs forces.

Je vis par là que cette opinion n'était pas trop mal fondée; car dans le moment les loups commencèrent leur retraite, et après que j'eus fait faire une seconde décharge sur leur arrière-garde, ils prirent le galop pour s'enfuir dans les bois.

Leur fuite nous donna le loisir nécessaire pour recharger nos armes chemin faisant; mais à peine eûmes-nous pris cette précaution, que nous entendîmes dans le même bois, du côté gauche, mais plus en avant que la première fois, des hurlements encore plus effroyables.

La nuit s'approchait cependant, ce qui mettait nos affaires en plus mauvais état, surtout quand nous

vîmes paraître tout en même temps trois troupes de loups, l'une à gauche, l'autre derrière nous, et la troisième à notre front; de manière que nous en étions presque environnés. Néanmoins, comme ils ne tombaient pas d'abord sur nous, nous jugeâmes à propos d'aller toujours en avant, autant que nous pouvions faire avancer nos chevaux, ce qui n'était tout au plus qu'à un bon trot, à cause des mauvais chemins.

De cette manière, nous découvrîmes bientôt le défilé par lequel il fallait nécessairement passer, et qui était au bout de la plaine, comme j'ai déjà dit; mais étant sur le point d'y entrer, nous fûmes surpris par la vue d'un nombre confus de loups qui paraissaient vouloir nous disputer le passage.

Tout d'un coup nous entendîmes de l'autre côté un coup de fusil, et dans le même instant nous vîmes un cheval sellé et bridé sortir du bois et s'enfuir comme le vent, ayant à ses trousses seize ou dix-sept loups qui devaient bientôt l'atteindre, puisqu'il était impossible qu'il soutînt encore longtemps une course si vigoureuse.

En nous avançant du côté de l'ouverture dont ce cheval venait de sortir, nous aperçûmes les cadavres d'un autre cheval et de deux hommes fraîchement dévorés par ces bêtes furieuses et déjà rongés jusqu'aux os.

Ce spectacle nous remplit d'horreur, et nous ne savions pas de quel côté nous tourner, quand ces abominables bêtes nous forcèrent à prendre une résolution, en avançant sur nous de tous côtés au nombre de trois cents tout au moins.

Par bonheur nous découvrîmes tout près du bois plusieurs grands arbres abattus, apparemment dans l'été, pour servir à faire de la charpente. Je plaçai ma petite troupe au beau milieu, après lui avoir fait mettre

pied à terre, et je l'arrangeai en forme de triangle devant le plus grand de ces arbres qui pouvait lui servir de rempart.

Cette précaution ne nous fut pas inutile; car ces loups endiablés se jetèrent sur nous avec une fureur inexprimable et des hurlements capables de faire dresser les cheveux; et je suis persuadé que leur rage était surtout animée par la vue des chevaux que j'avais fait placer au milieu de nous. J'ordonnai à mes gens de tirer de la même manière qu'ils avaient fait dans la première rencontre, et ils l'exécutèrent si bien qu'ils firent tomber un bon nombre de nos ennemis par la première décharge; mais il était nécessaire de faire un feu continuel, car ils ne cessaient de se précipiter vers nous, ceux de derrière poussant en avant les premiers.

Après notre seconde décharge, nous les vîmes s'arrêter un peu, et j'espérais déjà que nous en serions bientôt quittes; mais je m'étais bien trompé! Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos pistolets, et je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-sept ou dix-huit, et blessâmes plus du double de ce nombre.

J'aurais été très-fâché de faire tirer notre dernier coup sans la dernière nécessité : je fis donc venir mon valet anglais (car Vendredi était occupé à charger mon fusil et le sien), je lui ordonnai de prendre un cornet à poudre, et de faire une traînée sur l'arbre qui nous servait de rempart, et sur lequel les loups se jetaient à tout moment avec une rage épouvantable. Il le fit sur-le-champ, et dès que je vis nos ennemis montés sur l'arbre, j'eus justement le temps de mettre le feu à ma traînée, en lâchant dessus le chien d'un pistolet déchargé : tous ceux qui se trouvaient sur l'arbre

furent grillés par le feu, dont la force en jeta sept ou huit parmi nous, que nous dépêchâmes en moins de rien : pour les autres, ils étaient si effrayés de cette lumière subite augmentée par l'obscurité de la nuit, qu'ils commencèrent à se retirer un peu. Là-dessus je fis faire sur eux la dernière décharge, que nous accompagnâmes d'un grand cri qui acheva de les mettre entièrement en fuite.

Ensuite nous fîmes une sortie l'épée à la main sur une vingtaine d'estropiés, et il en résulta ce bon effet, que les hurlements plaintifs de ceux que nous taillions en pièces contribuèrent à épouvanter les autres qui avaient regagné les bois.

Nous en avions tué tout au moins une soixantaine, et si c'eût été en plein jour, nous en aurions bien dépêché davantage; le champ de bataille nous restait, mais nous avions encore une grande lieue à faire, et nous entendions encore de temps en temps un bruit affreux dans les bois. Nous crûmes même plus d'une fois en voir près de nous, sans en être bien sûrs, à cause de la neige qui nous éblouissait les yeux.

Après avoir marché encore une heure dans de pareilles inquiétudes, nous arrivâmes au bourg où nous devions passer la nuit. Nous y trouvâmes tout le monde sous les armes, parce que la nuit d'auparavan un grand nombre de loups, et quelques ours, y étaient entrés, et leur avaient donné une alarme bien chaude qui les obligeait à se tenir continuellement en sentinelle, et surtout pendant la nuit, afin de défendre leurs troupeaux, et de se défendre eux-mêmes.

Le jour d'après, notre guide était si mal, et les membres où il avait été blessé étaient tellement enflés, qu'il lui fut impossible de nous servir davantage : ainsi nous fûmes obligés d'en prendre un autre pour

nous conduire jusqu'à Toulouse. Là nous trouvâmes, au lieu de montagnes, de neige et de loups, un climat chaud et une campagne riante et fertile.

Je ne dirai rien de mon voyage à travers la France, puisque plusieurs autres ont infiniment mieux parlé de tout ce qui concerne ce pays, que je ne saurais le faire. Je dirai seulement que, sans m'arrêter beaucoup, je passai de Toulouse à Calais, par Paris, et que j'arrivai à Douvres le 11 janvier, après avoir essuyé un froid presque insupportable.

XXXI

Robinson, au bout de sept ans, entreprend un nouveau et grand voyage. Le navire incendié.

Arrivé à Londres, j'assurai à la bonne veuve dont j'ai parlé une pension suffisante pour la faire vivre dans l'aisance, et je commençai à jouir de mes richesses et d'un repos acheté par trente-cinq ans de fatigues et de malheurs inouïs.

J'en avais déjà joui pendant sept ans, et j'étais parvenu à un âge avancé. Qui n'eût pas cru que ce goût, né avec moi pour les voyages et pour les aventures, se serait évaporé avec le feu de ma jeunesse, et qu'à l'âge de soixante et un ans, je me trouverais au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa patrie?

Cependant, je ne pus résister longtemps au désir qui me pressait de courir dans le monde. C'était comme une véritable maladie; et surtout le désir de revoir mon île, mes plantations, la colonie que j'y

avais laissée, ne m'accordait pas un moment de repos; c'était l'unique sujet de mes pensées pendant la nuit; j'en parlais tout haut, même quand je ne dormais pas, et rien au monde ne me l'ôtait de l'esprit; tous mes discours se tournaient tellement de ce côté-là que ma conversation en devenait ennuyeuse, et que je me



C'était l'unique sujet de mes pensées. (Page 335).

donnais un ridicule dont je m'apercevais fort bien sans me sentir en état de l'éviter.

Au commencement de l'année 1693, mon neveu, qui avait embrassé la profession de marin, et à qui j'avais donné un excellent vaisseau à commander, revint d'un voyage qu'il avait fait à Bilbao, le premier

qu'il eût fait en qualité de maître. Il me dit que de très-riches marchands lui avaient proposé d'entreprendre pour eux un voyage dans les Indes et de là à la Chine. Ce voyage, s'il réussissait, devait produire de très-grands bénéfices, dont la moitié lui était assurée. « Eh bien ! mon oncle, ajouta-t-il, feriez-vous si mal de venir avec moi ? vous désirez si vivement de courir les aventures sur mer ! je vous promets de vous procurer le plaisir de revoir votre île, car je dois toucher au Brésil. »

Cette proposition répondait avec tant de justesse à la disposition de mon esprit, que j'y consentis avec empressement, à condition que je pourrais passer dans mon île un mois environ.

Il m'en fit de grand cœur la promesse, et je fis mes préparatifs pour partir avec lui.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de janvier 1694, et je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe démontée, une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma colonie.

Outre cela, j'avais avec moi quatre ouvriers, que j'avais envie de laisser dans mon île, et d'y faire travailler pour mon compte pendant mon séjour ; à eux permis d'y rester ou de me suivre quand je prendrais la résolution d'en sortir. Il y avait parmi eux un charpentier, un serrurier, un tailleur et un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique tonnelier de son métier, était un mécanicien universel. Il était fort adroit à faire des roues et des moulins à bras pour moudre le blé ; de plus, il était tourneur et potier, et capable de faire, dans la perfection, toutes sortes d'ouvrages en bois ou en terre.

Ma cargaison consistait en une assez grande quan-

tité de toiles et de petites étoffes minces, propres à habiller les Espagnols et les cinq Anglais que je m'attendais à trouver dans mon île ; il y en avait assez, selon mon calcul, pour les tenir bien vêtus pendant plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas, il y en avait environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il fallait pour des lits, et la batterie de cuisine, pots, chaudrons, et du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avais joint à peu près cinq cents livres pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, serrures.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre et deux pièces de canon de bronze ; comme il m'était impossible de prévoir les dangers où ma colonie pouvait être engagée un jour, j'avais encore chargé le vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres et de plusieurs fers de piques et de hallebardes. Outre cela, je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac, en sus du nombre qu'il lui en fallait, afin de les laisser dans l'île, s'il était nécessaire d'y bâtir un fort et de se mettre en défense contre quelque ennemi.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avais faits par mer, et par conséquent je ne serai pas obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidents fâcheux, le lecteur, impatient apparemment de savoir l'état où se trouvait ma colonie. Je n'ai qu'un incident remarquable à raconter.

Le soir du 20 février, le matelot qui était en sentinelle vint nous dire qu'il avait vu de loin un éclat de

lumière suivi d'un coup de canon, et immédiatement après on en entendit un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques moments, nous n'entendîmes rien. Mais, peu de minutes après, nous découvrîmes une grande lumière, et nous en conjecturâmes que c'était un grand incendie.

Nous pensâmes que le feu devait avoir pris à quelque vaisseau ; les coups de canon qu'on venait d'entendre nous persuadèrent que nous n'en étions pas loin, et nous étions sûrs qu'en continuant d'avancer, nous en approchions, parce que de moment à autre la flamme nous paraissait plus grande. Cependant le temps était nébuleux, et nous ne pûmes rien voir que du feu. Mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoique assez faible, et le temps s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

J'ordonnai dans le moment qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de faire savoir à ces infortunés qu'il y avait à peu de distance un navire prêt à les secourir, et qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe : car quoique nous pussions voir leur vaisseau par le moyen de la flamme, il ne leur était pas possible de nous apercevoir, à cause de l'obscurité de la nuit.

En attendant le jour, nous continuâmes de nous diriger du côté où nous découvrions le bâtiment embrasé: mais pendant cette manœuvre nous vîmes, avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le navire sauter en l'air, et quelques moments après le feu s'éteindre, apparemment parce que le reste du vaisseau était allé à fond. C'était un spectacle ter-

rible et affligeant, surtout par la compassion qu'il nous inspira pour ces pauvres malheureux, qui devaient être tous détruits par les flammes, ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste océan; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; et pour les guider du mieux qu'il me fut possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du vaisseau,



Nous aperçûmes un vaisseau dévoré par le feu. (Page 338.)

et tirer le canon pendant toute la nuit, afin de leur faire connaître qu'ils n'étaient pas loin de nous.

Le lendemain, à huit heures environ, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes surchargées de monde, et nous aperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisaient force de rames, et que nous ayant vus, ils faisaient toutes sortes de signaux pour se faire voir aussi de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, et en même temps nous fîmes plus de voiles, pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure, nous les joignîmes et les laissâmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étaient pour le moins soixante, tant hommes que femmes et enfants.

Nous apprîmes que le vaisseau sauté en l'air était de trois cents tonneaux, allant de Québec en Canada, vers la France; et le maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avait commencé par l'imprudence du timonier, dans l'espèce de cabinet où l'on met la boussole, les chandelles, etc. Tout le monde étant accouru au secours, on l'avait cru absolument éteint; mais on ne tarda guère à s'apercevoir que quelques étincelles étaient tombées dans certains endroits du vaisseau où il était impossible d'atteindre. De là le feu avait gagné la quille, d'où il s'était répandu dans tout le corps du bâtiment avec une telle violence, qu'il avait été absolument impossible de le maîtriser. Le seul parti qui leur était resté à prendre, avait été d'abandonner le navire: par bonheur ils avaient deux chaloupes assez grandes, et un petit esquif, qui ne leur pouvait servir qu'à mettre des provisions et de l'eau fraîche. Dans cette situation, toute leur consolation était d'être échappés du feu, sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver, étant à une si grande distance de la terre. Le seul bonheur dont ils pouvaient se flatter, était de trouver quelque bâtiment en mer qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avaient des voiles, des rames, une boussole, et ils se préparaient à retourner vers Terre-Neuve; toutes les provisions qu'ils avaient n'étaient suffisantes tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pen-

dant douze jours ; à la vérité, cet espace de temps leur suffirait, si le temps était favorable, pour arriver jusqu'au banc de ce pays-là ; et ils avaient l'espoir de s'y soutenir par le moyen de la pêche, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner au Canada ; mais ils avaient à craindre tant de hasards, de tempêtes, de vents contraires, de pluies capables de les engloutir, que, s'ils se sauvaient, ce ne pourrait être que par une espèce de miracle.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avaient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon suivi de quatre autres : leur courage en avait été vivement ranimé, et, conformément à mon intention, ils avaient compris par là qu'ils étaient à la portée d'un vaisseau qui leur offrait du secours.

Là-dessus ils avaient mis bas les mâts et leurs voiles, parce que le vent ne leur permettait pas de nous approcher, et quelque temps après, leurs espérances avaient été redoublées par la vue de nos lumières et par nos coups de canon qui se suivaient par intervalles pendant toute la nuit. Ils avaient tiré aussi trois coups de mousquet, mais nous ne les avions pas entendus à cause du vent contraire. Ils avaient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par les vents, afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étaient aperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases et les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimaient la joie qu'ils ressentaient d'une délivrance si peu attendue.

Tous étaient Français, à l'exception de deux per-

sonnes que des événements qu'il serait trop long de raconter avaient conduites sur leur navire: c'étaient un ecclésiastique anglais, déjà avancé en âge, et une jeune fille anglaise, âgée d'environ dix-huit ans; celle-ci ayant perdu, pendant la traversée, son père et sa mère, qui étaient d'honnêtes ouvriers, s'était mise sous la protection de ce vieil ecclésiastique, qui veillait sur elle avec grand soin.

Tous ces passagers nous prodiguèrent toutes les marques de reconnaissance que les sentiments et la politesse sont capables d'inspirer. Ils me conjurèrent, puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant de les rencontrer, d'avoir du moins la bonté de suivre la même direction jusqu'à l'île de Terre-Neuve, où peut-être ils pourraient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada d'où ils étaient partis.

Je trouvai cette proposition raisonnable. Je consentis donc à suivre cette route, comme ils le souhaitaient.

Au bout d'une semaine, nous arrivâmes à l'île de Terre-Neuve. C'est là que nous déposâmes nos Français, qui ne manquaient pas d'argent et à qui il fut facile de se procurer les moyens de retourner au Canada.

Les seuls passagers qui voulurent rester à notre bord furent le vieil ecclésiastique qui, ayant appris que notre dessein était d'aller aux Indes, désira faire voyage avec nous, et nous pria de le débarquer sur la côte de Coromandel, et la jeune fille dont le père et la mère étaient morts pendant la traversée, et qui se trouvait absolument sans ressources ; l'ecclésiastique qui l'avait prise sous sa protection lui avait promis de la placer en qualité de servante ou d'ouvrière dans quelque établissement anglais.

XXXII

Robinson visite son île où il passe vingt-cinq jours.

Je découvris mon île le 10 avril 1695. Ce ne fut pas sans de très-grandes difficultés que je la trouvai ; j'y étais entré autrefois, et j'en étais sorti du côté du sud-est vers le Brésil ; mais, faisant route alors entre l'île et le continent, et n'ayant point de carte de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnaître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant longtemps de côté et d'autre ; nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve Orénoque, mais sans parvenir à notre but ; j'appris seulement, en suivant ces côtes, que j'avais été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrais était le continent. C'était une île fort longue, ou plutôt une longue suite d'îles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve.

Allant d'une île à l'autre, tantôt avec le vaisseau et tantôt avec la chaloupe, je gagnai le côté méridional de mon île, et d'abord je le reconnus. Aussitôt mon neveu mit notre vaisseau à l'ancre dans une rade sûre vis-à-vis de la petite baie près de laquelle était mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appelai Vendredi, et je lui demandai s'il savait où il était. Il se mit à regarder fixement pendant quelque temps, et puis, frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria : « Oui, oui, oh ! voilà, oh ! voilà ! »

Et, montrant du doigt mon château, il commença à chanter et à faire des gambades comme un fou : j'avais même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer et d'aller à terre à la nage.

« Eh bien ! Vendredi, lui dis-je, qu'en dis-tu ? trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton père y sera-t-il ? »

Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur était si sensible, parut tout troublé, et je vis les larmes couler de ses yeux en abondance.

« Non, non, non, non, répondit-il en secouant la tête, moi ne le voir plus.

— Eh ! qu'en sais-tu, mon enfant ? lui dis-je.

— Oh ! repartit-il, lui mort longtemps, lui beaucoup vieux homme.

— La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je ; mais, enfin, crois-tu que nous trouverons quelque autre de nos gens ? »

Il avait sans doute les yeux meilleurs que moi, car, quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, il me montra du doigt la colline qui était au-dessus de mon château, s'écriant :

« Moi voir beaucoup d'hommes, là, là et là. »

Je tournai les yeux vers cet endroit; mais je ne vis rien, pas même avec ma lunette d'approche, ce qui venait probablement de ce que je ne l'avais pas dirigée avec justesse. Il ne laissait pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils avaient été cinq ou six en cet endroit pour voir le vaisseau, ne sachant qu'en penser.

Dès que Vendredi m'eut dit qu'il voyait des gens, je fis mettre pavillon anglais et tirer deux coups de canon pour leur faire entendre que nous étions amis, et un demi-quart d'heure après, nous vîmes une fu-

mée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, et, prenant avec moi Vendredi et le vieil ecclésiastique, je me fis mettre à terre.

Comme nous allions vers le rivage dans le temps que la marée était presque haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, et le premier homme sur lequel je fixai mes yeux fut l'Espagnol à qui j'avais sauvé la vie : je reconnus parfaitement bien ses traits. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, et que personne ne me suivît à terre ; mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi. Il avait découvert son père à une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir ; et il est certain que, si on avait voulu l'empêcher d'aller à terre, il se serait jeté à la mer pour y aller à la nage.

A peine y avait-il mis le pied, qu'il vola du côté du sauvage avec la vitesse d'une flèche qu'un bras vigoureux décoche d'un arc. L'homme le plus insensible n'aurait pas pu s'empêcher de répandre quelques larmes en voyant les transports de joie auxquels cet excellent garçon s'abandonna en joignant son père.

Quant à moi, je n'aurais jamais fini, si je voulais raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnaissais parfaitement bien, comme je l'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, et accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avait pas seulement la pensée que ce pût être moi avant que je lui eusse parlé.

« Comment ! lui dis-je, vous ne me reconnaissez pas ? »

Il ne me répondit pas un mot; mais, donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras et vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en espagnol dont je n'entendais qu'une partie. Il me serra entre ses bras, et me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avait considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disait encore un grand nombre d'autres belles choses que la politesse espagnole suggérait à son cœur véritablement reconnaissant, et ensuite, se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de faire venir les autres Espagnols au nombre de quatorze, qui me firent l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Il me demanda si j'avais envie de me promener vers mon château, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, après avoir eu la satisfaction de m'y montrer les augmentations et les embellissements auxquels je devais naturellement m'attendre.

Je le voulus bien; mais il me fut aussi impossible de retrouver ma demeure que si je n'y avais jamais été. Ils avaient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avaient arrangés d'une manière si bizarre, et les avaient placés si près les uns des autres, que ces arbres, ayant pris un accroissement extraordinaire pendant les dix années de mon absence, rendaient mon château absolument inaccessible. On n'en pouvait approcher que par des chemins si tortueux, que c'était un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitants.

Quand je lui demandai quelle raison l'avait porté à faire tant de fortifications, il me dit que j'en verrais assez la nécessité, quand il m'aurait donné un détail de tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon île. « Quoique alors, poursuivit-il,

je fusse dans une grande consternation de votre départ, je ne laissai pas d'être charmé de votre bonheur, qui vous avait procuré si à propos un bon navire pour vous tirer de ce désert. Je dois néanmoins avouer que rien ne m'est jamais arrivé dans le cours de ma vie de plus triste et de plus mortifiant que d'apprendre votre départ, quand j'ai conduit ici mes compatriotes. »

Il me dit encore qu'il avait eu beaucoup à se plaindre des cinq Anglais que j'avais laissés en partant, et il m'assura que les Espagnols, à leur arrivée dans l'île, s'étaient trouvés moins à leur aise avec eux qu'avec les sauvages parmi lesquels ils avaient mené auparavant une si triste vie, excepté que les premiers étaient moins à craindre à cause de leur petit nombre. « J'espère, monsieur, ajouta-t-il, que vous apprendrez sans déplaisir qu'une nécessité absolue et le soin de notre propre conservation nous ont forcés de les désarmer et de les éloigner de nous. »

Voici un court résumé de ce qu'il me raconta à ce sujet :

« Sans cesse ils formaient de mauvais complots contre nous, et nous étions obligés d'être jour et nuit sur nos gardes. Ce n'est pas tout. A la suite d'une incursion de sauvages dans l'île, un Indien étant tombé entre leurs mains, comme autrefois Vendredi entre les miennes, ils l'obligèrent de travailler pour eux et de les servir. Il faisait son possible pour les contenter; mais un jour, un de ces Anglais, furieux de ce qu'il n'avait pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avait donné et de ce qu'il avait marqué quelque dépit lorsqu'il avait voulu le redresser, saisit une hache pour le tuer. Il avait envie de lui fendre la tête; mais la rage ne lui permettant pas de bien diriger

son coup, la hache avait frappé l'épaule du pauvre sauvage; sur quoi un des Espagnols, mes compatriotes, croyant qu'il lui avait coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux et pour l'en empêcher par force s'il était nécessaire. Alors ce furieux se jeta sur l'Espagnol lui-même, en jurant qu'il le tuerait en la place du sauvage; mais l'Espagnol évita le coup, et avec une pelle qu'il avait à la main (car ils étaient tous occupés au labourage) il le terrassa. Un autre Anglais voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol et le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, et les trois autres Anglais se rangèrent du côté des deux premiers. Ils n'avaient point d'armes à feu ni les uns ni les autres, mais assez de haches, et d'autres outils pour s'assommer; un des Anglais avait un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols qui étaient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus nous intervînmes tous, et les cinq Anglais furent faits prisonniers. Nous délibérâmes d'abord sur ce qu'on en ferait. Ils avaient déjà excité tant de troubles, ils étaient si furieux, et de plus de si grands fainéants, qu'ils étaient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune manière utiles; d'ailleurs c'étaient des traîtres et des perfides, à qui le crime ne coûtait rien.

« Je leur déclarai ouvertement (car mes compatriotes m'avaient choisi pour chef et me donnaient le titre de gouverneur), que s'ils étaient de mon pays, je les ferais tous pendre sans quartier, puisque les lois de tous les gouvernements tendent à la conservation de la société, et qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant Anglais, je voulais les traiter avec la plus grande douceur, en consi-

dération d'un homme de leur nation, à qui nous devions tous la vie.

« On délibéra avec beaucoup d'attention, et l'on convint à la fin unanimement de ces articles :

« Qu'ils seraient désarmés ; qu'on ne leur permettrait d'avoir ni fusil, ni poudre, ni plomb, ni sabre,



Ils avaient assez de haches et d'outils pour s'assommer. (Page 348.)

ni aucune arme offensive ; qu'ils seraient chassés de la société ; et qu'ils iraient s'établir dans un coin de l'île.

« Ils nous quittèrent d'un air très-mécontent, en disant qu'ils allaient chercher un endroit pour s'établir, et pour y faire une plantation ; et nous leur don-

nâmes quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

« Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, et ils m'indiquèrent l'endroit qu'ils avaient choisi pour y demeurer, et pour y planter. C'était un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'île, du côté du nord-est.

« C'est là qu'ils se bâtirent de jolies cabanes, au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de plusieurs côtés ; de manière qu'en y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettaient entièrement à couvert. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits et de couvertures, et elles leur furent données. Étant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagèrent solennellement à ne rien entreprendre contre la colonie, et à cette condition, nous leur donnâmes tous les outils dont nous pouvions nous passer. Nous y ajoutâmes des pois, du millet et du riz pour semer ; en un mot, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, excepté seulement des armes et des munitions.

« Ils devinrent plus raisonnables et me demandèrent la permission de prendre le canot pour faire une excursion sur la côte voisine. Dans cette expédition, qui fut de très-courte durée, ils sauvèrent cinq femmes sauvages qu'une tribu ennemie avait mises en réserve pour les dévorer. Ils les ont amenées ici ; ils se sont établis avec elles et forment cinq ménages qui vivent dans une assez grande union. Depuis cette époque, leur conduite est beaucoup meilleure, et nous n'avons pas eu à nous plaindre d'eux. Ils se sont fort bien battus dans une circonstance où les sauvages sont venus nous attaquer ; à cette occasion, nous leur avions donné des armes et des munitions, et ensuite nous les

leur avons laissées. Ils reconnaissent mon autorité, et la concorde règne entre eux ; quant aux sauvages, la leçon qu'ils ont reçue a été si terrible, que nous ne craignons plus leurs incursions ; ils ne seront pas tentés de revenir. »

Tel fut le récit du gouverneur espagnol. Je vis avec bien du plaisir que la colonie était florissante et que les Anglais étaient devenus d'assez honnêtes gens.

Nous allâmes les visiter, mais ce qui me causa une pénible surprise, c'est qu'ils pensaient peu à leurs devoirs envers Dieu et à leur religion ; qu'ils n'en avaient pas enseigné un seul mot à leurs femmes ; seulement, ils leur avaient enseigné à parler l'anglais passablement, comme aussi à leurs enfants, qui s'en tiraient d'une manière assez burlesque, aussi bien que leurs mères.

Au reste, il n'y avait pas une de ces femmes qui ne fût douce, modérée, soumise, laborieuse, modeste et prompte à secourir ses compagnes.

Voici ce que je fis pour la colonie. Les Espagnols et les Anglais étaient persuadés, aussi bien que moi, qu'ils ne seraient plus importunés par les visites des sauvages et que s'ils revenaient, ils étaient en état de les repousser, quand ils seraient deux fois plus nombreux qu'auparavant. Ainsi, il n'y avait rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Espagnol que j'appelle gouverneur, c'était le désir que j'avais qu'ils restassent dans l'île. Mon intention n'était pas d'en emmener un seul avec moi : aussi n'était-il pas juste d'accorder cette faveur à quelques-uns et de laisser là les autres, qui auraient été au désespoir d'y rester si j'avais diminué leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étais venu pour les

établir dans l'île, et non pour les en faire sortir ; que, dans ce dessein, j'avais fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour leur subsistance et pour leur sûreté ; que, de plus, je leur amenais des personnes non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands services, étant artisans et capables de faire pour la colonie mille choses nécessaires qui lui avaient manqué jusqu'à présent.

Les Espagnols me répondirent qu'ils se trouvaient très-contents de demeurer dans cette île, où ils vivaient dans l'abondance ; que cependant ils souffraient beaucoup d'être éloignés de leurs femmes et de leurs enfants, et qu'ils seraient au comble de la joie si ces personnes chéries venaient les rejoindre. Je leur promis de leur procurer ce bonheur ; je pris leur nom et l'adresse de leurs familles, qui demeuraient toutes aux environs de la petite ville de Loxa, en Andalousie, et je m'engageai à faire les frais de leur transport au Brésil et de là dans l'île ; et je leur annonçai qu'avant de repartir, pour éviter toute contestation dans la suite, j'assignerais à chacun des colons la portion de terrain qui devait lui appartenir en propre.

Après cette déclaration, qui fut accueillie par de vifs transports de joie, je les priai tous à dîner pour le lendemain ; et véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le cuisinier du vaisseau et son compagnon. On apporta du vaisseau six pièces de bœuf, et quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du punch, avec les ingrédients nécessaires, dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, et dix bouteilles de bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à

mes convives, qu'ils n'avaient tâté de rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajoutèrent à nos mets cinq chevreaux entiers, que les cuisiniers firent rôtir, et dont on envoya trois bien couverts dans le vaisseau, afin que l'équipage se régalât de viande fraîche dans le temps que mes insulaires faisaient bonne chère des provisions salées du vaisseau.

Après le repas, je fis porter à terre toute la cargaison que je leur destinais ; et pour empêcher qu'il n'y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devait servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en fallait pour avoir chacun six chemises. Rien au monde n'était capable de leur faire plus de plaisir ; il y avait si longtemps qu'ils n'en avaient porté, que l'idée même leur en était presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur faire faire à chacun un habit en forme de fourreau, croyant cet habillement libre et peu serré le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même temps qu'on leur en fît de nouveaux dès que ceux-ci seraient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardait les escarpins, les souliers, les bas et les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie et la satisfaction qui éclataient dans l'air de tous ces pauvres gens, en voyant le soin que j'avais pris de leur fournir tant de choses utiles et commodes.

Je leur présentai ensuite les gens que j'avais amenés avec moi, le tailleur, le serrurier, les deux charpentiers, et mon artisan universel qui leur était d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le

tailleur, pour leur marquer le zèle qu'il avait pour eux, se mit d'abord à travailler, et avec ma permission, il commença par leur faire à chacun une chemise. En même temps il enseigna aux cinq femmes la façon de manier l'aiguille, de coudre et de piquer, et les employa même à faire les chemises de leurs maris et de tous les autres.

Pour les charpentiers, il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tous mes meubles grossiers, et les remplacèrent, en très-peu de temps, par des tables fort propres, des chaises, des bois de lit, des buffets.

Je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle et un râteau, afin de suppléer aux charrues et aux herses. Je leur donnai encore des pioches, des leviers, de grandes haches et des scies.

Quant à mon artiste universel, il se trouvait au comble de la joie. La jeune fille que nous avions recueillie après l'incendie du vaisseau français avait consenti à l'épouser et à demeurer avec lui dans l'île. Le jour même de notre arrivée, le vieil ecclésiastique avait béni leur union.

Cet homme vénérable employa les vingt jours que nous passâmes dans l'île à instruire spécialement les femmes, ainsi que les hommes, sur les principales vérités de la religion; il fut très-secondé dans cette œuvre pieuse par la femme du mécanicien, et avant notre départ il eut la consolation de baptiser les femmes ainsi que leurs enfants, et de bénir leur union avec les Anglais.

Je remis au gouverneur les canons, les autres armes et les munitions, puis je revins sur mon vaisseau, après avoir passé vingt-cinq jours dans l'île, et promis aux colons, qui avaient tous pris la résolution de



La femme du mécanicien le seconda dans cette œuvre pieuse. (Page 354.)

s'y établir, de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours, si je pouvais en trouver l'occasion. Je m'étais engagé surtout à leur faire avoir quelque bétail, vaches, moutons et cochons.

XXXIII

Relâche au Brésil ; combat sur mer.

Le jour suivant, nous fîmes voile après avoir salué la colonie de cinq coups de canon, et après une heureuse navigation nous arrivâmes dans la baie de Tous-les-Saints, dans le Brésil, sans rencontrer rien qui fût digne de remarque, excepté une seule particularité.

Le troisième jour après avoir mis à la voile, la mer étant calme, et le courant allant avec force vers l'est nord-est, nous fûmes un peu entraînés hors de notre cours, et nos gens crièrent jusqu'à trois fois : Terre du côté de l'est, sans qu'il nous fût possible de savoir si c'était le continent ou des îles. Vers le soir, nous vîmes la mer, du côté de la terre, toute couverte de quelque chose de noir, que nous ne pûmes pas distinguer ; mais notre contre-maître, étant monté dans le grand mât avec une lunette d'approche, se mit à crier que c'était toute une armée. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire avec son armée, et je le traitai d'extravagant. « Ne vous fâchez pas, monsieur, dit-il, c'est une armée navale, je vous en réponds. Il y a plus de mille canots, et je les vois distinctement venir droit à nous. »

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, aussi bien que mon neveu le capitaine, qui avait entendu raconter dans l'île de si terribles choses de ces sauvages, et qui, n'ayant jamais été dans ces mers, ne savait qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois qu'il fallait nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme, et le courant qui nous portait vers le rivage, je n'étais pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussitôt qu'on verrait qu'il serait inévitable d'en venir aux mains avec ces barbares.

Le calme continuant, et cette flotte étant fort près de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre et qu'on ferlât les voiles; j'assurai en même temps l'équipage que la seule chose qu'il y eût à craindre était qu'ils ne missent le feu au vaisseau, et que pour les en empêcher, il fallait remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés, et les attacher de bien près, l'une à la poupe et l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé, je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de seaux, pour éteindre le feu que les sauvages pourraient s'efforcer de mettre au dehors du navire.

Nous attendîmes ainsi les ennemis, et bientôt nous les vîmes de près; je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un chrétien. Il est vrai que le contre-maître s'était prodigieusement trompé dans son calcul : au lieu de mille canots, il n'y en avait à peu près que cent vingt; mais ils étaient tellement chargés, que quelques-uns contenaient jusqu'à dix-sept personnes, et que les plus petits étaient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançaient hardiment, et paraissaient avoir le projet d'environner le vaisseau de tous côtés; mais

nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils approchassent trop.

Cet ordre même nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec ces sauvages. Cinq ou six de leurs grands canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer; ils le comprirent fort bien, et ils le firent; mais tout en se retirant, ils lancèrent une cinquantaine de javelots contre nous et blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux de nos chaloupes de ne point faire feu, et je leur fis jeter un bon nombre de planches pour se couvrir contre les flèches des sauvages, en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après, ils avancèrent sur nous en corps du côté de la poupe, sans que nous pussions d'abord deviner leur dessein. Ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étaient de mes vieux amis, je veux dire de ces sauvages avec lesquels j'en étais déjà venu aux mains.

Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre navire, et alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approchèrent si près, effectivement, qu'ils pouvaient nous entendre parler; et là-dessus je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos, jusqu'à ce qu'ils tirassent leurs flèches une seconde fois, mais qu'on tînt le canon tout prêt.

En même temps j'ordonnai à Vendredi de se mettre sur le tillac pour leur parler et pour demander quel était leur dessein. Je ne sais pas s'ils l'entendirent, mais immédiatement après, Vendredi s'écria qu'ils allaient tirer; et malheureusement pour le pauvre gar-

çon, ils firent voler dans le vaisseau plus de trois cents flèches, dont personne ne fut blessé, si ce n'est ce fidèle garçon lui-même, qui à mes yeux eut le corps percé de trois flèches, ayant été le seul qui fût exposé à leur vue.

La douleur que me causait la perte de cet ancien



Vendredi fut percé de trois flèches. (Page 360.)

compagnon de tous mes travaux, me porta à un violent désir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche et quatre à boulets, et nous envoyâmes une bordée à nos ennemis.

Ils n'étaient éloignés de nous que de la moitié de la longueur d'un câble, et nos canonniers visèrent si

juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul et même coup de canon.

Je ne saurais dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur et une consternation semblable. Il y avait treize ou quatorze de leurs canots tant brisés que renversés, et coulés à fond; une partie de ceux qui les avaient montés étaient tués, et les autres tâchaient de se sauver à la nage.

Le reste était hors de sens, à force de frayeur, et ils ne songeaient qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades dont les canots avaient été coulés à fond, ou brisés par notre canon. Leur perte, par conséquent, doit avoir été considérable.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile, tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire, excepté moi, qui étais au désespoir de la perte de Vendredi.

Peu de jours après, nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de Tous-les-Saints.

Là je m'adressai à un banquier, qui se chargea d'envoyer à Loxa l'argent nécessaire pour faire venir au Brésil les femmes et les enfants des Espagnols de ma colonie, et de les faire passer ensuite dans mon île. J'ai appris dans la suite que cette commission avait été fidèlement exécutée.

Je fis dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma colonie ce que je lui avais promis.

Je donnai au pilote de telles instructions pour reconnaître mon île, qu'il était absolument impossible qu'il la manquât.

En moins de rien, la chaloupe fut chargée de la cargaison que je destinais à mes gens, et un de nos ma-

telots qui avait été à terre avec moi dans l'île, s'offrit d'aller avec la chaloupe, et de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnasse, par une lettre, au gouverneur espagnol, de lui donner des habits, du terrain et les outils nécessaires pour commencer une plantation; ce qu'il entendait fort bien, ayant été planteur autrefois à Mary-Land, et ayant fait aussi le métier de boucanier.

Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandait. De plus, je donnai ordre au gouverneur espagnol de lui remettre une portion de tout ce qui lui était nécessaire, égale à celle qui avait été distribuée aux autres.

Toute cette cargaison, comme je l'ai appris dans la suite, arriva en bon état dans l'île, et l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir.

XXXIV

Départ pour la Chine. Aventure en Cochinchine.

Nous continuâmes ensuite notre route pour l'Inde, où nous déposâmes l'ecclésiastique anglais, et où nous fîmes quelque séjour, et ensuite pour la Chine, et il ne nous arriva dans ce long voyage rien de remarquable, si ce n'est l'incident que je vais raconter.

Lorsque nous fûmes arrivés sur la côte de la Cochinchine, nous prîmes, pour un motif que je vais dire, le parti d'entrer dans une petite rivière où il y avait assez d'eau pour notre bâtiment.

Nous n'étions pas là tout à fait à notre aise; le pays

où nous étions entrés était habité par des barbares, qui étaient voleurs non-seulement par caractère mais encore de profession. A la vérité, nous n'avions rien à leur demander et nous ne souhaitions pas d'avoir avec eux le moindre rapport; néanmoins nous eûmes bien de la peine à nous défendre de leurs insultes.

Ils n'avaient aucun commerce avec aucun autre peuple, et ne vivaient que de poisson, d'huile et des aliments les plus grossiers. Une marque évidente de leur barbarie excessive, était l'abominable coutume qu'ils avaient de réduire en esclavage tous ceux qui malheureusement venaient à faire naufrage sur leurs côtes, et nous en vîmes bientôt un échantillon de la manière suivante.

Le motif qui nous avait amenés là c'est qu'il s'était fait une voie d'eau à notre navire au milieu de la mer, sans qu'il nous eût été possible de la découvrir. Nous résolûmes de déplacer tout ce qu'il y avait de plus pesant et de mettre le navire sur le côté pour le nettoyer, et pour trouver la voie d'eau s'il était possible.

Conformément à cette résolution, ayant mis d'un seul côté les canons et tout ce qu'il y avait de plus pesant dans le vaisseau, nous fîmes de notre mieux pour le renverser afin de pouvoir aller jusqu'à la quille.

Les habitants, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, descendirent aussitôt vers le rivage; voyant le vaisseau renversé de ce côté-là, sans apercevoir nos gens qui travaillaient dans les chaloupes et sur des échafaudages du côté qui leur était opposé, ils s'imaginèrent d'abord que le bâtiment avait fait naufrage, et qu'en échouant, il était tombé sur le côté de cette manière.

Dans cette supposition, ils vinrent, environ trois heures après, vers nous avec dix ou douze grandes

barques montées chacune de huit rameurs, résolus selon toutes les apparences, de piller le vaisseau, et de mener ceux de l'équipage qu'ils trouveraient vers leur roi ou capitaine; car nous n'avons pu rien apprendre de la forme de leur gouvernement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce cas-là l'esclavage était le sort auquel nous devions nous attendre.

Étant avancés du côté du vaisseau, ils en firent le tour, et ils nous découvrirent travaillant de toutes nos forces à la quille et au côté du navire pour le nettoyer, pour le boucher et pour lui donner le suif.

Au commencement, ils ne firent que nous contempler avec attention, sans qu'il nous fût possible de deviner leur dessein. Cependant, à tout hasard, nous profitâmes de cet intervalle pour faire entrer quelques-uns de nos gens dans le vaisseau, afin que là ils donnassent des armes et des munitions à ceux qui travaillaient, pour se défendre en cas de besoin.

Il fut bientôt temps de s'en servir : car, après avoir délibéré ensemble pendant un quart d'heure, et conclu apparemment que le vaisseau devait avoir échoué, et que nous ne travaillions que pour le sauver ou pour nous sauver nous-mêmes, par le moyen de nos chaloupes, dans lesquelles ils nous voyaient porter nos armes, ils avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens les voyant approcher en si grand nombre, commencèrent à s'effrayer : ils étaient dans une assez mauvaise posture pour se défendre, et ils nous crièrent de leur ordonner ce qu'ils devaient faire. Je commandai d'abord à ceux qui étaient sur l'échafaudage de tâcher de se mettre dans le vaisseau au plus vite, et à ceux qui étaient dans les chaloupes de faire le tour du navire et d'y entrer aussi. Pour nous qui étions à bord,

nous fîmes tous nos efforts pour redresser le bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage ni ceux des cha-



Les Cochinchinois attaquèrent la chaloupe. (Page 364.)

loupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après, ils eurent les barbares sur les bras : déjà

deux de leurs barques avaient abordé notre plus grande chaloupe, et se saisissaient de nos gens comme de leurs prisonniers.

Le premier sur qui ils mirent la main était un garçon aussi brave que robuste ; il avait un mousquet à la main, mais au lieu de s'en servir, il le jeta dans la chaloupe, ce que je pris d'abord pour une imprudence, qui allait jusqu'à la stupidité. Mais il me désabusa bientôt; car il prit le drôle qui l'avait saisi, par les cheveux, et l'ayant tiré de sa barque dans la nôtre, il lui cogna la tête contre un des bords de la chaloupe d'une telle force, que dans le moment même il en fit sortir la cervelle.

En même temps, le matelot qui était à côté de lui, ayant pris le mousquet par le canon, en fit le moulinet de si bonne grâce, qu'il terrassa cinq ou six des ennemis qui voulaient se jeter dans la chaloupe.

Ce n'en était pas assez pour repousser trente ou quarante hommes qui se jetaient avec précipitation dans la chaloupe, où ils ne s'attendaient à aucun danger, et où il n'y avait en effet que cinq hommes pour la défendre ; mais un accident des plus burlesques nous donna une victoire complète.

Notre charpentier, se préparant à enduire de suif et à goudronner le dehors du vaisseau, venait de faire descendre dans la chaloupe deux chaudrons, l'un rempli de poix bouillante, et l'autre de poix-résine, de suif, d'huile, et d'autres matières semblables. L'aide du charpentier avait encore dans la main une grande cuiller de fer, avec laquelle il fournissait aux autres cette liqueur bouillante; en voyant deux de nos Cochinchinois entrer du côté où il était, il les arrosa d'une cuillerée de cette matière, qui les força à se jeter à la mer en rugissant comme deux taureaux.

« C'est bien fait, John, s'écria là-dessus le charpentier ; ils trouvent la soupe bonne, donne-leur-en encore une écuellée. » En même temps il court de ce côté-là avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver les vaisseaux, et le trempant dans la poix, il en jette une si grande quantité sur ces voleurs, dans le temps que John avec sa cuiller la leur prodigue libéralement, qu'il n'y eut pas un seul homme dans les trois barques ennemies qui ne fût misérablement grillé. L'effet en était d'autant plus grand et plus prompt, que ces malheureux étaient presque nus, et je puis dire que de mes jours je n'ai entendu de cris plus affreux que ceux que poussèrent alors ces pauvres Cochinchinois.

C'est une chose digne de remarque, que, quoique la douleur fasse pousser des cris à tous les peuples du monde, cependant ces cris sont tous aussi différents que leurs différents langages. Je ne saurais mieux nommer le son qui frappa pour lors nos oreilles, qu'un hurlement, et je n'ai jamais rien entendu qui en approchât davantage que le bruit affreux que faisaient ces loups qui venaient m'attaquer dans ma traversée des Pyrénées.

Jamais victoire ne me fit plus de plaisir, non-seulement parce qu'elle nous délivra d'un danger qui, sans cet expédient, aurait été très-grand; mais surtout parce qu'elle fut remportée sans répandre de sang, et sans tuer personne, excepté celui à qui un de nos hommes avait cassé la tête contre le bord de la chaloupe. J'aurais été au désespoir de faire périr ces malheureux, quoiqu'en défendant ma propre vie, parce que je savais qu'ils n'avaient pas la moindre notion de l'injustice qu'ils commettaient en nous attaquant. Je sais que la chose, étant nécessaire, aurait été juste,

parce qu'il ne peut pas y avoir de crime à se défendre : mais je crois que la vie a bien de l'amertume, quand on s'est vengé en tuant son prochain, et j'aimerais mieux souffrir d'assez grandes insultes, que de faire périr mon agresseur. Je pense même que tous ceux qui réfléchissent et qui connaissent le prix de l'humanité, sont de mon sentiment. Je reviens à mon histoire.

Pendant cette bataille comique, nous avions, mon neveu et moi, si bien employé les gens qui étaient à bord, que le vaisseau fut enfin redressé. On avait déjà remis les canons dans leurs places, et le canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de se retirer, parce qu'il voulait faire feu sur les ennemis.

Je lui dis de n'en rien faire, et que le charpentier nous en délivrerait bien sans le secours du canon ; j'ordonnai seulement au cuisinier de faire chauffer une autre chaudronnée de poix. Mais heureusement nous n'en eûmes pas besoin, les pauvres diables étaient si mécontents de leur premier assaut, qu'ils n'avaient garde d'en tenter un second. D'ailleurs, ceux qui se trouvaient dans les barques plus éloignées de nous, voyant le vaisseau redressé à flot, commençaient apparemment à sentir leur méprise, et, par conséquent, ils ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin leur dessein.

C'est ainsi que nous nous tirâmes d'affaire d'une manière assez plaisante, mais nous résolûmes de remettre en mer à quelque prix que ce fût, persuadés que, le jour d'après, nous nous trouverions environnés d'un si grand nombre de Cochinchinois, que nos chaudrons auraient de la peine à fournir à tous leurs besoins.

Le même soir donc nous reportâmes tous nos effets dans le vaisseau, et le lendemain matin nous fûmes en état de faire voile. Nous trouvâmes bon néanmoins de nous tenir à l'ancre à quelque distance, où nous ne craignions pas les ennemis, parce que nous étions en bonne posture pour les attendre. Le jour suivant, ayant achevé tout ce que nous avions à faire à bord, et voyant que nos voies d'eau étaient parfaitement bouchées, nous mîmes à la voile.

Nous arrivâmes à Ning-po, célèbre port de l'empire chinois.

Mon neveu, qui s'était défait très-avantageusement dans l'Inde des marchandises qu'il avait apportées d'Angleterre, s'était ensuite chargé de marchandises de l'Inde et surtout d'opium, dont il espérait avec raison tirer un très-grand parti en Chine. A Ning-po, il fit d'excellentes affaires et acheta à bon compte des marchandises de la Chine qu'il était certain de revendre en Angleterre avec un bénéfice très-considérable.

XXXV

Excursion en Chine. Retour en Angleterre.

En attendant notre départ, nous jugeâmes à propos de nous ménager le plaisir de faire trois ou quatre petits voyages dans le pays. Nous en fîmes un entre autres, de dix journées de chemin, pour aller voir Nankin ; c'est en effet une ville qui mérite bien la peine d'être vue. On dit qu'il y a un million d'âmes, ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle est bâtie fort régu-

lièrement, toutes les rues sont tirées au cordeau, et se croisent à angle droit, ce qui en augmente singulièrement la beauté.

Mais quand je compare les peuples de ce pays-là, leur manière de vivre, leur gouvernement, leur religion, leur magnificence, à ce qu'on voit de plus remarquable en Europe, je dois avouer que tout cela ne vaut pas la peine d'en parler, bien loin de mériter les pompeuses descriptions que certaines relations nous en donnent.

Si nous admirons la grandeur des Chinois, leurs richesses, leurs brillantes cérémonies, leur commerce, leurs forces, ce n'est pas parce que ces choses sont admirables en elles-mêmes, mais parce que l'idée que nous avons des gens qui habitent cette partie du monde, ne nous permet pas de nous attendre à rien de grand et d'extraordinaire.

Sans cela, qu'est-ce que leurs bâtiments, en comparaison de tant de magnifiques palais qu'on admire en Europe ? Qu'est-ce que leur commerce à proportion de celui de l'Angleterre, de la Hollande, de la France et de l'Espagne ? Leurs villes ne sont rien au prix des nôtres, pour la magnificence, la force, la richesse, l'agrément et la variété. Rien n'est plus ridicule que de mettre en parallèle leurs ports où se trouve un petit nombre de jonques et d'autres chétifs bâtiments, avec nos flottes marchandes et nos armées navales. On peut dire même avec vérité qu'il y a plus de commerce dans notre seule ville de Londres, que dans tout ce vaste empire ; et qu'un seul vaisseau de guerre du premier rang, anglais, hollandais ou français, est capable de faire tête à toutes leurs forces de mer, et même de les abîmer : encore un coup, il n'y a que l'idée que nous avons de la barbarie des peuples de ce pays, qui

nous représente d'une manière si avantageuse tout ce qu'on rencontre de plus remarquable dans la Chine ; tout nous y parut surprenant, parce que nous ne nous attendions à rien qui fût capable de nous donner de la surprise.

Ce que j'ai dit de leurs flottes peut être appliqué à leurs armées. Quand ils mettraient deux millions de soldats sur pied, une puissance si formidable ne ferait que ruiner le pays, et réduire les habitants à mourir de faim. S'il s'agissait d'assiéger une ville forte comme il s'en trouve quantité en Flandre, ou de se battre en bataille rangée, une seule ligne de cuirassiers allemands ou de gendarmes français renverserait toute la cavalerie chinoise. Un million de leurs fantassins ne viendrait pas à bout d'un seul corps de notre infanterie placé de manière à ne pouvoir pas être enveloppé. Je crois même pouvoir dire, sans gasconnade, que trente mille fantassins allemands ou anglais, et dix mille cavaliers français, anéantiraient toutes les forces de la Chine. Il en est de même de l'art d'attaquer et de défendre les villes. Il n'y a pas une ville fortifiée dans toute la Chine qui soutînt pendant un mois les efforts d'une armée européenne ; toutes les armées chinoises ensemble attaqueraient en vain une place forte comme Dunkerque, pourvu qu'elle ne fût pas réduite à se rendre par la famine. Ils ont des armes à feu, il est vrai ; mais elles sont grossières, et sujettes à faire long feu, comme on dit : ils ont de la poudre à canon, mais elle n'a point de force. Ils sont sans discipline, ignorants dans l'exercice et dans la manière de se ranger en bataille, ne sachant ce que c'est que d'attaquer avec ordre, et de faire retraite sans confusion. Toutes ces vérités, dont je suis très-convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entends raconter de si

belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que des ignorants et de vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique, proportionné à leur génie et à leurs inclinations.

Le pays que nous traversâmes en allant à Nankin est à la vérité extrêmement peuplé, mais la manière de vivre des habitants est misérable, comparée à la nôtre. Il est vrai qu'ils ne sentent pas leur misère, et se croient assez heureux, parce qu'ils n'ont pas seulement l'idée du bonheur dont jouissent les habitants dans les contrées bien policées de notre Europe. L'orgueil des Chinois est extraordinaire. Il n'est pas possible d'exprimer leur ostentation, qu'on remarque surtout dans leurs habits, dans leurs bâtiments, dans le nombre de leurs serviteurs esclaves, et, ce qu'il y a de plus ridicule, dans le mépris qu'ils affectent pour toutes les autres nations.

Un jour, à notre retour de Nankin, en approchant du château prétendu d'une espèce de gentilhomme campagnard, nous eûmes d'abord l'honneur d'être en compagnie du maître, pendant une grande demi-lieue. Son équipage était un don-quichotisme parfait, un vrai mélange de faste et de misère : l'habillement de ce don-Chinois aurait convenu à merveille à un bateleur. C'était une toile des Indes, richement brodée de graisse; on y voyait briller tout l'ornement nécessaire pour le rendre ridicule; de grandes manches pendantes, des falbalas, etc. Cette robe magnifique couvrait une veste de taffetas noir, aussi grasse que celle d'un boucher, preuve convaincante que celui qui la portait était un insigne malotru.

Son cheval offrait une noble copie du fameux Rossinante. Il était vieux, maigre et à moitié mort de faim : on en aurait un meilleur en Angleterre pour une gui-

née et demie; aussi n'aurait-il pas pris la peine de marcher, si deux esclaves armés de bons fouets, qui le suivaient à pied, n'eussent donné du courage à cette haridelle. Lui-même avait à la main un fouet qui ne lui était pas inutile, et il travaillait du côté de la tête et des épaules du noble animal, dans le temps que ses



Il était à cheval, suivi de deux esclaves à pied.

palefreniers exerçaient leurs forces sur les parties postérieures.

Pour surcroît de pompe, il était encore accompagné de dix ou douze esclaves; on peut juger de la magnificence de leur livrée, par la description que j'ai faite de l'habit du maître. Nous apprîmes qu'il venait de la

ville pour aller se promener à sa terre, qui était à peu près à une demi-lieue de nous. Nous marchâmes au petit pas, pour jouir plus longtemps de la brillante figure de ce chevalier ; mais enfin il prit les devants, parce que nous trouvâmes à propos de nous arrêter à un village pour nous y rafraîchir. Peu de temps après, étant arrivés à son château, nous l'y trouvâmes qui dînait dans une petite cour devant sa porte. C'était par pur orgueil qu'il avait choisi cet endroit exposé aux yeux des passants, et l'on nous dit que plus nous le regarderions, et plus nous flatterions sa vanité.

Il était assis à l'ombre d'un arbre semblable à un palmier-nain, sous lequel, pour se défendre encore mieux des rayons du soleil, il avait fait placer un grand parasol, qui ne représentait pas mal un dais et qui par conséquent contribuait beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. On le voyait renversé dans un grand fauteuil qui avait de la peine à contenir le volume de sa grosse corpulence, et il était servi par deux femmes esclaves, qui apportaient les plats. Il y en avait encore deux autres du même sexe, qui s'acquittaient d'un emploi que peu de gentilshommes européens voudraient exiger de leurs domestiques. L'une lui mettait la soupe dans la bouche avec une cuiller, pendant que l'autre tenait l'assiette, et ramassait les bribes qui tombaient de la barbe et de la veste de taffetas de Sa Seigneurie. Cet imbécile croyait au-dessous de lui de se servir de ses propres mains.

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir sur les peines ridicules où l'orgueil des hommes les jette, et sur l'embarras où un homme qui a le sens commun doit se trouver quand il se sent un penchant malheureux pour la vanité. Fatigués enfin de contempler la fatuité de ce pauvre imbécile qui s'imaginait que nous étions

extasiés d'admiration, dans le temps que nous le regardions d'un œil de pitié et de mépris, nous continuâmes notre voyage. Il n'y eut que mon neveu qui s'arrêta là encore quelques moments, curieux de voir de près les mets dont ce gentilhomme se gorgeait avec tant d'ostentation. Il nous rapporta qu'il y avait goûté, et que c'étaient des ragoûts dont un dogue anglais voudrait à peine apaiser sa faim. C'était un plat de riz bouilli,



On lui mettait la soupe dans la bouche avec une cuiller. (Page 374.)

dans lequel il y avait une grosse gousse d'ail et un petit sachet rempli de poivre vert, et d'une autre plante qui ressemble à du gingembre et qui a l'odeur du musc et le goût de la moutarde; tout cela était étuvé avec une petite pièce de mouton fort maigre. Voilà tout le festin que ce prétendu seigneur offrait en spectacle aux passants, dans le temps qu'outre les quatre servantes, on voyait encore à une certaine distance de la table, quatre ou cinq esclaves, tout prêts à exécuter les ordres de

Son Excellence. Si leur table était plus mauvaise que celle de leur maître, il est certain qu'ils n'étaient pas trop bien nourris.

Étant de retour à Ning-Po, nous repartîmes pour l'Angleterre, où nous arrivâmes heureusement, après un voyage dont je ne raconterai pas au lecteur les incidents, du reste fort ordinaires, car il est sans doute aussi impatient d'arriver au terme de mes aventures, que je l'étais, moi, d'être de retour dans mon pays.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9




LIBRARY OF CONGRESS
0 014 155 164 4